

The background of the cover is an abstract composition of wavy, organic shapes in various shades of red, from deep maroon to bright pink, set against a white background. A large, semi-transparent white rectangle is centered horizontally and vertically, containing the title and author information.

Notre sang

**Prophéties et discours sur l'ordre
sexuel**

Andrea Dworkin

Note de traduction

Une nouvelle année, une nouvelle traduction. Un autre ouvrage d'Andrea Dworkin.

Comme pour *Pornographie*, accoucher de cette traduction n'a pas été facile. Andrea a une manière d'exprimer les choses extrêmement directe, sans fioriture. La réalité se suffit à elle-même et n'en est que plus frappante. Garder cette franchise, lors de la traduction, me force à affronter certaines horreurs que j'aurais préféré éviter. Oui, cette femme a été violée. Oui, ces femmes ont été vendues et achetées. Oui, ces femmes ont été exploitées. Traduire Andrea, c'est être obligée de regarder en face la réalité, sans pouvoir fermer les yeux pour souffler.

Pendant que je traduisais *Notre sang*, j'ai eu la surprise d'apprendre que *Intercourse* – un autre livre d'Andrea – avait été traduit en français et publié. Il s'agit de la même maison d'édition que pour *Les femmes de droite*, à la couverture si misogyne. Il s'agit aussi du même traducteur, du même homme. Sauf que sur *Les femmes de droite*, illes étaient deux à traduire, dont une femme. Là, il est seul. Visiblement, ça ne pose pas de problème à grand monde. Oh, bien sûr, sur la première page, il remercie les personnes qui l'ont aidé pour la relecture – dont des femmes. Mais peut-être ne connaissez vous rien au monde de la traduction, alors laissez-moi vous expliquer. L'immense majorité des traducteurices sont des femmes. Mais ce sont des hommes qui obtiennent la traduction des textes les plus prestigieux et/ou les mieux rémunérés. Surtout lorsqu'il s'agit de livres que l'on peut trouver en librairie. Les femmes sont les petites mains de la traduction. Et la relecture, bien qu'il s'agisse d'un travail exceptionnellement difficile et méticuleux, essentiel à la qualité du texte final, est une partie mal payée et absolument pas reconnue du travail de traduction. Que le traducteur d'*Intercourse* accorde une petite ligne aux femmes qui ont relu pour lui sa traduction (ont-elles seulement été payées ?) me renvoie au mépris global du monde de la traduction envers les femmes. Après tout, ce ne sont pas leurs noms à elles qui sont sur la première de couverture.

Et pourquoi confier ce travail à un homme ? Allons-nous faire semblant de croire que la position sociale du traducteur n'influe en rien sur sa traduction ? Un homme choisit les mots qu'il met sur les propos féministes d'une autrice morte ; le choix de cet homme est publié comme traduction ; les lectrices doivent payer pour lire les mots choisis par cet homme : en voilà une belle arnaque patriarcale.

Andrea s'est trop battue, de son vivant, pour parvenir à diffuser ses idées. Cela me détruit de savoir que ses mots à elle sont aujourd'hui remâchés par un homme. Et cela m'attriste de penser que seule la version de cet homme sera accessible aux femmes francophones.

Comme pour *Pornographie*, voici les points de traduction sur lesquels j'aimerais insister :

Le premier : refuser d'utiliser le masculin comme forme neutre

J'ai choisi de ne pas utiliser le masculin comme une forme neutre de la langue.

Ce n'est pas parce que je veux faire la promotion d'une écriture inclusive. L'écriture inclusive, je m'en bats les côtes comme de l'an quarante. Une écriture inclusive ? Et inclusive de quoi ? Inclusive des femmes dans ce monde merdique des hommes ? C'est ça la lutte féministe ? Faire partie de cette grande piscine de merde, parce que l'égalité quand même ? Non, pas pour moi.

Si je refuse le masculin comme forme neutre du langage, ce n'est pas sous prétexte d'inclusivité et d'empowerment et de reconnaissance de la place des femmes dans la société. Si je refuse le masculin comme forme neutre du langage, c'est parce que le masculin en tant que neutre empêche de vraiment comprendre de quoi on parle.

Si, dans un article de journal, nous lisons : « Les intellectuels se sont penchés sur la question des pesticides », que comprenez-vous ? Qui sont les intellectuels ? Des hommes ? Des hommes et des femmes ? Le masculin universel utilisé comme forme neutre dans la langue nous empêche de situer ce que nous lisons. Et, incapables de situer, il nous est plus difficile de nous poser des questions de fond pour comprendre d'où vient l'information et comment elle a été triée. Pour reprendre mon exemple de l'article de journal sur les pesticides : Est-ce que les intellectuels ne sont que des hommes, parce qu'il n'y a que des hommes qui s'expriment sur la question des pesticides ? Est-ce que ce ne sont que des hommes parce que le journaliste a fait le choix de n'interroger que des hommes ? Et pourquoi aurait-il fait un tel choix ? Quelles idéologies cela peut-il cacher ? Et si l'on apprend dans la suite de l'article qu'il y a aussi des femmes, pourquoi a-t-il fallu attendre la suite, précisément ? Quel pouvoir s'exprime à travers la langue quand celle-ci est utilisée pour nous faire poireauter, nous laisser dans le vague ?

Le masculin en tant que forme neutre de la langue opacifie le discours. Cette opacité est évidemment une stratégie des hommes pour garder le contrôle sur la production de sens. Clarifier le discours en refusant de continuer à utiliser le masculin comme neutre est un acte féministe.

Lorsque j'utilise le masculin, ce masculin ne comprend que les hommes. À chaque fois que vous lirez un nom ou un adjectif au masculin, faites l'effort de vous dire, consciemment, que cela ne renvoie qu'à des hommes. Vous prendrez alors conscience à quel point la réalité de la présence des hommes est un impensé, une évidence, aujourd'hui indétectable puisqu'elle passe pour « la norme »/« le neutre ».

Lorsque j'utilise le féminin, ce féminin ne comprend que les femmes (mais était-ce vraiment nécessaire de préciser ce point là ?).

Lorsque je veux parler à la fois des femmes et des hommes, j'emploie une formule qui ne peut laisser place à l'ambiguïté telle que « les intellectuel.les » ou « l'interlocuteurice ». Parfois, dans certains contextes, il n'est pas facile de déterminer si Andrea a voulu parler des hommes et des femmes ou uniquement des hommes, comme par exemple dans cet extrait : « scholars in the male tradition ». C'est là que, en tant que traductrice, je choisis. Dans ces moments ambigus, j'ai parfois choisi de renvoyer aux hommes et aux femmes, mais parfois j'ai choisi de ne renvoyer qu'aux hommes. Cela dépendait du contexte, de ce qu'Andrea disait, des stratégies de pouvoir qu'elle décrivait, de la réalité qu'elle expliquait.

Le deuxième : les équivalents de *male* et *female* en français

Dans la version originale en anglais, Andrea utilise majoritairement les mots *male* et *female* pour parler des hommes, des femmes et de leurs caractéristiques (male commitment, female education, male power, the adult male, females...).

Male et *female* sont des mots très utilisés en anglais, des mots courants. Ces mots sont autant utilisés pour parler des animaux non-humains que des animaux humains. Ils sont très utilisés, en tant que nom et en tant qu'adjectif. Ce n'est pas le cas en français. En français, on utilise *mâle* et *femelle* en tant que noms lorsqu'on parle d'animaux non-humains (la femelle babouin, le mâle rhinocéros...). Lorsqu'on utilise les noms *mâle* et *femelle* pour parler des êtres humains, c'est surtout pour créer un effet humoristique et souvent de mauvais goût (par exemple : «comment savoir si une femelle veut coucher avec toi ?»).

Traduire systématiquement les noms *male* et *female* par leurs calques français *mâle* et *femelle* aurait été particulièrement malvenu. C'est pourquoi j'ai avancé en fonction des contextes. Lorsqu'Andrea utilisait ces mots pour parler des femmes ou des hommes, j'ai traduit par *femmes* ou *hommes*. Lorsqu'Andrea utilisait *females* pour parler en même temps des femmes et des filles, j'ai traduit par *les femmes et les filles*. Lorsqu'Andrea utilisait *males* pour parler en mêmes temps des hommes et des garçons, j'ai traduit par *les hommes et les garçons*. Lorsqu'Andrea utilisait *females* pour parler en même temps de toutes les femelles (humaines et non-humaines), j'ai traduit par *femelles*. Lorsqu'Andrea utilisait *males* pour parler en même temps de tous les mâles (humains et non-humains), j'ai traduit par *mâles*. Lorsqu'Andrea utilisait *the feminine*, j'ai traduit par *le sexe féminin*, étant entendu qu'elle faisait aussi bien référence aux organes génitaux qu'aux rôles sociaux attachés à l'anatomie génitale. Seul le mot «sexe», aujourd'hui, permet de rendre compte de ces deux réalités en même temps.

Pour ce qui est de la traduction des adjectifs *male* et *female*, ce fut plus simple. J'ai parfois traduit par *masculin* et *féminin* (ex : male domination => domination *masculine*). Parfois j'ai traduit par *des hommes* et *des femmes* (ex : female education => l'éducation *des femmes*).

Si je me permets toute ces précisions par rapport aux mots *male* et *female*, c'est que, malgré tout, *male* et *female* renvoient aussi à une classification du corps. Est étiqueté *male* celui qui présente un pénis. Est étiquetée *female* celle qui présente une vulve. Avec les mots *male* et *female*, ce lien entre apparence corporelle et tri social est très clair. Avec les mots *homme* et *femme*, ce lien est tout de suite beaucoup moins clair.

Si Andrea a choisi, tout au long de son texte, de parler majoritairement de *male* et *female*, alors qu'en de nombreux endroits elle aurait pu utiliser *men* et *women*, c'est à mon avis précisément pour appuyer sur ce lien entre apparence corporelle et tri social. Et c'est un élément à ne pas oublier lorsque vous lirez cette traduction.

Le troisième : la traduction des citations

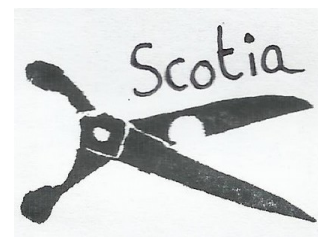
Andrea a énormément eu recours aux citations. Deux cas de figures se sont présentés :

- Lorsqu'Andrea cite des textes qui ont été écrits en anglais, ou en allemand, ou dans n'importe quelle autre langue étrangère, je ne suis pas allée chercher les éventuelles traductions qui pouvaient déjà exister en français. J'ai produit ma propre traduction de ces citations. J'ai donc laissé les références bibliographiques d'Andrea.

- Lorsqu'Andrea cite des traductions en anglais de textes écrits en français (par exemple, une citation de Simone de Beauvoir), je suis allée chercher la version originale en français. J'ai donc changé les références bibliographiques pour inclure celles que j'avais utilisées.

Sur ce, je vous souhaite à toutes une bonne lecture. Et si vous êtes un lecteur, j'espère que ce livre vous poussera à arrêter de faire usage de votre bite.

Le 3 novembre 2019,



<https://unlivrepoursoi.noblogs.org/>

Table des matières

Remerciements 11

Préface 12

Le féminisme, l'art et ma mère Sylvia 21

Renoncer à "l'égalité" sexuelle 28

Se souvenir des sorcières 32

L'atrocité du viol et le garçon d'en face 37

Les politiques sexuelles de la peur et du courage 60

Redéfinir la non-violence 72

Fierté lesbienne 78

Notre sang : L'esclavage des femmes en Amérique 80

La cause principale 96

Pour Barbara Deming

Je fais le pari que si nous acceptions d'affronter nos plus intimes colères, à l'état brut, et que nous cherchions à transformer ces colères désorganisées en une colère disciplinée qui n'est rien d'autre que la quête de changement, nous arriverions bien mieux à convaincre les camarades qu'il est nécessaire de dissocier l'élan meurtrier de la colère.

Barbara Deming, «On Anger»
We Cannot Live Without Our Lives

En mémoire de Sojourner Truth

Les femmes ne réclament pas la moitié d'un royaume mais seulement leurs droits, et elles ne les obtiennent pas. Lorsqu'une femme exige ses droits, il faut entendre la façon dont les fils sifflent leurs mères, tels des serpents, simplement parce qu'elles ont réclamé leurs droits ; et pourraient-elles réclamer moins que ça ?... Mais nous les obtiendrons, nos droits, vous verrez ; rien ne pourra nous en empêcher, même pas vous. Vous pouvez siffler autant que vous voudrez, ce jour approche.

Sojourner Truth, 1853

Remerciements

Je remercie Kitty Benedict, Phyllis Chesler, Barbara Deming, Jane Gapen, Beatrice Johnson, Eleanor Johnson, Liz Kanegson, Judah Kataloni, Jeanette Koszuth, Elaine Markson et Joslyn Pine pour leur aide et leur confiance.

Je remercie John Stoltenberg, qui est mon plus proche collaborateur, aussi bien sur un plan intellectuel que créatif.

Je remercie mes parents, Sylvie et Harry Dworkin, pour leur confiance et leur respect sans faille.

Je remercie toutes les femmes qui ont organisé les conférences, les émissions et les cours où j'ai pris la parole.

Je remercie ces philosophes, écrivaines, organisatrices et prophétesses féministes dont les travaux me nourrissent et me renforcent.

Préface

Notre sang est un livre engendré par une situation problématique. Le problème est que je n'arrivais pas à faire publier mes écrits. Je me suis donc mise à parler en public – pas pour exposer de manière improvisée mes pensées, ni pour déverser mes sentiments, mais pour présenter une prose travaillée qui informerait, persuaderait, dérangerait, provoquerait des prises de conscience, libèrerait la rage. Je me disais que puisque les éditeurs ne voulaient pas publier mes écrits, hé bien je me passerais d'eux. J'ai décidé d'écrire directement aux gens et pour ma propre voix. J'ai commencé à écrire de cette façon parce que je n'avais pas d'autre choix : je n'avais aucun autre moyen de survivre en tant qu'autrice. J'étais convaincue que c'était le monde de l'édition – peuplé d'éditrices timorées et démunies, maillotées par tout un réseau d'hommes qui prennent réellement les décisions, par des critiques misogynes – qui se tenait entre moi et un public majoritairement composé de femmes. Le monde de l'édition était un barrage formidable, et mon plan était de le contourner.

En avril 1974, mon premier ouvrage de théorie féministe, *Woman Hating*, fut publié. Avant sa parution, j'avais déjà connu la galère. On m'avait proposé des missions répugnantes pour des magazines. On m'avait proposé de grosses sommes d'argent pour rédiger des articles dont le rédacteur en chef avait déjà écrit le brouillon. Ces articles étaient stupides et mensongers. Par exemple, j'aurais pu toucher 1500\$ pour un article sur les femmes de la classe moyenne et leur consommation de barbituriques et d'amphétamines. Je devais dire que leur prise de drogues était une révolte hédoniste vis-à-vis des conventions moroses s'abattant sur les ménagères ; que ces femmes avaient recours aux drogues pour retrouver la joie de vivre, s'amuser et se créer un nouveau style de vie épatant. J'ai dit au rédacteur en chef que je pensais, au contraire, que les femmes consommaient des amphétamines pour réussir à s'enquiller des journées épouvantables et des barbituriques pour réussir à aller au bout de nuits tout aussi épouvantables. Je lui ai suggéré, de manière affable je crois, que je pourrais demander à ces femmes pourquoi elles consomment des drogues. On me rétorqua aussi sec que l'article *expliquerait* à quel point tout ça était récréatif. J'ai refusé la mission. Ce que je raconte peut vous sembler fantastique, un grand moment de révolte – dire à des représentants de l'ordre patriarcal d'aller se faire voir avec leurs poches pleines de dollars – mais lorsqu'on est très pauvre, comme c'était mon cas, cela n'a rien de drôle. C'est au contraire profondément stressant. Six ans plus tard, j'ai finalement réussi à gagner la moitié de cette somme pour un sujet dans un magazine, le plus gros cachet que j'aie jamais encaissé pour un article. On m'avait tendu la main, proposé de rejoindre le monde de l'édition, et j'avais refusé. J'étais trop naïve pour savoir qu'écrire sur commande est la seule chose qui rapporte de l'argent. Je croyais en la « littérature », aux « principes », aux « convictions politiques », et à « la capacité de l'écriture à changer des vies ». À chaque fois que je refusais d'écrire un article, je manifestais mon indignation. Et, parce que je me permettais d'exprimer mon indignation, on me traitait de folle, de

salope. Cette réputation s'est encore renforcée au cours des batailles autour de ce que j'écrivais dans *Women Hating* ; cette réputation m'a poursuivie et m'a nuie : ce ne sont pas mes sentiments qui ont été touchés mais ma capacité à gagner ma vie. Je ne suis pas une « dame », pas une « femme de lettres », pas une « petite chose agréable ». Qu'est-ce qui fait une femme ? Mon éthique, mes convictions et mon style se combinent pour faire de moi une intouchable. Les filles sont sensées être touchables et chaleureuses, à la surface ou juste en-dessous.

Je pensais que la parution de *Woman Hating* ferait de moi une autrice au talent reconnu et que je serais ensuite en mesure de publier des écrits sérieux dans des magazines tout aussi sérieux. Je me trompais. La parution de *Woman Hating*, qui me faisait jubiler, marqua le début d'une longue chute qui dura jusqu'en 1981 lorsque *Pornography: Men Possessing Women*¹ fut publié. L'éditeur de *Woman Hating* n'aimait pas mon livre, c'est le moins qu'on puisse dire. Par exemple, je ne devais pas écrire : « Les femmes se font violer ». Je devais écrire : « Les femmes aux yeux verts, avec une jambe plus longue que l'autre, des poils entre les dents, un caniche et appréciant les légumes poêlés, se font parfois violer le vendredi par des gens ». C'était dur. J'estimais avoir le droit de dire ce que je voulais. Mes désirs n'étaient pas vraiment farfelus : je tirais mes sources de l'histoire, de faits, de vécus. J'avais grandi avec cette grande tradition littéraire presque exclusivement masculine, et cette tradition, quelle que soit ses défauts, n'enseignait ni l'indécision ni la peur : les auteurs que j'admirais étaient bruts de décoffrage et pas particulièrement polis. Je ne comprenais pas que – même en tant qu'autrice – il me fallait être délicate, fragile, sentimentale, intime, dans l'introspection. Je voulais participer au monde public de l'action, pas au monde privé des sentiments. Les autres percevaient mon ambition comme de la mégalomanie – mal placée, une aberration au regard des normes sociales pré-établies. Oui, j'étais naïve. Je n'avais pas intégré quelle était ma place. J'avais bien conscience de ce contre quoi je me rebellais au quotidien, mais je ne savais pas que la littérature était régie par les mêmes limitations pitoyables, les mêmes règles absurdes, les mêmes interdictions cruelles¹. C'était facile de s'occuper de mon cas : j'étais une salope. C'est ainsi que mon livre fut saboté. L'éditeur refusa simplement d'honorer les commandes. Les libraires voulaient en recevoir des exemplaires mais n'y parvenaient pas. Les critiques ignorèrent le livre, me reléguant dans l'oubli, la pauvreté et l'échec. Le premier discours de *Notre sang* (« Le féminisme, l'art et ma mère Sylvia ») fut écrit

¹ Note de la traductrice : traduit en français et disponible gratuitement sur <https://unlivrepoursoi.noblogs.org/>

1 On m'avait déjà prévenue de ce qu'être une fille signifiait, mais je n'y avais pas prêté attention. « Tu écris comme un homme », m'avait écrit un éditeur après avoir lu quelques chapitres de *Women Hating*. « Lorsque tu auras appris à écrire comme une femme, on envisagera de te publier ». Cette remontrance me rappela un conseiller d'orientation au lycée qui me demanda, alors que la remise des diplômes approchait, ce que je voulais devenir plus tard. Écrivaine, je répondis. Il baissa les yeux puis me fixa avec gravité. Il savait que j'avais des vues sur une université prestigieuse ; il savait que j'étais pleine d'ambition. « Ce que tu dois faire », dit-il, « c'est aller à la faculté du coin – rien ne justifie que tu ailles ailleurs – et devenir professeur. Ainsi, tu auras quelque chose sur quoi te rabattre quand ton mari décèdera ». Cette anecdote n'est pas apocryphe. Elle m'est arrivée, à moi et à bien d'autres jeunes femmes. Je m'étais dit que le conseiller d'orientation et l'éditeur étaient crétins ; chacun d'eux, individuellement, crétin. J'avais tort. Ils n'étaient pas individuellement crétins.

avant la publication de *Woman Hating* et reflète le profond optimisme qui m'animait à l'époque. Dès octobre de la même année, où j'écrivis le deuxième discours de *Notre sang* (« Renoncer à «l'égalité» sexuelle »), j'avais réalisé que j'allais vivre des périodes difficiles, mais je n'imaginai pas encore à quel point.

« Renoncer à «l'égalité» sexuelle » fut écrit pour la conférence sur la sexualité, organisée par la National Organization for Women, et qui se tint à New York City le 12 octobre 1974. Je m'exprimai à la toute fin de trois heures de prises de parole sur le sexe : des femmes expliquant leurs expériences sexuelles, leurs sentiments, leurs valeurs. L'audience était composée de 1100 femmes ; aucun homme n'était présent. Lorsque j'eus fini, les 1100 femmes se levèrent. Elles pleuraient, elles tremblaient, elle criaient. Les applaudissements durèrent presque dix minutes. Ce fut l'une des expériences les plus incroyables de ma vie. Il y eut beaucoup d'autres standing ovations à l'issue de mes allocutions, et celle-ci n'était pas la première non plus, mais c'était la première fois que je parlais devant une telle audience, et ce que je dis entraînait fortement en contradiction avec la plupart des propos tenus avant que je ne monte à la tribune. Pour toutes ces raisons, la réaction de ces femmes était incroyable et me bouleversa. Le retour médiatique me bouleversa également. Un hebdomadaire new-yorkais publia deux crachats. L'un d'eux était écrit par une femme qui avait au moins été présente à la conférence. Elle estima que si l'on venait un jour à me prendre au sérieux, les hommes mourraient de ne pouvoir éjaculer. L'autre était écrit par un homme qui n'avait pas assisté à la conférence ; il avait entendu par hasard la conversation de deux femmes dans le hall d'entrée. Il était « enragé ». Il ne pouvait supporter l'idée qu'« une femme puisse estimer qu'elle fait preuve de masochisme lorsqu'elle consent à ce que je me soulage ». C'était le « danger incarné par l'idéologie de Dworkin ». Hé bien, oui ; mais ces deux auteures ont déformé ce que j'ai vraiment dit. De nombreuses femmes, parmi lesquelles quelques écrivaines célèbres, m'ont écrit pour me dire qu'elles déploraient l'absence d'objectivité et d'honnêteté dans ces deux articles. Aucune de ces lettres n'ont été publiées. Au lieu de ça, des lettres d'hommes qui n'avaient pas assisté à la conférence furent imprimées ; l'un d'entre eux comparait mon discours à la solution finale d'Hitler. J'avais utilisé les mots « pénis » et « mou » l'un après l'autre : « pénis mou ». Cette expression scandalisa ; elle choqua si profondément qu'elle appela la comparaison avec un génocide. Rien de ce que j'avais dit au sujet des femmes ne fut mentionné, même pas brièvement. Ce discours parlait des femmes. L'hebdomadaire dont il est question n'a, depuis, jamais publié un de mes articles, ni produit une critique de mes livres, ni fait le compte-rendu d'une de mes prises de parole (alors même que certaines de mes allocutions furent d'importants événements à New York City²). La fureur contenue

Après que *Notre sang* ait été publié, je recontactai ce même hebdomadaire et je les suppliai – oui, je suppliai – pour qu'ils fassent de la publicité au livre alors que celui-ci était en train de mourir. L'auteur qui avait estimé que « Renoncer à «l'égalité» sexuelle » menaçait sa capacité à se « soulager » demanda à me rencontrer. Il me répéta, encore et encore, à quel point *Notre sang* était magnifique. « Vous savez – euh – euh », disais-je, « que – euh, euh... Ce discours est dans *Notre sang* – vous savez, celui sur lequel vous avez fait un article ». « C'est magnifique », disait-il, « tellement magnifique ». Le rédacteur en chef de l'hebdomadaire m'écrivit pour me dire que *Notre sang* était un livre excellent, poignant. Mais *Notre sang* ne reçut aucune aide, pas même un petit encart, dans leurs pages.

dans ces deux articles se retrouva partout dans le monde de l'édition, et mon travail fut mis au placard. Partout dans le pays, des auditoires composés majoritairement de femmes et parfois d'hommes continuaient de se lever à la fin de mes prises de parole. Mais les publications susceptibles de s'intéresser à l'autrice politique que je suis, ou bien à ce qui se passait lors de mes allocutions, refusèrent ne serait-ce que de mentionner mon existence. À cela, il y eu deux exceptions notables : *Ms.* et *Mother Jones*.

Dans les années qui suivirent la parution de *Woman Hating*, le livre commença à être considéré comme un classique féministe. Seules celles qui chérissent *A Vindication of the Rights of Women* par Mary Wollstonecraft ou *The Woman's Bible* par Elizabeth Cady Stanton comprendront l'honneur que cela représente. C'était un grand honneur. *Woman Hating* ne doit sa survie qu'aux féministes. Ce furent les féministes qui firent le siège des bureaux de l'éditeur de *Woman Hating* pour exiger que le livre soit imprimé. Phyllis Chesler contacta des écrivaines féministes renommées aux quatre coins du pays pour rassembler leurs déclarations en soutien au livre. Ces écrivaines répondirent avec une générosité impressionnante. Les journaux féministes dénoncèrent l'épuisement des stocks de livres. Les féministes qui travaillaient dans des librairies se mirent à faire le tour des dépôts d'imprimeurs pour en trouver des copies et écrivirent sans relâche à l'éditeur pour en réclamer d'autres. *Woman Hating* fut ajouté à la bibliographie de cours universitaires consacrés aux femmes. Les femmes partageaient entre elles les copies dont elles disposaient. Elles en achetaient deux, trois, quatre exemplaires, pour les donner à leurs amies, à chaque fois qu'elles parvenaient à en trouver. Bien que l'éditeur de *Woman Hating* m'ait dit que le livre était « médiocre », la pression permit finalement à une édition de poche de sortir en 1976. Il restait un reliquat de 2500 copies jamais reliées, abandonné là. Ces copies furent enveloppées dans du papier et distribuées, à peu près. Les problèmes concernant la distribution du livre persistent et les libraires, qui disaient vendre le livre sans arrêt lorsqu'il était en stock, devaient parfois attendre des mois pour en recevoir un nouveau lot. *Woman Hating* en est aujourd'hui à sa cinquième édition en format poche riquiqui. Si ce livre n'est pas tombé aux oubliettes, comme tant d'autres ouvrages écrits par des femmes, c'est uniquement parce que des féministes ont tenu bon. D'une certaine manière, cette histoire fait chaud au cœur, parce qu'elle est la preuve de ce que la mobilisation permet d'accomplir, même dans ce monde de brèles qu'est l'édition américaine.

Mais je n'avais nulle part où aller, aucun moyen de continuer en tant qu'écrivaine. Alors j'ai pris la route – pour aller retrouver des groupes de femmes qui faisaient tourner un chapeau à la fin de mes prises de parole, pour me rendre dans des facultés où des étudiantes féministes bataillaient pour me verser une centaine de dollars, pour participer à des conférences où des femmes vendaient des t-shirts pour me payer. Je passais des semaines voire des mois à écrire un discours. J'effectuais de longs et lugubres voyages en bus pour produire ce qui ne semblait qu'être le travail d'une soirée. Je dormais là où il y avait de la place. Étant donné que je suis insomniaque, je ne dormais pas beaucoup. Des femmes partageaient leur maison, leur nourriture, leur cœur avec moi, et j'ai rencontré toutes sortes de femmes : des femmes adorables et des femmes méchantes, des femmes courageuses et des femmes

terrifiées. Et ces femmes que j'ai rencontrées avaient survécu à tous les crimes, toutes les offenses : et j'écoutais. « L'atrocité du viol et le garçon d'en face » (dans ce livre) provoquait toujours les mêmes réactions : j'entendais parler d'un viol, puis d'un autre, et d'un autre. Les vies de femmes passaient devant moi, viol après viol ; des femmes qui avaient été violées chez elles, dans des voitures, sur des plages, dans des ruelles, dans des salles de classe, par un homme, par deux hommes, par cinq hommes, par huit hommes, frappées, droguées, poignardées, déchirées, des femmes qui étaient en train de dormir, des femmes qui étaient en train de s'occuper de leurs enfants, des femmes qui étaient en train de se promener ou de faire des courses ou de se rendre à l'école ou de rentrer de l'école ou d'aller au bureau, à l'usine, à la réserve, des jeunes femmes, des filles, des vieilles femmes, des femmes minces, des femmes grosses, des femmes au foyer, des secrétaires, des prostituées, des professeuses, des étudiantes. Je n'en pouvais tout simplement plus. Alors j'ai arrêté de faire ce discours. Je pensais que, si je continuais, je finirai par en mourir. J'ai découvert ce que je devais apprendre, et même bien plus que ce que je pouvais supporter de savoir.

Ma vie itinérante était un mélange de joie et de tristesse, de ridicule et de sublime. Un exemple caractéristique : j'ai prononcé le dernier discours de *Notre sang* (« La cause principale », mon préféré) le jour de mes vingt-neuf ans. Je l'avais écrit comme un cadeau d'anniversaire pour moi-même. L'allocution était sponsorisée par un collectif politique de boston. Illes étaient censé.es me fournir le transport et un toit et, puisque c'était mon anniversaire, je voulais que ma famille, mon ami et mon chien soient là aussi. Je leur avais proposé de venir un autre jour, mais ils voulaient que ce soit précisément ce jour là – et donc en famille. Un membre de ce collectif est descendu jusqu'à new york, au milieu du pire orage que j'avais jamais vu, pour venir nous chercher et nous ramener à boston. Sur la route, les autres voitures étaient des taches de lumière rouge ça et là. Le conducteur était exténué, il était impossible de distinguer quoi que ce soit. De surcroît, le conducteur n'appréciait pas mes opinions politiques. Il n'arrêta pas de me demander ce que je pensais de diverses théories psychanalytiques, théories que je n'avais pas le bon sens d'apprécier. J'essayais désespérément de changer de sujet – il insistait pour que je lui dise ce que je pensais de ceci ou cela – mais à chaque fois je me retrouvais coincée, alors je devais lui répondre et, en réaction, il enfonçait l'accélérateur. Je pensais que nous allions mourir à cause de la fatigue du conducteur et du déluge. Nous sommes arrivé.es avec une heure de retard mais le public avait attendu. La sonorisation de la salle était formidable, ce qui enchantait non seulement ma voix mais aussi celle de mon chien qui ne cessa de brailler, avant de traverser l'audience pour venir s'asseoir sur scène au moment des questions. L'assistance fut fantastique : impliquée, sérieuse, stimulante. La plupart des idées développées dans ce discours étaient nouvelles et, parce qu'elles s'attaquaient directement à la nature politique de la sexualité masculine, enrageantes. La femme chez laquelle nous étions censé.es dormir et qui se chargeait de notre retour à new york était si en colère qu'elle décampa et ne revint jamais. Nous étions coincé.es là, sans argent, sans savoir où aller. Une femme seule peut se retrouver coincée et s'en sortir, même si cela la met en danger ; deux personnes avec un berger allemand et sans argent sont dans la merde. Finalement, une femme que je connaissais à peine nous a recueilli.es et nous prêta l'argent pour rentrer chez nous.

Travailler (et il s'agit d'un travail difficile, éprouvant, intense) et voyager dans des circonstances si improvisées requiert de développer un goût pour la mauvaise comédie et le mélodrame. Je n'y parvins jamais. Au lieu de ça, je devins fatiguée et perdis le moral. Je devins même encore plus pauvre qu'avant, parce que personne ne pouvait me payer pour le temps que je passais à écrire les allocutions.

Ce n'est qu'après la parution de *Notre sang* que je commençai à demander des rémunérations réalistes, des hébergements sécurisés et des conditions de voyages sûres en échange de mon travail. Avant ça, j'avais essayé d'obtenir ces choses et j'avais le plus souvent échoué. Mais à présent il fallait que je sois payée et en sécurité. J'avais l'impression d'avoir fait mon entrée dans l'âge adulte. Cela engendrait de nouveaux problèmes pour les organisatrices féministes qui avaient accès à peu de moyens dans leurs groupes. Cela engendra également de nouveaux problèmes pour moi. Pendant longtemps, je n'eus aucun travail, et donc je devins de plus en plus pauvre. C'était un non-sens total pour tout le monde sauf pour moi : si tu n'as rien, et que quelqu'un te propose quelque chose, comment peux-tu le refuser ? Mais je persistais à refuser, parce que je savais que je ne parviendrai jamais à gagner ma vie si je continuais à accepter les conditions misérables que l'on me proposait. J'étais de plus en plus connue et appréciée en tant que conférencière et autrice ; et pourtant, il n'y avait toujours pas d'argent pour moi. Lorsque j'ai commencé à demander que l'on me paye, mes interlocutrices se sont énervées : comment l'autrice de *Women Hating* pouvait être un tel goret capitaliste, se demandait une femme dans une lettre presque grossière. L'autrice de cette lettre annonçait qu'elle allait vivre dans une ferme et se couper de ces merdeuses de capitalistes et féministes bourgeoises. Hé bien, je lui répondis, personnellement je ne suis pas recluse à la ferme et je n'en ai pas envie. J'achetais ma nourriture au supermarché et je payais un loyer à un propriétaire et j'avais envie d'écrire des livres. J'ai répondu à tous les courriers enflammés. J'essayais d'expliquer les raisons qu'il y a à aller chercher l'argent, tout particulièrement celui des facultés et des universités : l'argent est là ; il est difficile à obtenir ; pourquoi est-ce que seuls des gens comme Phyllis Schlafly ou William F. Buckley, Jr. en recevraient ? Je devais vivre et je devais écrire. Assurément, mes écrits importaient, mes écrits leur importaient. Autrement, pourquoi auraient-elles voulu que je vienne faire une conférence ? Voulaient-elles que j'arrête d'écrire ? J'avais besoin d'argent pour écrire. J'avais fait tous les boulots les plus pourris et je vivais dans la pauvreté. Pas la pauvreté romantique. La pauvreté qui tache. Il s'est avéré que les efforts que je déployais pour expliquer la situation amélioraient les choses – pas toujours, le ressentiment ressortait parfois, mais assez souvent pour me permettre de réaliser qu'expliquer sans toujours convaincre en vaut la peine. Même si je n'étais pas payée, la personne suivante le serait peut-être. Après une longue période d'inactivité, je me remis à faire des allocutions. Je participai à des conférences de manière très irrégulière et je n'ai jamais réussi à en vivre, même lorsque je réussis à me hisser au niveau de ce que j'appelle la pauvreté durable, même lorsque mes cachets étaient

Note de la traductrice : Phyllis Schlafly était une conservatrice américaine, antiféministe, qui s'opposa à l'avortement et à l'amendement pour l'égalité des droits. William F. Buckley Junior était un intellectuel américain conservateur, figure de proue du mouvement réactionnaire au XX^e siècle.

élevés. De nombreuses féministes militantes se battirent pour l'argent et parvinrent parfois à en obtenir. Alors je m'en tirai – des amies me prêtaient de l'argent, parfois des dons anonymes me parvenaient par courrier, des femmes me tendaient des chèques lors de conférences et refusaient que je refuse de les prendre, des écrivaines féministes me faisaient cadeau d'argent et m'en prêtaient également, et des femmes montèrent au front face à des gestionnaires et des comités universitaires pour parvenir à ce que je sois payée. C'est le mouvement féministe qui me maintint en vie. Je ne vivais toujours pas correctement, ni facilement, ni en sécurité, mais au moins je continuais d'écrire. Je serai toujours extrêmement reconnaissante à celles qui ont déployé autant d'efforts pour moi.

J'ai décidé de rassembler mes discours dans *Notre sang* parce que j'avais désespérément besoin d'argent. Les magazines ne voulaient toujours pas de mes écrits et, sur la route, je vivais au jour le jour. Un livre était ma seule chance de m'en sortir.

L'éditrice qui entreprit de publier *Notre sang* n'affectionnait pas particulièrement mes opinions, mais elle aimait ma prose. J'étais heureuse que l'on m'apprécie en tant qu'auteurice. Cette maison d'édition était la seule où les employé.es étaient syndiqué.es et c'était aussi la seule à avoir un groupe féministe actif. Les employées furent toutes formidables avec moi – viscéralement intéressées par le féminisme, touchées par mon travail, réfléchies et d'une gentillesse à toute épreuve. Elles m'invitèrent à prendre la parole devant les employé.es de l'entreprise lors de leur journée bisannuelle dédiée aux femmes, peu de temps après la parution de *Notre sang*. J'y parlai de la prétention systématique des hommes à posséder le corps et le travail des femmes, la réalité matérielle de ce contrôle, le rabaissement économique du travail des femmes. (Cette allocution fut ensuite tronquée et publiée en décembre 1976 dans *Ms.* sous le titre « L'impérialisme phallique »). Quelques hommes en costard renfermés sur eux-mêmes m'écoutèrent tout en prenant des notes. Cet événement, inutile de le préciser, signa la fin de *Notre sang*. Un autre événement parle de lui-même : le chef d'un important département jeta le manuscrit de *Notre sang* au visage de mon éditrice. Il se plaignait que je ne reconnaisse pas la tendresse des hommes. Je ne sais pas s'il fit cette remarque avant ou après avoir jeté le manuscrit.

L'édition reliée de *Notre sang* sortit en 1976. La seule critique à paraître dans un grand magazine fut celle de *Ms.*, des mois après son arrivée dans les magasins. Elle l'encensa. Pour le reste, le livre fut relégué aux oubliettes : sciemment, pour y porter atteinte. Gloria Steinem, Robin Morgan et Karen DeCrow essayèrent de faire passer leurs critiques, en vain. J'ai contacté presque une centaine d'écrivaines, de militantes et d'éditrices féministes. L'immense majorité d'entre elles fournirent des efforts considérables pour obtenir la parution de critiques. Certaines réussirent à en faire publier dans des revues féministes, mais même celles qui avaient l'habitude de soumettre des articles ailleurs se voyaient refuser les critiques de *Notre sang*. Personne ne fut en mesure de percer cette chape de plomb.

Notre sang fut transmis à tous les imprimeurs de poche des états-unis, parfois à plusieurs reprises, pendant plusieurs années. Aucun n'accepta de le passer sous presse. Par conséquent, c'est avec une joie immense et un sentiment encore fragile de victoire que je salue cette nouvelle édition. J'ai une tendresse particulière pour ce

livre. La plupart des féministes que je connais et qui ont lu *Notre sang* m'ont un jour prise à part pour me dire qu'elles aussi ont une relation particulière ainsi que du respect pour cet ouvrage. Il y a, je crois, quelque chose d'assez beau et unique dans ces pages. Cela provient peut-être du fait que ces textes ont été écrits pour être déclamés. Cela provient peut-être du fait que j'ai tant dû me battre pour dire ce qui y est écrit. Cela provient peut-être du fait que *Notre sang* a touché la vie d'autant de femmes : les textes reproduits ici ont été répétés sans relâche à des femmes en chair et en os et prononcer ces mots en a enrichi l'écriture. *Woman Hating* avait été rédigé par une jeune écrivaine, à la fois plus désinvolte et plus optimiste. Ce livre est plus discipliné, plus sombre, plus rigoureux, et d'une certaine manière plus passionné. Je suis heureuse qu'il puisse à présent être diffusé à plus grande échelle, et je suis désolée que cela ait pris si longtemps.

Andrea Dworkin
new york city
Mars 1981

Notre sang

Prophéties et discours sur
l'ordre sexuel

Le féminisme, l'art et ma mère Sylvia

Je suis très heureuse d'être présente ici aujourd'hui. Ce n'est pas rien pour moi de me trouver ici. Il y a bien d'autres endroits où je pourrais être. Ce n'est pas ce que ma mère avait prévu pour moi.

Je veux vous dire deux mots sur ma mère. Elle s'appelle Sylvia. Le nom de famille de son père était Spiegel. Celui de son mari était Dworkin. Elle a cinquante-neuf ans, ma mère, et il y a à peine quelques mois, elle a eu une grave crise cardiaque. Elle s'en est remise et est à présent retournée travailler. Elle est employée en tant que secrétaire dans un lycée. Ma mère a passé la majeure partie de sa vie, et de la mienne, avec des problèmes cardiaques. Enfant, elle était atteinte de rhumatisme articulaire aigu. Mais elle pense que ses vraies difficultés ont commencé lorsqu'elle était enceinte de mon frère Mark et qu'elle contracta une pneumonie. À partir de là, sa vie fut une longue suite de maladies. Après des années de pathologies incapacitantes – insuffisances cardiaques, réactions toxiques aux médicaments qui la maintenaient en vie – elle subit une chirurgie du cœur, puis survécut à un caillot au cerveau et à un AVC qui la priva pendant longtemps de sa capacité à s'exprimer. Elle s'est remise de l'AVC, même si elle parle plus lentement qu'elle ne le croit. Puis, il y a environ huit ans, elle eut une crise cardiaque. Elle s'en remit. Puis, il y a quelques mois, elle eut une crise cardiaque. Elle s'en remit.

Ma mère est née à Jersey City, dans le New Jersey. Elle est la deuxième d'une fratrie de sept enfants, deux garçons et cinq filles. Ses parents, Sadie et Edward, qui étaient cousins, avaient immigré de quelque part en Hongrie. Son père est mort avant ma naissance. Sa mère a quatre-vingt ans à présent. Il n'y a aucun moyen de savoir si le cœur de ma mère aurait été aussi défaillant si elle était née dans une famille riche. Je crois que non, mais je n'en suis pas sûre. Il n'est pas non plus possible de savoir si elle aurait reçu des soins médicaux différents si seulement elle n'avait pas été une fille. Mais, indépendamment de ces considérations, les choses se sont passées ainsi et elle fut malade la majeure partie de sa vie. Dès son enfance, personne ne l'encouragea à lire des livres (bien qu'elle me dise qu'elle adorait lire et qu'elle ne se souvient plus ni quand ni pourquoi elle a arrêté) ; personne ne l'a encouragée à aller à l'université ni à s'interroger sur les problèmes du monde dans lequel elle vivait. Parce que sa famille était pauvre, elle dut travailler dès la fin du lycée. Elle était secrétaire à temps plein et, les dimanches et certains soirs, elle travaillait à temps partiel en tant que « fille de rayon » dans un grand magasin. Puis elle épousa mon père.

Mon père était instituteur et travaillait également de nuit comme postier parce qu'il avait des factures médicales à payer. Il devait maintenir ma mère en vie et devait également s'occuper de deux enfants. Je me joins à Joseph Chaikin

Allocution prononcée au Smith College, Northampton, Massachusetts, le 16 avril 1974.

dans *The Presence of the Actor* : « La réalité médico-économique de ce pays est emblématique du Système qui choisit ceux qui survivront¹ ». D'autres, je me dois de le faire remarquer, ont eu ou ont moins que nous. D'autres, qui n'étaient pas ma mère mais qui se trouvaient dans la même situation qu'elles, sont mortes et meurent encore. Moi aussi j'ai tourné le dos à ce gouvernement parce que les pauvres meurent, mais elles ne sont pas victimes de crises cardiaques, de maladies des reins ou du cancer – elles sont victimes d'un système qui fixe le prix d'une consultation chez le docteur à 25\$ et le prix d'une opération à 5000\$.

L'année de mes douze ans, ma mère récupéra de sa chirurgie du cœur et de l'AVC qui l'avait privée de la parole. Et la voilà, ma mère, qui se tenait debout et donnait des ordres. Ce fut une période très difficile pour nous deux. Je ne savais pas qui elle était, ni ce qu'elle voulait de moi. Elle ne savait pas qui j'étais, mais elle avait des idées très arrêtées sur la personne que je devais devenir. Elle se comportait, selon moi, d'une manière très ridicule, presque stupide. À douze ans, je savais déjà que je voulais être écrivaine ou avocate. Étant donné que j'avais été éduquée sans mère, certaines idées ne m'avaient pas atteinte. Je ne voulais pas être une épouse, et je ne voulais pas être une mère.

C'est mon père qui m'avait éduquée, bien que je ne le voyais pas souvent. Mon père appréciait les livres et les discussions intellectuelles. Il était le fils d'immigrés russes et ils avaient voulu qu'il devienne docteur. C'était leur rêve à eux. Il était un fils obéissant et donc, bien qu'il voulait étudier l'histoire, il s'inscrivit dans une prépa médicale. Mais il se révéla trop sensible pour aller au bout. Le sang le rendait malade. Alors, après la prépa et pendant les vingt années qui suivirent, il enseigna les sciences, qu'il détestait, au lieu de l'histoire, qu'il adorait. Pendant ces années où il fit ce qu'il n'aimait pas, il se promit que ses enfants auraient la meilleure éducation possible et, quoi qu'il lui en coûte, ses enfants deviendraient ce qu'ils voudraient. Mon père fit de ses enfants son plus beau chef-d'œuvre, et il se consacra à leur éducation pour leur permettre d'exprimer leur potentiel. Je ne sais pas pourquoi il ne fit pas de distinction entre sa fille et son fils. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il n'en fit pas. Je ne sais pas pourquoi mais, très rapidement, il me donna des livres à lire et me fit part de toutes ses idées, encourageant chacune de mes ambitions pour qu'elles puissent exister, se nourrir et grandir. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ce qu'il fit².

Ainsi, chez nous, ma mère était hors-jeu lorsqu'il s'agissait de nous servir de modèle. C'est mon père, dont le grand amour était l'histoire, attaché à l'éducation et à la discussion intellectuelle, qui donna la mesure et qui nous appris à mon frère et moi que notre existence était liée à celle du monde. Il avait un tas d'idées et de principes qu'il nous enseigna, par les mots et par l'exemple. Il croyait, par exemple, à l'égalité raciale et à l'intégration, à une époque où ces idées étaient perçues comme des aberrations totales par ses voisins, sa famille et ses pairs. Lorsque, à quinze ans, j'ai

1 Joseph Chaikin, *The Presence of the Actor* (New York: Atheneum, 1972), p. 126.

2 Ma mère m'a rappelée que c'est elle qui m'a fait découvrir les bibliothèques et qu'elle m'a toujours encouragée à lire. J'avais oublié cette première expérience commune car, alors que je vieillissais, elle et moi connurent quelques conflits à propos des livres que je m'obstinais à lire, bien qu'elle ne m'empêcha jamais de les lire. A un moment de mon adolescence, les livres devinrent partiellement, pour moi, les marqueurs de ma supériorité intellectuelle sur ma mère, qui ne lisait pas, et de la fraternité avec mon père, qui lisait.

annoncé lors d'une réunion de famille que si un jour j'avais envie de me marier, je le ferai avec qui me plairait, peu importe sa couleur de peau, mon père affirma devant l'assemblée enragée qu'il n'en attendait pas moins. Il était un défenseur des libertés civiles. Il croyait à l'utilité des syndicats et se battit pour créer un syndicat d'instituteurices – à l'époque, sa façon de penser était impopulaire car les professeur.es voulaient être considéré.es comme des professionnel.les^o. Il nous enseigna les principes qui font la Déclaration des Droits et qui sont aujourd'hui décriés par la plupart des américain.es – une défense sans faille de la liberté d'expression sous toutes ses formes, l'égalité face à la loi, l'égalité entre les races.

J'adorais mon père, mais je n'avais aucune sympathie pour ma mère. Je savais qu'elle avait une grande force physique – mon père n'arrêtait pas de me le répéter – mais je ne la considérais pas comme une héroïne herculéenne. À ma connaissance, aucune femme n'en avait jamais été une. Son esprit était sans intérêt. Elle semblait petite et provinciale. Je me rappelle qu'une fois, au milieu d'une terrible dispute, elle me dit d'une voix râpeuse : « Tu penses que je suis stupide ». J'ai nié, mais je sais aujourd'hui qu'elle avait raison. Et effectivement, que pouvait-on penser d'une personne dont la seule inquiétude était que je range ma chambre, ou que je porte certains vêtements, ou que je peigne mes cheveux d'une autre manière. J'avais, probablement, de très bonnes raisons de penser qu'elle était stupide, et méchante, et mesquine, et même infecte : Edward Albee, Philip Wylie et ce grand artiste masculin qu'est Sigmund Freud me l'avaient dit. Les mères, il me semblait, étaient les personnes les plus superflues qui soient – personne n'avait une bonne opinion d'elles, et certainement pas les grands auteurs du passé, certainement pas les grands auteurs du présent. Et donc, bien que cette femme, ma mère, présente ou absente, était le centre de ma vie de manières si inexplicables, puissantes et inconnues, je la percevais uniquement comme une irritation inculte, quelque une sans grâce ni passion ni sagesse. Lorsque je me mariaï en 1969, je me sentis libérée – libérée de ma mère, de ses préjugés, de ses exigences imbéciles.

Je vous raconte tout cela car cette anecdote a, et c'est peut-être une première historique, une fin plus joyeuse que ce que l'on pourrait croire.

Vous souvenez-vous que dans *Pour qui sonne le glas* d'Hemingway, Maria se voit demander si la terre a tremblé, après avoir fait l'amour avec Robert ? Pour moi aussi, dans ma vie, la terre a parfois tremblé. La première fois fut l'année de mes dix ans. J'étais scolarisée dans une école hébraïque, mais elle ferma, et ce fut un jour de deuil pour les six millions massacrés par les nazis. Alors je m'en allai voir ma cousine qui vivait à côté. Elle tremblait, pleurait, criait, vomissait. Elle me raconta que l'on était en avril, et qu'en avril sa plus jeune sœur avait été tuée sous ses yeux, que le bébé d'une autre de ses sœurs était décédé.e d'une mort terrible, que leurs têtes avaient

^o Note de la traductrice : En France, de manière schématique, il y a deux grandes catégories de travailleuses ; les employé.es et les cadres. Aux États-Unis, on retrouve une division assez similaire entre les non-professionnel.les et les professionnel.les. Grossièrement, les non-professionnel.les n'avaient pas de diplôme universitaire et étaient payé.es à l'heure. Les professionnel.les avaient des diplômes et leur salaire était annuel. Les syndicats, à l'époque, s'adressaient aux non-professionnel.les. Les professeurs, en rejoignant des syndicats, auraient acté.es le fait qu'elles étaient des non-professionnel.les et donc perdu en prestige.

été rasées – disons simplement qu'elle m'a raconté ce qui lui était arrivé dans ce camp de concentration nazi. Elle m'expliqua que chaque moi d'avril, elle revivait le cauchemar et la terreur qui lui étaient arrivés ce mois-là bien des années plus tôt, et que chaque mois d'avril, elle tremblait, pleurait, criait et vomissait. Et ce fut la première fois que la terre trembla pour moi.

La deuxième fois fut lorsque j'avais dix-huit ans et que je passai quatre jour à la prison pour femmes de new york city. J'avais été arrêtée lors d'une manifestation contre le génocide en indochine. J'ai passé quatre jours et quatre nuits dans la crasse et l'horreur de cette prison. Là, deux docteurs m'imposèrent une fouille brutale des cavités corporelles. Si brutale que j'en fis une hémorragie qui dura quinze jours. Ce jour-là, la terre trembla pour moi.

La troisième fois fut lorsque je devins une féministe. Cela n'eut pas lieu un jour en particulier, et ce ne fut pas causé par une expérience particulière. C'était en lien avec cette après-midi où j'avais dix ans, ainsi qu'avec ce moment où ma cousine me confia le fardeau de sa vie ; c'était en lien avec cette prison pour femmes ainsi qu'avec les trois années de mariage qui avaient débuté par de l'amitié et qui s'étaient terminées par du désespoir. Cela eut lieu après que j'ai quitté mon mari, alors que je vivais dans la pauvreté et dans une grande détresse émotionnelle. Cela se passa doucement, petit à petit. Une semaine après avoir quitté mon mari, je commençai à écrire mon livre, le livre qui s'intitule aujourd'hui *Woman Hating*. Je voulais comprendre ce qui m'était arrivé au cours de ce mariage ainsi que dans les autres mille et un moments de la vie quotidienne où je me faisais traiter comme une humaine de seconde classe. Je sentais que j'étais profondément masochiste, mais que mon masochisme n'était en rien un problème propre à moi-même – chaque femme que je connaissais faisait l'expérience d'un profond masochisme. Je voulais comprendre pourquoi. Je savais que ce masochisme ne m'avait pas été enseigné par mon père, et que ma mère n'avait pas non plus été ma professeuse. Alors je commençais à chercher là où cela me semblait évident – dans *Histoire d'O*, un livre qui m'avait profondément bouleversée. Partant de là, je me penchai sur d'autres pornographies, des contes de fées, les milliers d'années où les femmes chinoises ont dû subir le bandage de leurs pieds, et le massacre de neuf millions de sorcières. J'appris quelque chose sur la nature du monde, quelque chose qui m'avait été caché jusque là – je vis un mépris systématique des femmes qui imprégnait chaque institution de la société, chaque organe culturel, chaque expression de l'être humain. Et je vis que j'étais une femme, une personne qui faisait l'expérience de ce mépris à chaque coin de rue, dans chaque salon, dans chaque interaction humaine. C'est parce que je devins une femme consciente d'être une femme, c'est à dire, parce que je devins féministe, que je me mis à parler avec d'autres femmes pour la première fois de ma vie, et une de ces femmes avec lesquelles je me mis à parler fut ma mère. Je découvris sa vie à travers le long et sombre tunnel de la mienne. Je commençai à comprendre qui elle était en même temps que je comprenais le monde qui l'avait façonnée. Je ne l'abordais plus en me plaignant de la pauvreté de son intellect, mais sidérée par la qualité de son intelligence. Je ne l'abordais plus en étant convaincue de sa stupidité et de sa banalité, mais stupéfaite par l'intensité de sa force. Je l'abordais, non plus avec mon sentiment de supériorité et ma suffisance, mais comme une sœur,

une autre femme dont la vie aurait pu être identique à la sienne, si ça n'avait été pour un père féministe et la lutte commune avec mes sœurs féministes – et quand je dis que ma vie aurait pu être «identique» à la sienne, je veux dire qu'elle aurait pu être prédéterminée comme la sienne a été prédéterminée. Je l'abordai, non plus honteuse de ce dont elle manquait, mais profondément fière de ce qu'elle avait accompli – en effet, je finis par me rendre compte que ma mère était fière, forte et honnête. À vingt-six ans, j'avais suffisamment parcouru le monde et ses tracasseries pour savoir que la fierté, la force et l'intégrité étaient des vertus à honorer. Et parce que je m'adressais à elle d'une manière nouvelle, elle vint elle-aussi à ma rencontre. Aujourd'hui, quelques soient nos difficultés, et il y en a bien peu, elle est ma mère, et je suis sa fille, et nous sommes sœurs.

Vous m'avez demandé de m'exprimer sur le féminisme et l'art, s'il y a un art féministe, et si oui, quel est-il. Depuis que les écrivain.es écrivent, il y a un art masculiniste – un art au service des hommes dans un monde fabriqué par les hommes. Cet art a avili les femmes. Il nous a, presque toujours, décrites comme des êtres mutilés, aux sensibilités appauvries, des êtres superficielles avec des préoccupations superficielles. Il a, presque toujours, dégouliné d'une misogynie si profonde, une misogynie qui était en fait sa perception du monde, que nous avons presque toutes cru, jusqu'à aujourd'hui, que le monde était réellement ainsi fait, que les femmes sont vraiment ainsi faites.

Je me demande, qu'ai-je donc appris de tous ces livres que j'ai lu dans mon enfance ? Ai-je appris quoi que ce soit de réel ou de vrai à propos des femmes ? Ai-je appris quoi que ce soit de réel ou de vrai au sujet des siècles de femmes et de ce qu'elles ont traversé ? Ces livres ont-ils illuminé ma vie, ou bien la vie elle-même, d'une lueur qui ait été un tant soit peu utile, ou profonde, ou généreuse, ou riche, ou texturée, ou réelle ? Je ne le pense pas. Je pense que cet art, ces livres, auraient pu me voler ma vie tout comme le monde auquel ils obéissent a volé la sienne à ma mère.

Theodore Roethke, qui passe pour un grand poète, et j'insisterai sur le fait qu'il s'agit d'un poète de sexe masculin, écrit :

Deux des accusations couramment portées à l'encontre de la poésie écrite par des femmes sont la pauvreté du registre – aussi bien au niveau des thèmes abordés que de la gamme émotionnelle – ainsi qu'un manque d'humour. Et l'on pourrait ajouter d'autres failles esthétiques et morales, que l'on retrouve de temps à autre chez les autrices talentueuses : la surcharge ; le bavardage autour de sujets triviaux ; un souci pour les choses superficielles de la vie – cette chasse-gardée du talent féminin pour la prose – se coupant des réels tourments de l'esprit ; le refus de se confronter à la réalité de l'existence ; l'adoption d'une posture lyrique ou religieuse ; l'hésitation entre le boudoir et l'autel ; l'opposition docile à Dieu ; l'abandon à un moralisme sous-entendant que l'autrice a réinventé l'intégrité ; la tirade sur la destinée, sur le temps ; la lamentation

sur le sort des femmes... et ainsi de suite.³

Ce qui caractérise l'art masculiniste, ainsi que les hommes qui le produisent, c'est la misogynie – et face à cette misogynie, il faut bien que quelqu'une réinvente l'intégrité.

Eux, les masculinistes, nous ont dit écrire sur la condition humaine, que les thèmes qu'ils abordent sont les grands thèmes – l'amour, la mort, l'héroïsme, la souffrance, l'histoire même. Ils nous ont dit que les thèmes que nous abordons – l'amour, la mort, l'héroïsme, la souffrance, l'histoire même – sont triviaux parce que nous sommes, par nature, triviales.

Je renie l'art masculiniste. Ce n'est pas un art qui fait la lumière sur la condition humaine – il ne fait la lumière, à la plus grande honte des hommes, que sur le monde masculiniste – et alors que nous regardons autour de nous, il n'y a pas de quoi être fier de ce monde. L'art masculiniste, l'art qui correspond aux siècles des hommes, n'est ni universel, ni l'ultime explication sur ce que veut dire « être au monde ». En fait, cet art ne rend compte que d'un monde où les femmes sont assujetties, soumises, réduites en esclavage, privées de leur potentiel, sexualisées – ce qui fait d'elles des Autres, avilies. J'énonce : ma vie n'est pas triviale ; ma sensibilité n'est pas triviale ; ma lutte n'est pas triviale. Ni celles de ma mère, ni celles de sa mère avant elle. Je renie ceux qui haïssent les femmes, qui méprisent les femmes, qui tournent en ridicule et rabaissent les femmes, et en reniant ceux-là, je renie l'immense majorité de l'art jamais produit, l'art masculiniste.

En tant que féministes, nous vivons ce monde d'une nouvelle façon. Nous percevons ce monde d'une nouvelle façon. Nous menaçons de le mettre sens dessus dessous et de l'éviscérer. Nous planifions de tellement le transformer que, un jour, les textes des auteurs masculinistes passeront pour des curiosités anthropologiques. Mais de quoi Mailer parlait-il donc, nos descendant.es demanderont, s'illes devaient un jour déterrer ses ouvrages au fond d'une quelconque archive. Et illes s'étonneront – abasourdi.es, tristes – de l'exaltation masculiniste de la guerre ; des mystifications masculinistes à propos des massacres, des mutilations, de la violence et de la souffrance ; des masques torturés qui symbolisent l'héroïsme phallique : de l'arrogance vaine de la suprématie phallique ; des traits fadasses sous lesquels sont représentées les mères et les sœurs et la vie elle-même. Illes demanderont : ces gens-là croyaient-ils vraiment à ces dieux ?

L'art féministe n'est pas un petit ruisseau qui s'échapperait du grand fleuve de l'art réel. Ce n'est pas une fissure dans une pierre par ailleurs impeccable. C'est, et de façon assez spectaculaire il me semble, un art qui n'est pas construit sur l'asservissement de la moitié d'une espèce. C'est un art qui touchera aux grands thèmes – l'amour, la mort, l'héroïsme, la souffrance, l'histoire même – et qui en révélera l'humanité. Cet art pourrait également, même si nos imaginations sont aujourd'hui tellement mutilées que nous sommes dans l'incapacité de l'envisager, introduire un nouveau thème, un thème aussi grand et riche et que les autres –

3 Theodore Roethke, «The Poetry of Louise Bogan», *On the Poet and His Craft: Selected Prose of Theodore Roethke*, ed. Ralph J. Mills (Seattle: University of Washington Press, 1965), pp. 133-134.

pourrions-nous l'appeler «la joie» ?

Nous ne pouvons pas imaginer un monde dans lequel les femmes ne seraient pas perçues comme triviales et méprisables, dans lequel les femmes ne sont pas avilies, agressées, exploitées, violées, rabaissées avant même d'être nées – et nous ne pouvons donc pas anticiper le genre d'art qui sera produit dans ce monde nouveau. Notre ouvrage, qui rend hommage aux siècles de sœurs nous ayant précédées, est de permettre à ce monde nouveau d'accoucher. Il sera légué à nos enfants et à leurs enfants pour qu'elles y vivent.

Renoncer à “l’égalité” sexuelle-

Égalité : 1. fait d’être égal ; correspondre en quantité, degré, valeur, rang, capacité, etc. 2. caractère uniforme, qu’il s’agisse d’un mouvement ou d’une surface.

Liberté : 1. état d’être libre plutôt qu’enfermé ou sous contrainte physique... 2. dispense de contrôle externe, d’interférence, de régulation, etc. 3. pouvoir d’autodétermination ou de choisir ses propres actions... 4. *Philos.* le pouvoir de faire ses propres choix ou de prendre ses propres décisions sans contrainte aucune ; autonomie, auto-détermination... 5. liberté civile, en opposition à l’assujettissement à un gouvernement arbitraire ou despotique. 6. indépendance politique ou nationale... 8. liberté individuelle, en opposition à la servitude ou l’esclavage...

- *Syn.* AUTONOMIE, INDÉPENDANCE, LIBERTÉ renvoient à une absence de restrictions injustes et à la possibilité de faire usage de ses droits et de ses pouvoirs.

L’AUTONOMIE met l’accent sur la possibilité de faire usage de ses droits, de ses pouvoirs, de ses désirs, et assimilés... L’INDÉPENDANCE suppose non seulement l’absence de contrainte mais aussi la capacité à être autonome, auto-suffisant...

- *Ant.* 1-3 restriction. 5,6,8. oppression.

Justice : 1. fait d’être juste ; droiture, équité, éthique morale... 2. droiture morale ou légalité... 3. principe moral qui détermine la conduite juste. 4. se conformer à ce principe, dans sa conduite ; conduite juste, gestion ou soin...

tiré de *The Random House Dictionary of the English Language*

En 1970, Kate Millett publia *Sexual Politics*. Dans ce livre, elle démontra à un bon nombre d’entre nous – et nous aurions parié du contraire sur nos vies – que les relations sexuelles, la littérature décrivant ces relations, la psychologie qui prétend expliquer ces relations, les systèmes économiques qui déterminent les nécessités d’entretenir de telles relations, les systèmes religieux qui cherchent à contrôler ces relations, sont *politiques*. Elle nous a montré que tout ce qui arrive à une femme dans sa vie, tout ce qui la touche ou la façonne, est *politique*.¹

Les femmes qui sont féministes – c’est à dire les femmes qui ont saisi son analyse et qui ont vu en quoi elle expliquait une grande partie de leur existence réelle

Allocution prononcée à la conférence sur la sexualité organisée par la National Organization for Women, New York City, le 12 octobre 1974.

¹ Kate Millett, *Sexual Politics* (Garden City, N. Y.: Doubleday & Company, Inc., 1970).

dans leur vie réelle – ont essayé de comprendre, de lutter contre et de transformer le système politique que l'on appelle patriarcat et qui exploite notre travail, établit la propriété de nos corps, et amoindri notre individualité dès le jour de notre naissance. Cette lutte n'a pas une once d'abstraction : cela nous affecte dans le moindre interstice de nos vies. Mais là où le patriarcat nous affecte de la manière la plus forte et la plus douloureuse qui soit, c'est dans les moments de nos vies humaines que nous appelons « amour » et « sexe ». Au cours de notre lutte pour nous libérer nous-mêmes de cette oppression systémique, un débat de la plus haute importance a grandi parmi nous, et je veux ici introduire ce débat.

Certaines d'entre nous ont fait de l'égalité une priorité dans toutes les choses de la vie, et cela inclue aussi « l'amour » et « le sexe », c'est à dire au fait d'être égal ; au fait de correspondre en quantité, degré, valeur, rang, capacité ; au fait de présenter un caractère uniforme, qu'il s'agisse d'un mouvement ou d'une surface. D'autres parmi nous, et je rejoins ce point de vue, ne pensent pas que l'égalité soit un objectif acceptable, suffisant, moral ou honorable. Nous pensons qu'être égales alors qu'il n'y a pas de justice pour toutes, ou alors qu'il n'y a pas de liberté pour toutes, revient tout simplement à être pareilles que l'opresseur. Cela revient à endosser « un caractère uniforme, qu'il s'agisse d'un mouvement ou d'une surface ».

Et c'est dans la sexualité que cela saute le plus aux yeux. Le modèle sexuel masculin est construit sur la polarisation de l'humanité selon des groupes antagonistes : homme/femme, maître/esclave, agresseur/victime, actif/passive. Ce modèle sexuel masculin est à présent vieux de milliers d'années. L'identité même des hommes, leur pouvoir civil et économique, les formes de gouvernement qu'ils ont mises en place, les guerres qu'ils font, sont *intrinsèquement* liés à leur modèle sexuel. Toutes les formes de domination et de soumission, qu'il s'agisse d'un homme sur une femme, d'un.e blanc.he sur un.e noir.e, d'un patron sur un.e travailleuse, d'un riche sur un.e pauvre, sont *intrinsèquement* liées à l'identité sexuelle des hommes et proviennent du modèle sexuel masculin. Une fois que l'on a compris cela, *de fait*, il devient clair que l'acte sexuel appartient aux hommes, tout comme le langage qui sert à décrire le sexe, tout comme les femmes qu'ils objectifient. Les hommes ont écrit le scénario de chaque fantasme sexuel qui vous a jamais traversé l'esprit, et de chaque acte sexuel auquel vous avez jamais pris part.

Échanger le rôle de la femme pour celui de l'homme n'apporte ni *liberté* ni *justice*. Mais, sans aucun doute, on peut y gagner en égalité. Utiliser le langage des hommes, le langage de ton oppresseur, pour décrire la sexualité n'apporte ni *liberté* ni *justice*. Développer un goût pour la sexualité masculine n'apporte ni *liberté* ni *justice* – car cette sexualité est agressive, concurrentielle, objectivante, et a pour seule préoccupation la qualité du service. Tout cela ne permet que d'obtenir l'égalité. Croire que les femmes, ou que n'importe quelle femme prise individuellement, pourrai(ent) obtenir la liberté ou la justice en reproduisant la sexualité des hommes revient à se fourrer le doigt dans l'œil et contribue à l'oppression de nos sœurs.

Nombreuses sont celles parmi nous qui aimeraient croire qu'au cours des quatre dernières années, ou des dix dernières, nous avons renversé, ou au moins bridé, ces usages et ces coutumes cimentés au cours des milliers d'années précédents – les usages et les coutumes de la domination masculine. Aucun fait ni aucune

statistique ne le prouve. Vous vous sentez peut-être mieux, peut-être pas, mais les chiffres montrent que les femmes sont plus pauvres que jamais, que les femmes subissent plus de viols et qu'elles se font plus assassiner. J'ai envie de vous dire que la recherche de l'égalité sexuelle avec les hommes, c'est à dire au fait d'arriver à un caractère uniforme, qu'il s'agisse d'un mouvement ou d'une surface, revient à essayer de devenir le riche plutôt que la pauvre, le violeur plutôt que la violée, l'assassin plutôt que l'assassinée. Je voudrais vous demander de vous engager dans une autre voie – celle pour l'abolition de la pauvreté, du viol et du meurtre ; c'est à dire lutter pour en finir avec le système d'oppression que l'on appelle patriarcat ; en finir avec le modèle masculin de la sexualité.

Le cœur de la vision féministe, son noyau révolutionnaire si vous préférez, est lié à l'abolition de tous les rôles sexuels – ce qui revient à une transformation totale de la sexualité humaine et des institutions qui en dépendent. Pour atteindre cela, *rien du modèle masculin de la sexualité ne peut être conservé*. L'égalité au sein de la structure du modèle masculin de la sexualité, quel que soit le degré de réforme ou de modification appliqué à ce modèle, ne peut qu'en assurer la reconduction ainsi que l'injustice et l'asservissement qui en découlent.

J'é mets l'hypothèse que la transformation du modèle masculin de la sexualité – au sein duquel nous trimons et « aimons » – débute avec une *convergence*, pas une séparation, une *convergence* des sentiments et de l'intérêt érotique ; que cette transformation débute avec ce que nous savons de la sexualité des femmes et ce qui la différencie de celle des hommes – la sensibilité du clitoris, la multiplicité des orgasmes, la sensibilité érotique de tout le corps (qui n'a pas besoin, et ne devrait pas, être limitée aux organes génitaux), la tendresse, le respect de soi ainsi qu'un respect absolu des autres. En ce qui concerne les hommes, il me semble que cette transformation trouvera son origine dans ce qui leur fait le plus peur – un pénis mou. Je pense que les hommes devront renoncer à leurs précieuses érections et se mettre à faire l'amour comme les femmes le font lorsqu'elles sont entre elles. Ce que je suis en train de dire, c'est que les hommes devront renoncer à leurs personnalités phallogocentrees, ainsi qu'aux privilèges et aux pouvoirs qui leur ont été dévolus dès la naissance du fait de leur anatomie, qu'il faudra qu'ils se séparent de tout ce qu'ils considèrent spécifiquement masculin et qu'ils chérissent. Aucune réforme, aucune équivalence des orgasmes, ne permettra ceci.

J'ai lu des extraits du journal intime de Sophie Tolstoy, que j'ai trouvé dans un livre fabuleux intitulé *Revelations: Diaries of Women*, édité par Mary Jane Moffat et Charlotte Painter. Sophie Tolstoy y raconte :

Et l'enjeu principal est de ne pas aimer. Regardez à quoi cela m'a menée, de l'aimer profondément ! C'est si douloureux et humiliant ; mais il pense que c'est juste stupide. « Tu dis toujours une chose et tu en fais toujours une autre ». Mais à quoi cela sert-il d'avoir recours à de grands arguments comme ceux-ci quand plus rien ne m'habite à part cet amour humiliant et mon mauvais caractère ; et ces deux choses ont provoqué ma mauvaise fortune, car mon mauvais caractère a toujours interféré avec mon amour. Je

ne veux rien d'autre que son amour et sa sympathie, mais il ne veut pas me les donner ; et toute ma fierté est piétinée dans la boue ; je ne suis rien d'autre qu'un misérable ver écrivain, dont personne ne veut, que personne n'aime, une créature inutile avec des nausées matinales, un gros ventre, deux dents pourries, et un mauvais caractère, une dignité bafouée, et un amour dont personne ne veut et qui me rend presque folle.²

Est-ce que quelqu'une pense vraiment que les choses ont changé depuis que Sophie Tolstoy a écrit cela dans son journal intime, le 25 octobre 1886 ? Et que lui diriez-vous si elle se présentait ici, aujourd'hui, à elle ou à ses sœurs ? Lui auriez-vous tendu un vibromasseur et expliqué comment s'en servir ? Lui auriez-vous conseillé des techniques pour mieux réussir une fellation et faire plaisir à M. Tolstoy ? Lui auriez-vous suggéré que son salut résidait dans le fait de devenir « une athlète du sexe » ? Apprendre à faire la tournée des bars pour dégouter un plan cul ? Avoir autant d'amants que Léo ? Lui conseilleriez-vous de commencer à se considérer comme une « personne » et non plus comme une femme ?

Ou peut-être auriez-vous trouvé le courage, la détermination, l'assurance pour être ses vraies sœurs – l'aider à s'échapper de la noirceur de l'ombre portée par Léo ; la rejoindre pour changer l'organisation et la structure de ce monde qui, en 1974, était toujours à son service à lui, était toujours là pour l'obliger, elle, à le servir, lui ?

J'é mets l'hypothèse que Sophie Tolstoy est ici aujourd'hui, dans les corps et les vies de nombreuses sœurs. Ne la trahissez pas.

² Mary Jane Moffat et Charlotte Painter, eds., *Revelations: Diaries of Women* (New York: Random House, 1974), pp. 143-144.

Se souvenir des sorcières-

Je dédie cette allocution à Elizabeth Gould Davis, autrice de *The First Sex*, qui s'est suicidée il y a quelques mois et qui, vers la fin de sa vie, a été victime de viol ; à Anne Sexton, poétesse, qui s'est suicidée le 4 octobre 1974 ; à Inez García, trente ans, épouse et mère, condamnée en californie il y a quelques semaines de ça à une peine allant de cinq ans d'emprisonnement à la réclusion à perpétuité pour avoir tué l'homme de cent trente-six kilos qui la tenait pendant qu'un autre homme la violait ; et à Eva Diamond, vingt-six ans, à qui, il y a cinq ans, l'on a retiré son enfant parce qu'elle avait été reconnue coupable d'avoir fraudé la sécu et qui, il y a quelques mois, a été condamnée à quinze ans de prison au minnesota pour avoir tué l'homme avec lequel elle était mariée depuis un an alors qu'il la tabassait à mort.

Nous sommes ici ce soir pour parler du gynocide. Le gynocide est la mutilation, le viol et/ou le meurtre systématiques des femmes par les hommes. *Gynocide* est le mot qui désigne la violence incessante perpétrée par la classe des hommes à l'encontre de la classe des femmes.

Par exemple, le bandage des pieds en chine fut un gynocide. Pendant un millier d'années, en chine, toutes les femmes subissaient systématiquement cette mutilation, l'objectif étant de les rendre passives, d'en faire des objets érotiques pour les hommes ; que par cette mutilation elles deviennent du bétail sexuel ; qu'elles dépendent totalement des hommes pour la nourriture, l'eau, le logement et les vêtements ; qu'elles ne puissent pas marcher, ni s'enfuir, ni s'unir contre le sadisme de leurs oppresseurs masculins.

Un autre exemple de gynocide est le viol systématique des femmes au bangladesh. Là, le viol des femmes était un élément de la stratégie militaire des armées de l'envahisseur, armées composées d'hommes. Comme la plupart d'entre vous le savent, et selon les estimations, entre 200 000 et 400 000 femmes furent violées par ces soldats. Lorsque la guerre prit fin, ces femmes abandonnées par leurs maris, leurs frères et leurs pères qui les considéraient impures, se retrouvèrent à se prostituer, mourir de faim et crever. Ce gynocide au bangladesh fut perpétré, dans un premier temps, par les hommes qui envahirent le pays puis, dans un second temps, par les hommes qui vivaient déjà là – les maris, les frères, et les pères : il fut perpétré par la classe des hommes à l'encontre de la classe des femmes.

En cette soirée d'Halloween, nous sommes réunies pour nous souvenir d'un autre gynocide, le massacre des neuf millions de femmes qui furent accusées d'être des sorcières. Ces femmes, nos sœurs, furent tuées pendant une période qui s'étend sur trois siècles, en allemagne, en espagne, en france, en hollande, en suisse, en angleterre, au pays de galles, en irlande, en écosse et en amérique. Elles furent tuées au

Allocution prononcée à la réunion de la section new-yorkaise de la National Organization for Women, le 31 octobre 1974.

nom de dieu le père et de son divin fils, jésus christ.

La persécution organisée des sorcières débuta officiellement le 9 décembre 1484. Le pape innocent VIII nomma deux moines dominicains, heinrich kramer et james sprenger, aux postes d'inquisiteurs et demanda aux bons pères de définir la sorcellerie, d'isoler le *modus operandi* des sorcières, et de normaliser les procédures de jugement et de condamnation. Kramer et sprenger écrivirent un texte intitulé le *Malleus Maleficarum*. Le *Malleus Maleficarum* est un amalgame de grande théologie catholique et de la jurisprudence catholique en vigueur à l'époque. On pourrait le comparer à la constitution américaine. C'était la loi. Quiconque s'y opposait se retrouvait coupable d'hérésie, un crime passible de la peine de mort. Quiconque niait son autorité ou contestait sa crédibilité se retrouvait coupable d'hérésie, un crime passible de la peine de mort.

Avant d'aborder le fond du *Malleus Maleficarum*, je veux être bien claire au sujet des statistiques sur les sorcières que nous possédons actuellement. Le chiffre de neuf millions de mort.es est très conservateur. C'est le chiffre que les universitaires spécialistes de la période emploient le plus souvent. Le rapport entre les femmes et les hommes brûlé.es vi.ves varie de vingt à cent femmes pour un homme.

La sorcellerie était un crime de femme, et la plus grande partie du *Malleus* explique pourquoi. Premièrement, jésus christ naquit, souffrit et mourut pour sauver les hommes, pas les femmes ; donc les femmes sont plus vulnérables aux attraites de satan. Deuxièmement, une femme est « plus charnelle qu'un homme, comme le montrent clairement les abominations charnelles qu'elle commet¹ ». Cette débauche de concupiscence trouve son origine dans la création d'Ève : elle fut façonnée à partir d'une côte – un os courbé, tordu. Et c'est à cause de cette imperfection que les femmes sont fourbes. Troisièmement, les femmes sont, par définition, vilaines, sournoises, futiles, stupides et irrémédiablement mauvaises : « J'habiterai plutôt avec un lion et un dragon qu'avec une vilaine femme... Toute la méchanceté du monde est bien peu comparée à la méchanceté d'une femme... Lorsqu'une femme se met à penser par elle-même, elle pense à mal² ». Quatrièmement, les femmes sont plus faibles que les hommes, autant au niveau du corps que de l'esprit, et elles sont intellectuellement comparables aux enfants. Cinquièmement, les femmes sont « plus amères que la mort » car elles sont la source de tous les péchés et parce que les femmes sont des ennemies « enjôleuses et sournoises³ ». Et pour finir, la sorcellerie était un crime de femme parce que « Toute sorcellerie provient du désir charnel qui, pour les femmes, est insatiable⁴ ».

Je veux que vous ayez bien en tête ceci : il ne s'agit pas de polémiques portées par quelques extrémistes, mais bien des convictions endossées par les intellectuels, les juristes et les juges. Je veux que vous vous rappeliez que neuf millions de femmes furent brûlées vives.

Les sorcières étaient accusées de voler sur des balais, d'avoir des relations sexuelles avec satan, de blesser le bétail, de déclencher des orages de grêle et des

1 Heinrich Kramer et James Sprenger, *Malleus Maleficarum*, trad. M. Summers (New York : Dover Publications, Inc., 1971), p. 44.

2 Ibid., p. 43.

3 Ibid., p. 47.

4 Ibid.

tempêtes, de répandre les maladies et de provoquer des épidémies, d'ensorceler les hommes, de transformer les hommes ainsi qu'elles-mêmes en animaux, de transformer les animaux en personnes, de s'adonner au cannibalisme et de commettre des meurtres, de voler les organes génitaux des hommes, ce qui entraînait la disparition desdits organes. Cette dernière accusation – provoquer la disparition des organes génitaux d'un homme – était même un motif de divorce selon la loi catholique. Si les parties génitales d'un homme restaient invisibles pendant plus de trois ans, son épouse avait le droit de divorcer.

Il serait difficile d'arriver à extraire de l'amas de haine misogyne produit par sprenger et kramer la plus odieuse des accusations, la plus incroyable des accusations, la plus ridicule des accusations, mais je crois y être parvenue. sprenger et kramer ont écrit :

Et alors, que doit-on penser de ces sorcières qui... collectionnent en grand nombre les organes génitaux masculins, parfois vingt ou trente membres, et les mettent dans des nids d'oiseaux, ou les enferment dans des boîtes, où ils gigotent tout seuls comme s'ils étaient vivants, et mangent de l'avoine et du blé, comme l'ont rapporté de nombreux témoins ?⁵

Et oui, alors ? Que doit-on en penser ? Que doivent en penser celles d'entre nous qui, par exemple, ont été élevées dans la tradition catholique ? Lorsque nous constatons que des prêtres accomplissent bel et bien des exorcismes dans les banlieues américaines, que croire à l'existence de la sorcellerie est toujours un fondement de la théologie catholique, que devons-nous en penser ? Lorsque nous découvrons que Luther a utilisé ses nombreuses confrontations avec satan pour jeter de l'huile sur le feu de ce gynocide, que devons-nous en penser ? Lorsque nous découvrons que Calvin lui-même a brûlé des sorcières, et qu'il a personnellement encadré les chasses aux sorcières à zurich, que devons-nous en penser ? Lorsque nous découvrons que la peur et le dégoût pour la sexualité des femmes sont inscrits dans la loi judaïque, que devons-nous en penser ?

Certaines d'entre nous ont une vision très personnelle du monde. Nous disons que ce qui nous arrive dans nos vies de femmes nous arrive à nous, en tant qu'individues. Nous disons même que chaque violence que nous avons vécue dans nos vies de femmes – par exemple, un viol ou une agression commise par un mari, un amant ou un inconnu – s'est déroulée entre deux individus. Certaines d'entre nous s'excusent même à la place de l'agresseur – nous sommes désolées pour lui ; nous disons que c'est un individu dérangé, ou qu'il a été provoqué d'une certaine manière, à un moment précis, par une femme bien précise.

Les hommes nous disent que eux aussi sont «opprimés». Ils nous disent qu'ils sont souvent victimisés dans leurs propres vies par des femmes – des mères, des épouses et des «petites amies». Ils nous disent que ce sont nous les femmes – avec notre appétit sexuel, notre malveillance, notre cupidité, notre vanité ou notre stupidité – qui provoquons les actes de violence. Ils nous disent que leur violence

⁵ Ibid., p. 121.

trouve son origine en nous et que nous en sommes responsables. Ils nous disent que leurs vies sont remplies de souffrance et que nous en sommes la source. Ils nous disent que, en tant que mères, nous les meurtrissons de manière irrémédiable ; en tant qu'épouse, nous les castrons ; en tant qu'amantes, nous leur volons leur sperme, leur jeunesse et leur masculinité – et jamais, jamais, ni en tant que mère, qu'épouse ou qu'amante, ne leur donnons assez.

Et que devons-nous en penser ? Car si nous commençons à assembler les pièces du puzzle – tous les actes de violence, les viols, les agressions, les mutilations, les meurtres, les massacres ; si nous lisons leurs romans, leurs poèmes, leurs tracts politiques et philosophiques et constatons que leur idée de nous aujourd'hui est exactement identique à l'idée que les inquisiteurs avaient de nous hier ; si nous prenons conscience que le gynocide n'est pas une simple erreur historique, un excès accidentel, un terrible coup du sort, mais qu'il s'agit bel et bien de la conséquence logique de ce qu'ils pensent être notre nature telle que dieu ou la biologie l'ont faite ; alors nous devons en arriver à la conclusion que, dans le système patriarcal, le gynocide est la réalité permanente de la vie des femmes. Puis nous devons nous tourner les unes vers les autres – pour trouver le courage d'affronter cette réalité et de la changer.

La lutte des femmes, la lutte féministe, n'a pas pour objet l'augmentation du salaire horaire, ni l'égalité des droits dans le système légal patriarcal, ni plus de femmes députées qui devront se soumettre à la loi patriarcale. Toutes ces réformes ne sont que des mesures de crise, ayant pour objectif de sauver des femmes, autant que possible, aujourd'hui, maintenant. Mais ces réformes ne permettront pas de contenir le raz-de-marée gynocidaire ; ces réformes ne mettront pas fin à la violence incessante commise par la classe des hommes contre la classe des femmes. Ces réformes ne mettront pas un terme à l'épidémie de viol qui va toujours en s'accroissant dans ce pays, ni au nombre astronomique d'hommes qui tabassent leur épouse en Angleterre. Elles ne mettront pas un terme aux stérilisations forcées de femmes noires, ni à celles de femmes blanches pauvres, qui sont les victimes des docteurs qui haïssent la sensualité des femmes. Ces réformes ne videront pas les institutions psychiatriques, remplies de femmes enfermées là par des hommes de leur famille qui les détestent de s'être rebellées contre les limitations imposées aux femmes ou contre les conditions de leur servitude. Elles ne videront pas les prisons, remplies de femmes qui, pour survivre, se sont prostituées ; ou qui, après avoir subi un viol, ont tué le violeur ; ou qui, alors qu'elles se faisaient tabasser, ont tué l'homme qui était en train de les tuer. Ces réformes n'empêcheront pas les hommes de prospérer en exploitant le travail domestique fourni par les femmes, et elles n'empêcheront pas non plus les hommes de consolider l'identité masculine en atteignant mentalement les femmes liées à eux dans des relations soit-disant « amoureuses ».

Et aucun arrangement personnel au sein du système patriarcal ne mettra fin à ce gynocide incessant. Dans ce système, aucune femme n'est libre de vivre sa vie, ni d'aimer, ni de mater. Dans ce système, chaque femme a été, est et sera une victime. Dans ce système, le fils de chaque mère est peut-être l'homme qui la trahira ainsi que l'inévitable violeur et exploiteur d'une autre femme.

Avant que nous puissions vivre et aimer, nous devons nous appliquer à mettre en œuvre une sororité révolutionnaire. Cela signifie que nous devons arrêter de soutenir les hommes qui nous oppriment ; que nous devons refuser de les laisser nous sucer notre vitalité. Cela signifie que nous devons nous débarrasser de l'identité pour laquelle nous avons été formatées en tant que femmes et filles – que nous devons nous débarrasser de la moindre trace de masochisme qui nous a été présenté comme synonyme du fait d'être une femme. Cela signifie que nous devons attaquer et détruire toutes les institutions, la loi, la philosophie, la religion, les coutumes, les usages du patriarcat – de ce patriarcat qui se nourrit de notre sang « sale », qui repose sur notre travail « insignifiant ».

Halloween est le bon moment pour nous engager dans cette sororité révolutionnaire. Cette nuit, nous nous souvenons de nos mortes. Cette nuit, nous nous souvenons ensemble que neuf millions de femmes furent tuées parce que les hommes ont dit qu'elles étaient lubriques, sournoises et malfaisantes. Cette nuit, nous savons que nous les portons en nous.

Ensemble, donnons un nouveau nom à cette nuit : la Veillée des Sorcières. Faisons-en un moment de deuil : pour toutes les femmes victimes de gynocide, mortes, en prison, dans des institutions psychiatriques, violées, stérilisées de force, violentées. Et cette nuit, consacrons-nous au développement de cette sororité révolutionnaire – les stratégies politiques, les actions féministes – qui mettront fin une fois pour toutes à la violence dévastatrice qui s'abat sur nous.

L'atrocité du viol et le garçon d'en face-

Je veux vous parler du viol – le viol – ce que c'est, qui le pratique, qui le subit, comment il est mis en œuvre, pourquoi, et ce que nous pouvons faire pour qu'il ne soit plus jamais commis.

Mais tout d'abord, je veux faire quelques remarques préliminaires¹. Entre 1964 et 1965, puis entre 1966 et 1968, j'ai été inscrite à l'université de bennington, dans le vermont. En ce temps, bennington était encore un établissement pour femmes, ou plutôt, comme les gens disaient, pour filles. C'était un lieu coupé de tout – il n'existait aucun lien avec la population locale, il s'agissait d'une université sélective, coûteuse. Nous – les étudiantes – étions assez peu nombreuses, presque toutes inscrites dans des filières de sciences humaines, le rapport étudiantes/profs était très faible, et il y avait à bennington une tradition apocryphe de «liberté» intellectuelle et sexuelle. Pour résumer, bennington était une aire de jeu particulièrement angoissante où de jeunes femmes nanties se voyaient inculquer diverses compétences qui assureraient de bons mariages à celles qui étaient respectables et de bonnes carrières pour les bohèmes. À cette époque, bennington offrait aux femmes une liberté plus grande que dans la plupart des autres universités – nous pouvions presque toujours aller et venir comme il nous plaisait, alors que la plupart des autres écoles imposaient des couvre-feux et des contrôles rigides ; et nous pouvions, le plus souvent, nous habiller comme nous le voulions, alors que, dans la plupart des autres écoles, les femmes devaient se plier à des codes vestimentaires stricts. Nous étions encouragées à lire, à écrire, à faire la cuisine, et à nous prendre au sérieux, alors même que le corps enseignant ne nous prenait pas du tout au sérieux. Comme ils étaient plus au fait de la réalité que nous, eux, les professeurs, savaient ce que nous n'imaginions même pas – que la grande majorité d'entre nous s'emparerait de nos idées ronflantes à propos de James, de Joyce et d'Homère et que nous les investirions dans des mariages et du travail bénévole. La plupart d'entre nous, comme s'en doutait l'immense majorité de nos professeurs, finirait sur le bas côté de la route, réduite au silence, et toutes nos bonnes intentions ainsi que nos enthousiasmes débordants ne pourraient pas empêcher ce qui allait nous arriver dès que nous aurions quitté cette aire de jeu recluse. Lorsque j'étais à bennington, il n'y avait aucune conscience féministe, ni là-bas ni ailleurs. *The Feminine Mystique* de Betty

Allocution prononcée à l'université d'état dans le quartier de stony brook (new york), le 1^{er} mars 1975 ; à l'université de pennsylvanie, le 25 avril 1975 ; à l'université d'état dans le quartier d'old westbury (new york), le 10 mai 1975 ; à Womanbooks, new york city, le 1^{er} juillet 1975 ; au Woodstock Women's Center à woodstock dans l'état de new york, le 3 juillet 1975 ; à la faculté régionale du suffolk, le 9 octobre 1975 ; au Queens College, new york city, le 26 avril 1976.

1 Ces remarques préliminaires n'étaient prononcées que dans les établissements ne proposant pas de cursus consacrés à l'étude des femmes.

Friedan était pour les femmes au foyer – nous pensions que ça n’avait rien à voir avec nous. *Sexual Politics* de Kate Millett n’avait pas encore été publié. *The Dialectic of Sex* de Shulamith Firestone n’avait pas encore été publié. Nous étions en train de devenir des femmes très éduquées – nous étions déjà des femmes très favorisées – et pourtant nous étions très peu à avoir déjà entendu parler du mouvement pour le droit de vote des femmes dans ce pays et en Europe. Dans les cours d’histoire de l’Amérique que j’ai suivis, le droit de vote des femmes n’était pas évoqué. Les noms d’Angelina et Sarah Grimké ou de Susan B. Anthony, ou encore d’Elizabeth Cady Stanton, n’étaient pas évoqués. Notre ignorance était si crasse que nous ne savions pas que, dès notre naissance, nous avions été destinées à cette mort sociale et légale qui s’appelle mariage. Nous nous imaginions, dans notre ignorance, devenir romancières ou philosophes. Quelques exceptions parmi nous ambitionnaient même de devenir mathématiciennes ou biologistes. Nous ne savions pas que nos professeurs adhéraient à un système de croyances et de convictions qui nous désignait comme une *classe de genre inférieure*, et que ce système de croyances et de convictions était pratiquement universel – le postulat favori de la plupart des écrivains, des philosophes et des historiens que nous étudions avec tant de ferveur. Par exemple, nous ne savions pas que notre professeur de psychologie freudienne s’accordait avec Freud pour dire que « L’envie du pénis a une conséquence... sur la vanité physique des femmes, étant donné qu’elles sont condamnées à toujours plus mettre en avant leurs charmes pour compenser tardivement leur infériorité sexuelle originelle² ». Ces convictions étaient au cœur de chaque domaine d’études, sous-jacentes, fondamentales. Et pourtant, nous ne savions pas que ce *elles* renvoyait à *nous*. Et cela était valable partout où les femmes avaient accès à l’éducation.

En conséquence, des femmes du même âge que moi quittaient l’éducation supérieure en ne sachant absolument rien de ce que l’on pourrait appeler « la vie réelle ». Nous ignorions que nous nous heurterions partout à un mépris systématique de notre intelligence, de notre créativité et de notre force. Nous ignorions notre histoire en tant que classe de genre. Nous ne savions pas que nous appartenions à une classe de genre, subordonnée par la loi et la coutume aux hommes qui étaient définis, par eux-mêmes et toutes les institutions de leur culture, comme supérieurs. Nous ignorions que nous avions été conditionnées, toutes nos vies, pour être victimes – des objets inférieurs, soumis, passifs qui ne pouvaient revendiquer une existence individuelle indépendante. Nous ignorions que, parce que nous étions des femmes, notre travail serait exploité où que nous travaillions – au boulot, dans les mouvements politiques – par les hommes et pour leur auto-promotion. Nous ignorions que tout le travail que nous fournissions, que ce soit au boulot ou dans les mouvements politiques, ne nous permettrait jamais d’obtenir des responsabilités ou des rétributions plus importantes. Nous ignorions que, où que nous nous trouvions, quel que soit le moment, nous étions là pour cuisiner, faire le sale boulot et nous faire

2 Sigmund Freud, “Femininity”, *Women and Analysis*, ed. Jean Strouse (New York: Grossman Publishers, 1974), p. 90.

° Note de la traductrice : en anglais, *herstory*. Le mot *histoire* en anglais se dit *history*. Or, il se trouve que si on coupe en deux *history*, on obtient *his story*, autrement dit « son histoire à lui ». Les féministes anglophones ont donc décidé de former le mot *herstory*, « son histoire à elle ». Jeu de mot sans équivalent en français.

baiser.

Je vous raconte cela parce que, dès que j'ai su que j'allais parler ici ce soir, tous ces souvenirs me sont revenus en mémoire. J'imagine que les choses sont certainement un peu différentes pour vous. Vous avez à votre disposition toute une littérature féministe pour vous informer, quand bien même vos professeurs ne le feraient pas. Il y a des philosophes, des poétesses, des humoristes, des spécialistes de l'histoire des femmes et des politiciennes féministes qui construisent la culture féministe. Il y a votre propre conscience féministe, que vous devez cultiver, faire grandir, et renforcer dès que vous en avez l'occasion.

Mais pour le moment, ici-même, il n'y a pas de cursus consacré à l'étude des femmes. L'ouverture d'un tel cursus est essentiel pour vous, en tant que femmes. L'étude systématique et rigoureuse de la place des femmes dans cette culture vous permettra de comprendre comment le monde, tel qu'il est, vous impacte et vous affecte. Sans ce travail, vous quitterez l'université comme j'ai quitté Bennington – sans la moindre connaissance de ce que veut dire être une femme dans une société patriarcale – c'est à dire, dans une société où les femmes sont systématiquement considérées comme inférieures, où les femmes sont systématiquement méprisées.

Je suis ici ce soir pour partager avec vous le plus d'informations possibles sur ce qui vous attend, ce que vous devrez affronter pour vivre des vies satisfaisantes, intéressantes et productives. Et c'est pour cela que, ce soir, je choisis de parler du viol qui est, bien qu'aucun auteur américain ne vous le dira, le plus sale des mots de la langue anglaise. Dès que vous aurez compris ce qu'est le viol, vous cernerez les forces qui vous oppriment systématiquement en tant que femmes. Dès que vous aurez compris ce qu'est le viol, vous pourrez commencer à changer les valeurs et les institutions de cette société patriarcale, de façon à ce que vous ne soyez plus opprimées. Dès que vous aurez compris ce qu'est le viol, vous serez en mesure de résister aux tentatives de mystification et de désinformation qui n'ont d'autre objectif que de vous persuader du caractère trivial, comique ou insignifiant des crimes commis contre vous en tant que femmes. Dès que vous aurez compris ce qu'est le viol, vous trouverez les ressources nécessaires pour considérer avec sérieux vos vies en tant que femmes et pour vous dresser, en tant que femmes, face aux personnes et institutions qui vous méprisent et vous violent.

Le mot *rape* provient du mot latin *rapere*, qui veut dire « dérober, s'emparer

^o Note de la traductrice: *Rape* en anglais se traduit par *viol*. Problème : *viol* ne partage pas du tout la même étymologie que *rape*. J'ai donc décidé de garder le mot en anglais. Pour aller plus loin, en français, c'est le mot *ravissement* qui partage la même étymologie que *rape*. *Ravissement* est aujourd'hui, en français, compris comme un grand état de joie, quelque chose de très positif. Or, le premier sens du mot *ravissement* est le fait de kidnapper avec violence ou de tuer. Dans la littérature, *ravissement* prend souvent un sens poétique : ravir une femme, c'est la kidnapper pour la pénétrer (la tuer, métaphoriquement) – et connaître l'extase. Il faut alors s'interroger sur notre langue : comment un mot, comme *ravissement*, qui veut dire kidnapper ou tuer, a-t-il pu prendre un sens si positif ? Comment exprimer ce que les hommes nous font en disant « Il l'a ravie » ? Nous sommes sensés comprendre que, certes, elle s'est fait violer mais, quand même, cela lui a procuré un grand plaisir. Ravir est devenu une impasse lexicale. Et comment avons-nous été forcées de nous rabattre sur *viol*, qui est un mot bien tiède, pour parler de nos vécus ? Car ne

ou enlever ».

Dans le *Random House Dictionnaire*, la première définition de *rape* est toujours « le fait de s'emparer ou d'enlever par la force ».

La deuxième définition, qui vous est certainement familière, est « le fait de forcer physiquement une femme à avoir une relation sexuelle ».

Pour le moment, je ferai uniquement référence à la première définition de *rape*, c'est à dire « le fait de s'emparer ou d'enlever par la force ».

Le ravisement, en tant que pratique sociale établie, précède le mariage, le concubinage, les fiançailles et le badinage. En ces temps anciens épouvantables, lorsqu'un homme voulait une femme, il n'avait qu'à s'emparer d'elle – c'est à dire qu'il la kidnappait et la baisait. Ce *kidnapping*, dont la seule raison était sexuelle – constituait le ravisement. Si la femme victime de ravisement satisfaisait son ravisseur, il la gardait. Dans le cas contraire, il s'en débarrassait.

Les femmes, dans ces temps anciens épouvantables, étaient du bétail. C'est à dire qu'elles étaient des biens, des objets à posséder, à acheter, à vendre, à utiliser et à dérober – c'est à dire à ravir. Une femme appartenait d'abord à son père qui était son patriarche, son maître, son seigneur. La morphologie même du mot *patriarcat* est révélatrice. *Pater* veut dire propriétaire, celui qui possède ou maître. L'unité de base du patriarcat est la famille. Le mot *famille* provient de *famel* en langue osque^o, qui signifie servant, esclave ou possession. *Pater-familias* veut dire *qui possède des esclaves*. Le ravisseur qui kidnappe une femme prenait la place de son père et devenait son propriétaire, celui qui la possédait, ou encore son maître.

L'ancien testament définit clairement, à travers des occurrences nombreuses et précises, le droit des hommes à ravir. Ici, par exemple, il s'agit de la loi testamentaire concernant le ravisement des femmes appartenant à l'ennemi. Deutéronome, chapitre 21, vers 10 à 15 –

Lorsque tu pars en guerre contre tes ennemis et que Yahweh ton dieu les fait s'incliner sous ton pouvoir et que tu fais des prisonnier.es, si tu vois une belle femme parmi les prisonnier.es et que tu la trouves désirable, tu pourras faire d'elle ta femme et l'amener chez toi. Elle devra se raser la tête et se couper les ongles et se défaire de son accoutrement de prisonnière ; elle devra rester dans ta maison et elle devra porter le deuil de son père et de sa mère pendant un mois entier. Passé ce délai, tu pourras la rejoindre et être son mari, et elle sera ta femme. Si jamais elle devait ne plus te plaire, tu l'autoriseras à aller là où elle veut, tu ne la vendras pas pour de l'argent ; tu ne dois pas l'utiliser comme une source de profit, étant donné que tu as déjà fait usage d'elle.³

L'oublions pas, on peut violer une loi, une femme, un domicile. Et à chaque fois que nous utilisons le mot *viol* pour parler de nos vécus, nous affirmons de fait que nous sommes au même niveau que des objets. L'anglais fait la différence entre *rape* et *violation*. En français, cette différence a été oblitérée.

^o Note de la traductrice: ou du latin *famulus*, qui a exactement le même sens que *famel* en osque.

³ *The Jerusalem Bible* (Garden City, N. Y.: Doubleday & Company, Inc., 1966), pp. 243-244.

Une femme rejetée par son mari était, bien évidemment, une paria ou une pute.

Le ravissement est donc ce sur quoi se fonde le mariage. Les lois du mariage sanctifiaient le ravissement en réitérant le droit de propriété du ravisseur sur la ravie. Les lois du mariage protégeaient les droits de propriété du premier ravisseur en désignant le second ravisseur comme adultère, c'est à dire comme un voleur. Les lois du mariage protégeaient également le droit de propriété du père sur sa fille. Les lois du mariage garantissaient le droit du père à vendre sa fille en mariage, à la vendre à un autre homme. Les plus anciens préceptes s'opposant au ravissement étaient des préceptes contre le vol – contre le fait de dérober les possessions d'autrui. C'est dans ce contexte, et uniquement dans ce contexte, que nous pouvons comprendre pourquoi le ravissement était un crime passible de la peine de mort. Voici un extrait de l'ancien testament sur le crime capital qu'était le vol de femmes. Deutéronome 22:22 à 23:1 –

Si un homme se fait prendre en train de coucher avec l'épouse d'un autre, les deux doivent mourir, l'homme qui a couché avec elle et la femme elle-même. Il faut bannir ce fléau d'israel.

Si une vierge est fiancée et qu'un homme fait sa connaissance en ville et qu'il couche avec elle, tu pourras les amener hors des portes de la ville et les lapider jusqu'à ce que mort s'en suive ; la fille, parce qu'elle n'aura pas crié à l'aide en ville ; l'homme, parce qu'il a violé l'épouse d'un de ses pairs. Tu dois bannir ce fléau de ton entourage. Mais si l'homme a rencontré la fille fiancée au beau milieu de la campagne et qu'il l'a prise de force et qu'il a couché avec elle, seul l'homme qui a couché avec elle doit mourir ; tu ne dois rien faire à la fille, car ce qu'elle a fait n'est pas un crime passible de la peine de mort. Ce cas est similaire à celui de l'homme qui attaque et tue un de ses pairs ; car il lui est tombé dessus au milieu de la campagne et la fille fiancée aurait pu crier que personne ne serait venu à son secours.

Si un homme rencontre une vierge qui n'est pas fiancée et qu'il s'empare d'elle et qu'il couche avec elle et qu'il se fait prendre pendant l'acte, l'homme qui a couché avec elle doit donner au père de la fille cinquante shekels d'argent ; puisqu'il l'a violée, elle deviendra sa femme, et aussi longtemps qu'il vivra, il ne pourra la répudier.

Un homme ne doit pas s'emparer de l'épouse de son père, et ne doit pas soulever la robe qui la protège des yeux des autres hommes.⁴

Les femmes appartenaient aux hommes ; les lois du mariage consacraient ce lien de propriété ; le ravissement était le vol d'une femme à son propriétaire. Ces lois bibliques forment la base de l'ordre social tel que nous le connaissons aujourd'hui. À ce jour, ces lois sont toujours en vigueur.

⁴ Ibid., p. 245.

Au fur et à mesure que l'histoire suivait son cours, les hommes intensifièrent leur violence à l'encontre des femmes et inventèrent de nombreux mythes à notre propos pour garantir à la fois leur droit de propriété et notre grande accessibilité sexuelle. En 500 av. J.-C., Hérodote, considéré comme le Père de l'Histoire, écrit : « Kidnapper des jeunes femmes n'est vraiment pas un acte légal ; mais il est stupide, après coup, d'en faire toute une histoire. La seule réaction sensée est de fermer les yeux ; car il est évident qu'aucune jeune femme ne se laisse kidnapper si elle ne désire pas l'être⁵ ». Ovide, dans *Ars amatoria*, écrit : « Les femmes souhaitent souvent résister avant de donner ce qu'elles ont vraiment envie de donner⁶ ». Et ainsi, cela fut officiel : les femmes veulent être ravies/violées.

La première loi anglaise traitant du viol reflétait le système de classe en Angleterre. Une femme qui n'était pas mariée appartenait, légalement, au roi. L'homme qui la violait devait verser une amende de cinquante shillings au roi, mais s'il s'agissait d'une esclave de second rang⁷, alors l'amende était réduite à vingt-cinq shillings. Violenter la servante d'un noble coûtait douze shillings. Violenter la servante d'un roturier coûtait cinq shillings. Mais si un esclave violait la servante d'un roturier, il était castré. Et s'il violait une femme de rang supérieur, il était tué⁷. Là encore le viol était un crime commis à l'encontre de l'homme qui possédait la femme.

Bien que le viol soit autorisé dans la bible, bien que les grecs aient glorifié le viol – souvenez-vous des interminables aventures de Zeus – et bien qu'Ovide ait été un grand fan du viol, il fallut l'avènement de Sir Thomas Malory pour populariser le viol auprès de nous, les gens qui parlons anglais. *Le Morte d'Arthur* est l'ouvrage classique par excellence sur l'amour courtois. Il s'agit d'une puissante idéalisation du viol. Malory est l'ancêtre littéraire direct de ces auteurs américains modernes pour qui le viol n'est rien d'autre qu'un acte sacré d'amour. Une gentille dame se doit d'être ravie, possédée par un preux chevalier, contrainte à entretenir une passion qui l'asservit mais qui, selon la vision des hommes, finira par la remplir de bonheur. Le viol qu'elle subit est transformé, ou mystifié, en amour romantique. Le viol qu'elle subit devient le cachet prouvant l'authenticité de l'amour romantique. Là, nous sommes confrontées à la première description moderne du viol : une femme est parfois kidnappée ; elle se voit parfois imposer un acte sexuel qui la rend follement amoureuse du violeur, un homme qui, en vertu de l'excellent viol qu'il vient de commettre, n'est autre que son propriétaire, son amour. (À ce propos, Malory fut

5 Cité par Carol V. Horos, *Rape* (New Canaan, Conn.: Tobey Publishing Co., Inc., 1974), p. 3.

6 Cité par Andra Medea and Kathleen Thompson, *Against Rape* (New York: Farrar, Straus & Giroux, Inc., 1974), p. 27.

^o Note de la traductrice : en anglais, « grinding slave ». Le premier code de lois anglais date du début des années 600, sous le règne d'Æthelberht. À cette époque, le roi se faisait servir par des serfs, qui étaient organisées selon trois rangs. Le premier rang, le plus prestigieux, fait référence aux femmes qui étaient suffisamment jolies pour qu'on les fasse sortir de la cuisine. Le mot qui les désigne en vieil anglais semble signifier « porteuse de carafe ». Le deuxième rang dont il est question ici, les « grinding slave », était les femmes qui s'occupaient de préparer à manger, souvent en broyant les céréales (*to grind*). Le troisième rang, le moins prestigieux, renvoie aux autres esclaves.

⁷ Horos, op. cit., p. 6.

arrêté et accusé de viol, à deux reprises, sur une femme mariée, Joan Smyth⁸). Dans son livre, le viol n'est plus synonyme de kidnapping (ravisement) – il est maintenant synonyme d'amour. Mais bien sûr, le nerf de la guerre reste le droit de propriété des hommes sur les femmes – le violeur possède la femme ; sauf que maintenant, en plus du reste, elle l'aime.

Cette manière d'entrer sexuellement en relation – autrement dit, le viol – est toujours notre modèle de référence en ce qui concerne la relation hétérosexuelle. Le dictionnaire définit le viol comme étant « le fait d'imposer physiquement une relation sexuelle avec pénétration à une femme ». Mais en réalité, le viol, dans notre système légal patriarcal, reste un droit marital. Un homme ne peut pas être condamné pour avoir violé sa propre épouse. Dans les cinquante états des états-unis, le viol est légalement défini comme la pénétration imposée par un homme à une femme « qui n'est pas son épouse⁹ ». Lorsqu'un homme pénètre de force sa propre femme, il ne se rend pas coupable de vol à l'égard d'un autre homme. Et donc, toujours selon la loi patriarcale, il n'a pas violé. Évidemment, un homme ne peut pas ravir sa propre femme puisqu'elle est légalement obligée d'habiter le domicile conjugal et de se soumettre sexuellement à son époux. À notre époque, le mariage reste le moyen, pour les hommes, d'établir une propriété charnelle sur les femmes. Un homme ne peut pas être poursuivi pour avoir fait usage de sa propriété comme bon lui semblait.

De plus, le viol reste notre étendard de l'amour romantique. Les auteurs modernes, de D. H. Lawrence à Henry Miller en passant par Norman Mailer et Ayn Rand, présentent toujours le viol comme le moyen d'introduire une femme à sa propre sexualité. Une femme est prise, possédée et conquise par la force brute – et c'est le viol en lui-même qui fait d'elle une créature sexuelle. C'est le viol en lui-même qui établit à la fois son identité et sa fonction : elle est une femme, et en tant que femme elle existe pour être baisée.

Selon la logique masculiniste, une femme ne peut jamais être violée car, typiquement, si elle ne veut pas être violée, c'est qu'elle ne sait pas ce qu'elle veut.

Dans notre société, le viol n'est toujours pas considéré comme un crime contre les femmes. Dans un article du *Yale Law Journal* parut en 1952 et intitulé «Forcible and Statutory Rape: An Exploration of the Operation and Objectives of the Consent Standard», le but de la jurisprudence patriarcale moderne en ce qui concerne le viol criminalisé est articulé de cette façon : les lois existent pour protéger les hommes (1) des fausses accusations de viol (qui passent pour être les plus fréquentes) ainsi que (2) du vol ou de la profanation de leur propriété par un autre homme¹⁰. Le consentement appliqué aux rapports sexuels, en tant que droit inaliénable des femmes, n'existe pas dans la jurisprudence des hommes ; le non-consentement d'une femme n'est accepté socialement que lorsqu'il est perçu comme une forme de marchandage ; le consentement n'est honoré que lorsqu'il s'agit de protéger les droits

8 William Matthews, *The Ill-Framed Knight: A Skeptical Inquiry into the Identity of Sir Thomas Malory* (Berkeley: University of California Press, 1966), p. 17.

9 Medea et Thompson, op. cit., p. 13.

10 "Forcible and Statutory Rape: An Exploration of the Operation and Objectives of the Consent Standard", *The Yale Law Journal*, LXII (December 1952), pp. 52-83.

de propriété d'un homme sur son corps à elle :

Le consentement, tel qu'il est appliqué dans notre société, ne se borne pas à protéger une importante forme de valeur sociale pour les femmes ; il nourrit et est en retour renforcé par une certaine fierté masculine à détenir la propriété exclusive d'un objet sexuel. Le consentement d'une femme au coït octroie à l'homme le privilège de l'accès à son corps, une «récompense» rien que pour lui dont la valeur augmente s'il en a la propriété exclusive... Une raison supplémentaire à ce que l'homme condamne le viol pourrait résider dans le fait que son statut à lui est menacé dès lors que sa «propriété» sexuelle perd de la valeur, ce qui arriverait inévitablement si elle venait à se faire violer.¹¹

Le viol en tant que crime est, encore aujourd'hui, défini selon cette logique : c'est un crime contre les hommes, une atteinte de leur droit à la propriété exclusive d'une femme en tant qu'objet sexuel.

Dès lors, faut-il s'étonner que lorsqu'Andra Medea et Kathleen Thompson, les autrices de *Against Rape*, réalisèrent une étude sur les femmes et le viol, un grand nombre de femmes confrontées à la question « Avez-vous déjà été violée ? » répondirent « Je ne sais pas ».¹²

Qu'est-ce que le viol ?

Le viol est la première ébauche du mariage. Et, pour cette raison, il est autorisé par la bible et des milliers d'années de lois, de coutumes et d'usages.

Le viol est l'action de dérober – un homme s'empare de la propriété sexuelle d'un autre homme.

Le viol est, dans la loi comme dans la coutume, un crime à l'encontre des hommes, contre le propriétaire spécifique d'une femme spécifique.

Le viol est la trame hétérosexuelle selon laquelle se déroulent les relations sexuelles.

Le viol est l'étendard de l'amour romantique.

Le viol est le moyen employé pour initier une femme à sa féminité, tel que les hommes l'entendent.

Le viol est un droit de chaque homme désirant une femme, tant que cette femme n'est pas la propriété explicite d'un autre homme. Cela explique pourquoi les avocats de la défense sont autorisés à poser aux victimes de viols des questions intimes sur leur vie sexuelle. Si une femme est vierge, alors elle appartient encore à son père et un crime a été commis. Si une femme n'est pas mariée et n'est pas vierge non plus, alors elle n'appartient à aucun homme en particulier et aucun crime n'a été commis.

11 Ibid., pp. 72-73.

12 Medea et Thompson, op. cit., p. 26.

Les principales hypothèses, aussi bien sur un plan culturel, légal et social, concernant le viol sont : (1) les femmes veulent être violées, et même, les femmes ont besoin d'être violées ; (2) les femmes suscitent le viol ; (3) aucune femme ne peut être contrainte à un acte sexuel contre sa volonté ; (4) les femmes aiment leurs violeurs ; (5) à travers le viol, les hommes *proclament* leur propre masculinité ainsi que l'identité et la fonction des femmes – c'est à dire que les femmes existent pour être baisées par les hommes et, qu'à travers le viol, les hommes proclament la féminité inhérente aux femmes. Dès lors, faut-il s'étonner de l'épidémie de viols qui touche ce pays et du fait que la plupart des violeurs reconnus coupables ne comprennent pas ce qu'ils ont fait de mal ?

Dans *Beyond God the Father*, Mary Daly écrit que, en tant que femmes, le pouvoir de nommer nous a été confisqué¹³. Les hommes, en tant que bâtisseurs de cette culture, ont défini tous les mots que nous utilisons. Les hommes, en tant que faiseurs de lois, ont défini ce qui est légal et ce qui ne l'est pas. Les hommes, en tant qu'inventeurs de systèmes philosophiques et moraux, ont défini ce qui est bon et ce qui est mauvais. Les hommes, en tant qu'auteurs, réalisateurs, psychologues et psychiatres, politiciens, chefs religieux, prophètes, et soi-disant révolutionnaires, ont défini pour nous qui nous sommes, quelles sont nos valeurs, comment nous percevons ce qui nous arrive, comment nous comprenons ce qui nous arrive. Et à la racine de toutes ces définitions qu'ils ont fabriquées réside une conviction inébranlable : que les femmes se trouvent sur cette terre pour le bénéfice, le plaisir et la gratification sexuelle des hommes.

En ce qui concerne le viol, les hommes ont défini pour nous notre fonction, notre valeur et les façons dont ils peuvent nous utiliser.

Pour les femmes, comme le dit Mary Daly, un des premiers actes révolutionnaires est de reconquérir le pouvoir de nommer, de façon à définir pour et par nous-mêmes ce que nous avons vécu et vivons aujourd'hui. C'est une chose très difficile à faire. Nous employons un langage sexiste jusqu'à la moelle : mis au point par les hommes pour servir leurs intérêts ; construit spécifiquement pour assurer notre exclusion ; utilisé précisément pour nous opprimer. Le fait de nommer est donc crucial pour la lutte des femmes ; le fait de nommer est en réalité la première tâche révolutionnaire que nous devons accomplir. Comment pouvons-nous alors définir le viol ?

Le viol est un crime contre les *femmes*.

Le viol est un acte d'agression à l'encontre des femmes.

Le viol est un acte de mépris et d'hostilité à l'encontre des femmes.

Le viol est une transgression du droit des femmes à l'autodétermination.

Le viol est une transgression du droit des femmes au contrôle absolu de leur corps.

Le viol est un acte de domination sadique.

Le viol est un acte de colonisation.

Le viol est une courroie de l'impérialisme des hommes sur et contre les

13 Mary Daly, *Beyond God the Father: Toward a Philosophy of Women's Liberation* (Boston: Beacon Press, 1973), pp. 8, 9, 33, 37, 47-49, 100, 106, 167.

femmes.

Le viol commis contre une femme est un crime commis contre toutes les femmes.

Généralement, on reconnaît que le viol peut être divisé en deux grandes catégories : *le viol avec violence* et *le viol avec présomption d'absence de consentement*.

Lors d'un viol avec violence, un homme agresse physiquement une femme et la force, au moyen de violence physique, de menace de violence physique, ou de menace de mort, à accomplir *n'importe quel* acte sexuel. *N'importe quel* acte sexuel imposé doit être considéré comme étant un viol – « un contact bouche-anus, bouche-pénis, pénis-vulve, pénis-anus, ainsi qu'un contact entre l'anus ou la vulve » et tout substitut phallique du type bouteille, bâton ou godemichet¹⁴.

Lors d'un viol où le consentement est présumé absent, nous partons du principe qu'un homme a eu un contact sexuel avec une femme sans qu'elle ne soit consentante, parce que nous définissons le *consentement* comme « l'assentiment libre et éclairé ; pas le simple acquiescement¹⁵ ». Lors d'un viol avec présomption d'absence de consentement, la contrainte qui pèse sur la volonté de la victime réside dans les circonstances mêmes du viol ; il n'y a eu aucune possibilité de choix, aucune marge d'expression de la volonté individuelle, les droits de la victime ont été bafoués, et donc un crime a été commis à son encontre. Voici un exemple de viol avec présomption d'absence de consentement, tel que le raconte Medea et Thompson dans *Against Rape* :

La jeune femme a dix-sept ans, elle est lycéenne. Il est environ quatre heures de l'après-midi. C'est le père de son petit-copain qui est venu la chercher à la sortie du lycée pour l'amener retrouver son fils. Le père fait un détour par chez lui et dit à la jeune femme de l'attendre dans la voiture. Dès qu'il a fini de rentrer la voiture dans le garage, ce père de trente-sept ans la viole.¹⁶

Ce genre de viol est courant, indigne et, guère besoin de le préciser, jamais signalé à la police.

Mais qui, alors, commet des viols ?

La réalité est que les viols ne sont pas commis par des psychopathes. Les viols sont commis par des hommes normaux. Rien, à part une condamnation pour viol qui est très difficile à obtenir, ne permet de distinguer un violeur d'un non-violeur.

Au cours des années 1940 et 1950, l'Institute for Sex Research a conduit une étude sur les violeurs. Les chercheurs arrivèrent notamment à la conclusion que « ... rien dans les antécédents juridiques [des violeurs] ne laisse penser qu'ils vont commettre un crime sexuel ; en effet, quantitativement, leur adhésion à la norme hétérosexuelle est bien supérieure à la moyenne¹⁷ ».

Dr. Menachim Amir, un criminologue israélien, étudia de manière

14 New York Radical Feminists, *Rape: The First Sourcebook for Women*, eds. Noreen Connell and Cassandra Wilson (New York: New American Library, 1974), p. 165.

15 Ibid.

16 Medea and Thompson, op. cit., p. 16.

17 The Institute for Sex Research, *Sex Offenders* (New York: Harper & Row, 1965), p. 205.

approfondie les 646 cas de viols traités par les services de police de philadelphie entre janvier et décembre 1958 ainsi qu'entre janvier et décembre 1960. Dans son livre, *Patterns of Forcible Rape*, il critique les interprétations psychanalytiques du comportement des violeurs en montrant que les études « suggèrent que les agresseurs sexuels ne constituent pas un profil clinique ou psychanalytique unique ; et, lorsqu'on les compare à des groupes de contrôle, ils n'apparaissent pas plus dérangés mentalement¹⁸ ».

Ou, dit autrement par Allan Taylor, un agent de libération conditionnelle en californie : « Ces hommes [reconnus coupables de viols] étaient les hommes les plus normaux [de la prison]. Ils avaient de gros problèmes émotionnels, mais leurs problèmes étaient similaires à ceux des hommes qui traversent la rue librement¹⁹ ».

Dans l'étude menée par Amir, la majorité des violeurs avaient entre quinze et dix-neuf ans. Venait ensuite le groupe des hommes entre vingt et vingt-quatre ans²⁰. Dans 63,8% des cas, le violeur et la victime appartenaient au même groupe d'âge (\pm 5 ans) ; dans 18,6% des cas, la victime était au minimum dix ans plus jeune que l'agresseur ; dans 17,6% des cas, la victime était au minimum dix ans plus âgée.²¹

Le FBI, dans son *Uniform Crime Reports*, annonça que 55 210 femmes avaient été violées dans ce pays en 1974. Cela représentait une augmentation de 8% par rapport à 1973, et une augmentation de 49% par rapport à 1969. Le FBI rappelle que le viol est « probablement l'un des crimes les moins signalés à la police à cause de la peur et/ou de la gêne que ressentent les victimes²² et ° ». Carol V. Horos, dans son livre intitulé *Rape*, estime que pour chaque viol rapporté à la police, dix sont passés sous silence²³. Si l'on applique les estimations d'Horos aux viols signalés en 1974, on obtient environ 607 310 viols commis en 1974. Il est important de garder à l'esprit que les statistiques du FBI sont élaborées selon la définition masculine du viol, ainsi que sûr le nombre

18 Menachim Amir, *Patterns of Forcible Rape* (Chicago: University of Chicago Press, 1971), p. 314.

19 Susan Griffin, "Rape: The All-American Crime", *Ramparts*, X (September 1971), p. 27.

20 Amir, op. cit., p. 52.

21 Amir, op. cit., p. 57.

22 Federal Bureau of Investigation, *Uniform Crime Reports*, 1974 (Washington, D. C.: Government Printing Office, 1974), p. 22.

° Note de la traductrice : Il est outrancier de faire porter aux femmes la responsabilité de leur silence. Ce serait leur gêne ou leur peur qui les empêcheraient de parler. Cette explication joue à fond sur la vision patriarcale des femmes "elles s'en font pour un rien, elles sont hystériques, elles se recroquevillent sur elles-mêmes, elles sont incapables de dépasser leur gêne, le courage c'est un truc d'homme". Blablabla. Pour quelle raison une femme irait-elle raconter le viol qu'elle a subi à un flic ? Pour autant qu'elle sache, le flic est certainement lui-même un violeur. Peut-être qu'il tabasse sa femme quand il rentre chez lui. Le flic n'est pas un allié féministe. Les femmes le savent bien, ou du moins elles le sentent au fond de leurs tripes et se gardent bien de franchir le seuil du comico. Et pour ce qu'on en sait, il arrive que les flics violent les femmes qui franchissent les portes des commissariats (voir la récente condamnation d'Antoine Quirin et Nicolas Redouane pour viol sur une canadienne qu'ils avaient amenée au 36 quai des orfèvres). La question centrale n'est pas de savoir pourquoi les femmes ne vont pas porter plainte pour viol. Là, la réponse est assez évidente. La question est plutôt de savoir pourquoi des femmes vont *encore* porter plainte pour viol.

23 Horos, op. cit., p. 24.

d'hommes arrêtés et condamnés pour viol toujours selon cette définition. Selon le FBI, parmi tous les viols signalés à la police en 1974, seuls 51% ont abouti à une arrestation ; et sur ces 51%, seuls un cas sur dix a débouché sur une condamnation.²⁴

Selon Medea et Thompson qui ont conduit une étude sur les victimes de viol, 47% des viols ont lieu soit au domicile de la victime, soit chez celui du violeur ; 10% des viols se déroulent dans d'autres bâtiments ; 18% ont lieu dans des voitures ; 25% ont lieu dans la rue, dans les parcs et dans la campagne²⁵. Medea et Thompson, qui se sont penchées sur les victimes de viol, tout comme Amir, qui s'est penché sur les violeurs, s'accordent à dire que dans plus de 50% des cas, la victime connaissait le violeur – de vue, parce que c'était un voisin, un collègue de travail, un ami, un ancien amant, un flirt²⁶. Medea et Thompson ont également constaté que 42% des violeurs avaient un comportement calme, tandis que 73% des violeurs ont recours à la force²⁷. Autrement dit, de nombreux violeurs sont calmes tout en ayant recours à la force.

Pour nous, les femmes, ces informations sont dévastatrices. Plus d'un demi million de femmes ont été violées dans ce pays au cours de l'année 1974, et le nombre de viols est en hausse. Les violeurs sont des hommes hétérosexuels normaux. Au moins 50% des victimes de viol seront violées par des hommes qu'elles connaissent. De plus, selon Amir, 71% des viols étaient entièrement prémédités ; 11% étaient partiellement prémédités ; et seuls 16% n'étaient pas prémédités²⁸.

Si l'on prend en compte tous les crimes violents, on s'aperçoit que le viol est celui qui a le taux de condamnation le plus faible. Selon Horos, en 1972, sur 1000 hommes jugés pour viols, seul 133 étaient condamnés²⁹. Medea et Thompson montrent que les jurés prononcent l'acquittement neuf fois sur dix³⁰. La raison est évidente : la femme est présumée avoir provoqué le viol et en est tenue responsable. Cela est particulièrement vrai lorsque la femme connaît le violeur – dans 50% des cas – alors il n'y a virtuellement aucune chance d'obtenir une condamnation.

Qui sont les victimes de viol ? Les femmes – de toutes les classes, races, origines, de tous les âges. La plupart des viols sont intraraciaux – c'est à dire que les hommes blancs violent les femmes blanches et que les hommes noirs violent des femmes noires. La plus jeune victime de viol connue à ce jour est un nourrisson de sexe féminin âgé de deux semaines³¹. La plus vieille victime de viol connue à ce jour est une femme de quatre-vingt treize ans³². Voici le témoignage d'une femme qui s'est faite violer alors qu'elle était déjà dans la deuxième moitié de sa vie.

Pour la femme dont il est question ici, le viol ne se pose pas en

24 Federal Bureau of Investigation, op. cit., p. 24.

25 Medea et Thompson, op. cit., p. 134.

26 Amir, op. cit., pp. 234-235; Medea et Thompson, op. cit., p. 29.

27 Medea et Thompson, op. cit., p. 135.

28 Amir, op. cit., p. 142.

29 Horos, loc. cit.

30 Medea et Thompson, op. cit., p. 12.

31 Sergent Henry T. O'Reilly, Département de police de New York City, groupe d'analyse des crimes sexuels, cité par Joyce Wadler dans "Cop, Students Talk About Rape", New York Post, CLXXIV (10 mai 1975), p. 7.

32 Horos, op. cit., p. 13.

termes théoriques car, il n'y a pas si longtemps (le 4 juin 1971), alors qu'elle approchait la soixantaine, elle a rejoint les rangs sans cesse croissants des victimes de viol. Dans cette affaire, il y a eu effraction d'une fenêtre puis introduction dans la maison, agression avec violence où les grandes mains du violeur serraient fort sa gorge, engendrant des ecchymoses, le tout suivi d'un cambriolage.

Toutes ces circonstances convinquirent immédiatement la police qu'un crime avait bien été commis. (Le fait d'être vieille et plus très attirante sexuellement est également d'une grande aide).

Il lui fallut deux ou trois jours pour que le choc s'efface et qu'elle prenne pleinement conscience de ce qui lui était arrivé. Elle tomba gravement malade, et aujourd'hui, presque trois ans après les faits, elle ne s'est pas remise. Les policiers lui ont dit qu'elle avait eu de la chance de ne pas se faire tuer. Mais c'est une question qui la taraude. Avec un simple meurtre, il n'y aurait pas eu l'horreur, l'atteinte injurieuse commise contre sa personne, l'avilissement, l'affront dévastateur à sa dignité et la sensation de souillure physique que le temps n'a pas fait disparaître. Un simple meurtre n'aurait pas non plus entraîné, pendant des années, des réveils en sursaut au beau milieu de sommeils profonds, les sueurs froides au moindre bruit nocturne, les palpitations cardiaques dès que retentit une voix masculine grave, la vision d'horreur sans cesse répétée de deux grandes mains musclées qui s'approchent de sa gorge, la voix sourde qui lui promettait de la tuer si elle résistait ou tentait de crier, la perspective insupportable d'être retrouvée allongée sur le sol de sa propre maison, à moitié nue, morte, les jambes écartées de manière grotesque.

Là où elle avait vraiment eu de la chance, c'est que tout cela lui était arrivé sur la fin de sa vie plutôt que vers le début. Quelle torture cela doit-être pour les *jeunes* femmes de devoir vivre pendant cinquante ans avec ce genre de souvenirs ! Cette femme âgée pense très fort à elles.³³

C'était le témoignage de la grande Elizabeth Gould Davis, autrice de *The First Sex*, qui décéda le 30 juillet 1974 après s'être tirée dessus avec une arme à feu. Elle était atteinte du cancer et planifia sa mort avec une grande dignité, mais je suis persuadée que c'est le viol, et non le cancer, qui l'a faite plonger vers la mort.

Je pourrais vous lire témoignage sur témoignage, enchaîner les histoires – après tout, en 1974, il y eut 607 310 histoires de ce genre à raconter – mais je ne pense pas avoir à vous prouver que le viol est un crime d'une telle violence, d'une telle ampleur, que nous devons le percevoir comme une guerre permanente contre les femmes. Toutes les femmes vivent dans un état de péril perpétuel, dans un état de siège virtuel. Ceci est, tout simplement, la vérité. Je veux toutefois m'attarder sur un

³³ Elizabeth Gould Davis, "Too Terrible for Male Law", *Majority Report*, IV (June 27, 1974), p. 6.

type de viol particulièrement cruel et dont la fréquence augmente rapidement. Il s'agit du viol en réunion – c'est à dire le viol d'une femme par deux hommes ou plus. Dans l'enquête d'Amir, celle qui portait sur les 646 cas de viols à philadelphie en 1958 et 1960, 43% des viols étaient en réalité des viols en réunion (16% avec deux violeurs, 27% avec trois violeurs et plus)³⁴. Je veux vous parler plus spécialement de deux viols en réunion. Le premier a été décrit par Medea et Thompson dans *Against Rape*. Une femme de vingt-cinq ans, avec un retard mental et un âge mental équivalent à celui d'une personne de onze ans, vivait seule en appartement, dans une ville universitaire. Elle se lia d'amitié avec quelques hommes membres d'une fraternité établie sur le campus. Ces hommes la ramenèrent au pavillon qui hébergeait leur fraternité, où elle fut violée par environ quarante hommes. Ces hommes essayèrent également de forcer un chien à la pénétrer. Ces hommes enfoncèrent également des bouteilles et d'autres objets dans son vagin. Puis, après tout ça, ils la conduisirent au commissariat et déposèrent plainte contre elle pour prostitution. Enfin, ils proposèrent d'abandonner les poursuites contre elle à la condition qu'elle soit envoyée en hôpital psychiatrique. Elle fut internée; elle découvrit qu'elle était enceinte; et là, elle craqua complètement.

Un des hommes qui l'avaient violée se vanta de ce qu'il avait fait auprès d'un autre homme. Ce dernier, horrifié, en parla à un professeur. Un groupe d'étudiant.es confronta la fraternité. Au début, les membres de la fraternité reconnurent qu'ils avaient commis les faits dont on les accusait, mais ils nièrent qu'il s'agissait de viol puisque, comme ils dirent, la femme avait consenti à tous les actes sexuels commis. Plus tard, lorsque l'histoire fut rendue publique, ces mêmes hommes réfutèrent en bloc toute l'histoire.

Un groupe d'étudiantes demanda à ce que la fraternité soit bannie du campus pour montrer que l'université ne cautionnait pas le viol en réunion. Ni l'université, ni la police, ne prirent des mesures contre la fraternité³⁵.

La seconde histoire que je souhaite partager avec vous fut rapportée par Robert Sam Anson dans un article intitulé «That Championship Season», paru dans le magazine *New Times*³⁶. Selon Anson, le 25 juillet 1974, l'université Notre Dame exclut, pendant un minimum d'un an, six joueurs noirs de football américain pour avoir commis ce que l'université appela «une grave transgression des règles universitaires». En réalité, une étudiante blanche de dix-huit ans avait accusé les joueurs de viol en réunion sur sa personne.

L'avocat de la victime, le procureur du comté, le journaliste local qui devait se charger de l'affaire, un des administrateurs du journal local – tous étaient d'anciens étudiants de Notre Dame, et tous aidèrent à enterrer les accusations de viol.

L'université de Notre Dame, selon Anson, insista sur le fait qu'aucun crime n'avait été commis. Les responsables universitaires s'accordèrent à dire que les joueurs de football n'avaient fait que profiter de la vie en s'adonnant à un bon vieux gang-bang, et que la victime était consentante. Les joueurs furent exclus pour avoir eu des relations sexuelles au sein de la résidence universitaire. Le président de Notre

34 Amir, op. cit., p. 200.

35 Medea et Thompson, op. cit., pp. 34-35.

36 Robert Sam Anson, "That Championship Season", *New Times*, III (20 septembre 1974), pp. 46-51.

Dame, Theodore Hesburgh – célèbre figure de gauche, intellectuel et prêtre catholique – affirma qu’aucun viol n’avait eu lieu et annonça que l’université fournirait, si nécessaire, « des douzaines de témoins oculaires ». Je cite Anson :

Hesburgh a construit son opinion sur la base d’une discussion d’une heure qu’il a eue avec les six joueurs de football américain, ainsi que sur une enquête menée par son doyen aux affaires étudiantes, John Macheca,... un ancien responsable des relations publiques de l’université... Macheca refuse catégoriquement de s’exprimer sur l’enquête qu’il a lui-même conduite... Différentes sources universitaires proches de l’affaire affirment que, tout le temps qu’a duré son enquête, aucun responsable universitaire n’a échangé avec la fille [*sic*] ni avec ses parents. Hesburgh a lui-même annoncé qu’il n’en savait rien et qu’il s’en fichait bien. Il a dit, irrité, « C’est sans importance... Je n’avais pas besoin de parler à la fille. J’ai parlé aux garçons ».³⁷

Selon Anson, si Dr. Hesburgh avait parlé à « la fille », il aurait entendu cette version des faits : le soir du 3 juillet, tard en sortant du travail, elle s’était rendue à Notre Dame pour retrouver le joueur de football américain avec qui elle sortait depuis quelques temps ; ils avaient fait l’amour deux fois dans sa piaule universitaire ; il était sorti de la chambre ; elle s’était retrouvée seule et nue, enroulée dans un drap ; un autre joueur était entré dans la chambre ; ce joueur et elle avaient l’habitude de se disputer et ne s’appréciaient pas vraiment (il avait fécondé une amie à elle qui s’était retrouvée enceinte, il avait refusé de payer pour l’avortement, cette amie lui avait tenu tête, et finalement il avait accepté de payer une partie du coût total de l’avortement) ; la femme et ce deuxième joueur de football américain commencèrent à se disputer et il la menaça de la jeter par la fenêtre du troisième étage si elle ne se soumettait pas à ses exigences sexuelles ; il la viola ; puis quatre autres joueurs la violèrent ; d’autres joueurs de football américains entrèrent et sortirent de la chambre pendant qu’elle se faisait violer ; dès que la femme fut en mesure de sortir de la chambre, elle se rendit immédiatement à l’hôpital.

Le policier chargé de l’affaire ainsi qu’une source auprès du procureur croient à l’histoire de la victime – c’est à dire qu’un viol en réunion a bien été commis par les six joueurs de football américain de Notre Dame.

Tous les responsables universitaires – des hommes – qui enquêtèrent arrivèrent à la conclusion que la victime était une salope. Cela, ils le déterminèrent tous en questionnant les accusés. En réalité, l’enquête de personnalité menée par le procureur montra que la femme était une personne bien sous tous rapports. L’entraîneur sportif de l’équipe de football américain à Notre Dame estima que le viol en réunion était une conséquence du délitement moral des femmes qui regardent des séries à l’eau de rose. Hesburgh, étant l’exemple moral qu’il est, conclut : « Je n’avais pas besoin de parler à la fille. J’ai parlé aux garçons ». Le doyen aux affaires étudiantes, John Macheca, prononça l’exclusion définitive des étudiants après avoir

³⁷ Ibid., p. 48.

mené sa petite enquête de son côté. Hesburg annula l'exclusion définitive en invoquant la « compassion » – il réduisit la sanction à une exclusion temporaire d'un an. La victime poursuit aujourd'hui ses études dans une université du midwest. Selon Anson, elle a reçu des menaces de mort.

La leçon à tirer de tout cela, ce que ces deux histoires démontrent, c'est que n'importe quelle femme peut se faire violer par n'importe quel groupe d'hommes. Sa parole ne vaut rien contre leur témoignage collectif. Aucune enquête digne de ce nom ne sera faite. Souvenez-vous toute votre vie des paroles du bon père Hesburgh : « Je n'avais pas besoin de parler à la fille. J'ai parlé aux garçons ». Même lorsque le cabinet du procureur est convaincu qu'un viol, tel que le définit la loi patriarcale, a bien eu lieu, les violeurs ne sont pas poursuivis. Les responsables universitaires – des hommes – chercheront toujours à protéger les institutions patriarcales que sont le football américain et les fraternités, quoi qu'il en coûte aux femmes.

Les raisons derrière tout cela sont terribles et cruelles, mais vous devez en être conscientes. Les hommes forment une classe de genre qui domine et opprime les femmes. Un de leur privilège est le droit de violer – c'est à dire le droit de s'approprier sexuellement n'importe quelle femme. Les hommes s'accordent – au moyen de la loi, de la coutume, et des mœurs – sur le fait que les femmes sont des salopes et des menteuses. Les hommes sont capables de construire des alliances, ou des liens, pour protéger les intérêts de leur classe de genre. Même dans une société raciste, les alliances masculines passent avant les alliances raciales.

Lorsque le sexisme et le racisme se manifestent en même temps, il est très difficile de retracer politiquement ce qui s'est réellement passé. En 1838, Angelina Grimké, à la fois abolitionniste et féministe, décrivit les institutions américaines en ces termes : « un système formé de multiples crimes, construit sur les cœurs brisés et les corps anéantis de mes concitoyens enchaînés, et cimenté avec le sang, la sueur et les pleurs de mes sœurs captives³⁸ ». Le racisme et le sexisme sont les piliers de cette société américaine, l'ossature même de nos institutions, des lois, des coutumes et des mœurs – et nous sommes les héritier.es de cet enchevêtrement de crimes. Par exemple, dans l'affaire de Notre Dame, on peut supposer que le cabinet du procureur a pris au sérieux la plainte pour viol de cette femme parce que les hommes qu'elle accusait de viol étaient noirs. Voilà un exemple de racisme et voilà un exemple de sexisme. Il ne fait aucun doute que toutes ces lois mises au point par des hommes blancs s'accommodent facilement du fait que l'on poursuive des hommes noirs pour avoir violé des femmes blanches plutôt que l'inverse. Nous pouvons aussi supposer que, si l'affaire de Notre Dame avait été portée devant la justice, la personnalité de la victime aurait été attaquée sans pitié, parce que son amant était noir. Voilà un exemple de racisme et voilà un exemple de sexisme. Nous savons également que si une femme noire avait été violée, par des noirs ou par des blancs, son viol n'aurait fait l'objet d'aucunes poursuites, personne ne s'en aurait soucié. Voilà un exemple de racisme et voilà un exemple de sexisme.

En règle générale, on constate que les vies des violeurs valent plus que celles

38 Angelina Grimké, s'adressant à la législature de l'état du massachusetts, 1838, cité dans Gerda Lerner, *The Grimké Sisters from South Carolina: Pioneers for Woman's Rights and Abolition* (New York: Schocken Books, 1971), p. 8.

des femmes qui ont été violées. Les violeurs sont protégés par la loi patriarcale et les victimes de viols sont punies par la loi patriarcale. Un système complexe de liens fraternels assure le droit du violeur à violer tout en réduisant à néant, en dévaluant totalement, la vie de la victime. Dans l'affaire de Notre Dame, l'amant de la victime a autorisé ses camarades à la violer. Voilà un exemple d'alliance masculine – de fraternité. À un certain moment, pendant le viol, alors que la femme s'était retrouvée seule – et rien ne nous permet de croire qu'elle était consciente – un joueur de football américain blanc est entré dans la chambre et lui a demandé si elle voulait partir. Comme elle ne répondait pas, il est reparti, la laissant là sans signaler l'incident. Voilà un exemple d'alliance masculine – de fraternité. La dissimulation de l'affaire ainsi que son enterrement par manque d'investigation de la part des autorités blanches est un exemple d'alliance masculine – de fraternité. Toutes les femmes, de toutes les races, devraient prendre conscience que les alliances masculines prévalent toujours sur les liens de race, sauf dans un cas de viol : lorsque la femme est perçue comme la propriété d'une race, d'une classe ou d'une nationalité, et que son viol est compris comme un acte d'agression à l'encontre des hommes de cette race, de cette classe ou de cette nationalité. Eldridge Cleaver dans *Soul on Ice* en a fait la description :

Je suis devenu un violeur. Pour perfectionner ma technique et mon modus operandi, j'ai commencé par me faire la main sur des filles noires dans le ghetto... et lorsque je me suis trouvé assez bon, j'ai traversé la voie ferrée en quête de proies blanches. Tout cela, je l'ai fait consciemment, délibérément, volontairement, méthodiquement...

Le viol était un acte insurrectionnel. Cela me procurait une joie intense de défier et fouler aux pieds la loi de l'homme blanc, son système de valeurs, et d'avilir ses femmes – ce moment là, je crois, me fut le plus satisfaisant car j'avais beaucoup d'amertume envers la façon dont l'homme blanc a historiquement fait usage de la femme noire. J'avais la sensation de tenir ma revanche.³⁹

Lors de ce genre de viol, les femmes sont perçues comme la propriété des hommes qui, selon leur race ou leur classe ou leur nationalité, sont des ennemis. Les femmes sont perçues comme le bétail de l'homme ennemi. Dans ce cas, et uniquement dans ce cas, les liens de race ou de classe ou de nationalité prévalent sur les alliances masculines. Le témoignage de Cleaver en rend compte très clairement : les femmes appartenant au même groupe social qu'un homme sont perçues par ce dernier comme son bétail, sa propriété, qu'il peut utiliser selon ses désirs pour atteindre les objectifs qu'il s'est fixés. Lorsqu'un homme noir viole une femme noire, aucun acte d'agression n'a été commis à l'encontre d'un homme blanc, et donc le droit de cet homme à violer sera défendu. Il est fondamental de se rappeler que la plupart des viols sont intra-raciaux – c'est à dire que les hommes noirs violent généralement des femmes noires et que les hommes blancs violent généralement des

39 Eldridge Cleaver, *Soul on Ice* (New York: Dell Publishing Co., Inc., 1968), p. 26.

femmes blanches – car le viol est un crime *sexiste*. Les hommes violent les femmes auxquelles ils ont accès pour asseoir leur masculinité et pour signaler qu'ils en sont propriétaires. L'indignation de Cleaver vis-à-vis de « la façon dont l'homme blanc a historiquement fait usage de la femme noire » est la colère de s'être fait voler le bétail qui lui revient. De la même manière, la fureur traditionnelle des sudistes vis-à-vis des noirs qui couchent avec des femmes blanches n'est rien d'autre que la fureur de s'être fait voler le bétail qui appartient à l'homme blanc. Dans l'affaire de Notre Dame, le droit de propriété d'un père blanc sur sa fille fut bafoué par le viol. Néanmoins, il fut estimé que les joueurs noirs de football américain avaient une valeur supérieure au bétail qu'ils avaient détérioré, parce qu'ils font vibrer la fierté masculine lors des championnats de football américain. Protéger ces joueurs revenait donc à protéger les intérêts de la classe de genre des hommes. La question centrale n'a *jamais* été de savoir si un crime avait été commis à l'encontre d'une femme singulière.

Je viens de cartographier les aspects de l'atrocité qu'est le viol. En tant que femmes, nous vivons au milieu d'une société qui nous prend de haut. Nous sommes méprisées, en tant que classe de genre, en tant que salopes et menteuses. Nous sommes les victimes de violences continues, malveillantes et autorisées – des violences à l'encontre de nos corps et de l'ensemble de nos vies. Nos personnalités font l'objet d'attaques diffamatoires, attaques dirigées contre notre classe de genre, de telle manière qu'aucune femme n'est individuellement crédible face à la loi et plus largement dans la société. Nos ennemi.es – les violeurs et ceux qui les défendent – ne restent pas seulement impuni.es ; illes continuent également à arbitrer la morale ; illes occupent des places de pouvoir dans la société ; illes sont prêtres, avocats, juges, parlementaires, politicien.nes, docteur.es, artistes, cadres supérieur.es, psychiatres et enseignant.es.

Que pouvons-nous y faire, nous qui sommes par définition et dans les faits impuissantes ?

D'abord, nous devons nous organiser pour traiter les symptômes de cette redoutable épidémie. Les centres d'aide aux victimes de viol sont cruciaux. Les cours de self-defense sont cruciaux. Des brigades de policières ayant été formées à la gestion des affaires de viol sont cruciales. Des procureures chargées des affaires de viol sont cruciales.^o

De nouvelles lois sur le viol sont nécessaires. Ces nouvelles lois doivent : (1) supprimer l'obligation pour la victime de voir son témoignage corroboré par un tiers afin d'obtenir la condamnation ; (2) supprimer l'obligation pour la victime de subir des dommages corporels afin de prouver la réalité du viol ; (3) supprimer l'obligation pour la victime de prouver l'absence de consentement ; (4) redéfinir le consentement pour signifier « l'accord donné en toute connaissance de cause, pas le simple

^o Note de la traductrice : Il m'arrive de ne pas être tout à fait d'accord avec Andrea, mais ces désaccords ne sont jamais assez profonds pour qu'il me semble nécessaire d'en faire mention. Ici, je suis du même avis qu'elle – s'organiser entre nous, en sortant de la dépendance aux hommes, est crucial. Pour cette raison, je ne peux pas me retrouver dans les deux derniers points. Des policières et des procureures, insérées dans l'institution patriarcale qu'est la justice, ne nous amènera nulle part, voire nous mettra encore plus en danger. J'ai vu des femmes juges en action, je sais les dégâts qu'elles peuvent faire. Il n'y a rien à en attendre.

assentiment » ; (5) abaisser l'âge du consentement, aujourd'hui bien trop élevé ; (6) rendre impossible la recevabilité, en tant que preuve, de toute relation sexuelle consentie entre la victime et l'accusé avant le viol ; (7) s'assurer que les liens du mariage qui unissent la victime et l'accusé ne constituent pas une défense pour ce dernier ni un frein aux poursuites ; (8) inscrire le viol dans la catégorie légale des violences graves⁴⁰. Ces modifications de la loi sur le viol furent proposées par le programme de recherche sur les droits des femmes de l'université de droit de New York. Vous pouvez retrouver l'intégralité du modèle légal qu'elles proposent pour le viol dans un livre intitulé *Rape: The First Sourcebook for Women*, écrit par le collectif des New York Radical Feminists. Je vous encourage à vous intéresser à leur proposition puis à œuvrer pour sa mise en place.

Par ailleurs, pour nous protéger, nous devons refuser de prendre part au grand bal des rencontres amoureuses, où les femmes se retrouvent être de potentielles victimes de viol. Dans ce système de rencontres, les femmes sont définies comme des figures passives qui doivent se montrer agréables vis-à-vis de chaque homme. La valeur de n'importe quelle femme se mesure à l'aune de sa capacité à attirer et faire plaisir aux hommes. Pour l'homme, l'objectif de ce jeu de drague est de « choper ». En jouant ce jeu, nous les femmes confions notre personne et notre bien-être à des inconnus. En tant que femmes, nous devons analyser ce système de rencontres pour en déterminer les valeurs et les rouages, explicites comme implicites. En l'analysant, nous comprendrons à quel point nous sommes forcées à devenir des marchandises sexuelles.

Nous devons également chercher à faire connaître les affaires de viol qui n'ont pas fait l'objet de poursuites et partager l'identité des violeurs avec d'autres femmes.

Il y a aussi du boulot pour les hommes qui ne cautionnent pas le droit des hommes à violer. À Philadelphie, des hommes ont créé un groupe qui s'appelle Men Organized Against Rape^o. Ils discutent avec les parents et les ami.es des victimes de viol, tentant ainsi de balayer le mythe répandu de la culpabilité des femmes. Parfois, des violeurs sont ébranlés par les agressions continuelles qu'ils font subir aux femmes. Alors ils passent un coup de téléphone et demandent de l'aide. Ces situations mettent en lumière des possibilités de sensibilisation et d'accompagnement très variées. À Lorton, en Virginie, des agresseurs sexuels condamnés par la justice ont également monté un groupe qui s'appelle Prisoners Against Rape^o. Ils collaborent avec des groupes de travail féministes ainsi qu'avec des individus pour définir le viol comme un crime politique contre les femmes et pour élaborer des stratégies afin de le combattre. Il est primordial que les hommes qui veulent agir contre le viol ne contribuent pas, par ignorance, négligence ou malveillance, à renforcer les attitudes sexistes. Les annonces du type « Le viol est aussi un crime contre les hommes » ou « Les hommes sont aussi victimes de viol » font plus de mal que de bien. Il est vrai, et

New York Radical Feminists, *op. cit.*, pp. 164-169.

Note de la traductrice : à l'époque, certains parlementaires essayaient de faire passer le viol dans la catégorie légale des simples agressions.

^o Note de la traductrice : les hommes mobilisés contre le viol

^o Note de la traductrice : les prisonniers contre le viol

cela nous laisse un goût amer, que le viol n'est pris au sérieux que lorsqu'un homme a été sodomisé de force. Il est vrai, et cela nous laisse un goût amer, que l'on éveille mieux la sympathie des hommes en présentant le viol comme « un crime qui touche aussi les hommes ». Ces vérités sont trop âpres pour que nous puissions les supporter. Les hommes qui veulent s'engager contre le viol devront cultiver une conscience et une discipline rigoureusement antisexistes pour ne pas faire de nous, une fois de plus, des victimes invisibles.

De nombreux hommes sont persuadés que leur sexisme ne peut se manifester qu'en présence de femmes – c'est-à-dire que s'ils s'abstiennent de tout comportement ouvertement chauvin face à des femmes, alors ils ne prennent pas part aux crimes commis contre elles. Cela n'est évidemment pas le cas. C'est en créant des alliances entre hommes que les hommes participent le plus aux crimes commis contre les femmes. Par exemple, une pratique masculine socialement sanctionnée consiste, pour les hommes, à discuter entre eux de leurs ébats sexuels avec telle ou telle femme en des termes très crus. Ce genre d'alliance masculine permet d'établir, légitimement, que telle ou telle femme a été conquise sexuellement, qu'elle appartient à celui qui l'a conquise mais aussi aux amis de cet homme, ces amis avec lesquels il partage son histoire, ce qui entraîne un nombre incalculable de viols. Les femmes sont souvent violées par les amis de leurs amis. Il faudrait que les hommes comprennent à quel point ils mettent en danger la vie des femmes lorsqu'ils participent aux rituels de la masculinité. Les hommes légitiment également le viol lorsqu'ils harcèlent les femmes dans la rue et dans d'autres lieux publics ; lorsqu'ils décrivent ou parlent des femmes de manière avilissante, comme si nous étions des objets ; lorsqu'ils sont méprisants ou agressifs envers les femmes ; lorsqu'ils racontent ou rient à des blagues misogynes ; lorsqu'ils écrivent des histoires ou font des films dans lesquels les femmes se font violer et adorent ça ; lorsqu'ils consomment et défendent la pornographie ; lorsqu'ils insultent une femme en particulier ou des femmes en tant que groupe ; lorsqu'ils entravent ou tournent en ridicule les femmes dans notre lutte pour la dignité. Les hommes qui s'adonnent à ce genre de comportements ou qui les cautionnent sont les ennemis des femmes, et ils sont impliqués dans ce crime qu'est le viol. Les hommes qui souhaitent soutenir les femmes dans notre lutte pour la liberté et la justice devraient comprendre que cela nous est totalement égal qu'ils apprennent à pleurer ; ce qui nous importe, c'est qu'ils mettent fin à la violence qui nous est infligée.

J'ai décrit, bien entendu, les mesures d'urgence pensées pour aider les femmes à survivre alors qu'un déchaînement de violence s'abat sur nous. Mais comment pouvons-nous mettre fin à cette violence ? À l'évidence, nous devons déterminer les causes principales du viol et nous devons nous employer à éradiquer de l'organisation sociale toutes les définitions, valeurs et comportements qui font vivre et légitiment le viol.

Alors, quelles sont les causes principales du viol ?

Le viol est la conséquence directe du fait qu'hommes et femmes sont définis en termes contraires. Le viol est *conforme* à ces définitions ; le viol est *inhérent* à ces définitions. Souvenez-vous, le viol n'est pas commis par des psychopathes ou des

déviant – le viol est commis par des hommes qui respectent de manière *exemplaire* les normes sociales. Dans cette société patriarcale, les hommes sont définis comme formant la caste qui domine les femmes ; et les femmes sont définies comme une caste totalement différente, opposée, autre. Les hommes sont définis comme étant agressifs, dominants, puissants. Les femmes sont définies comme étant passives, soumises, impuissantes. Au vu de ces définitions qui polarisent les traits masculins et féminins, il est alors dans la nature des hommes d'agresser sexuellement les femmes. Le viol a lieu lorsqu'un homme – qui, par définition, domine – prend une femme qui, selon les hommes et toutes les ramifications de leur culture, fut créée pour qu'il use et profite d'elle. Le viol n'est alors rien d'autre que la conséquence logique d'une suite de définitions qui présentent la norme. Le viol n'est pas un débordement, une aberration, un accident, une erreur – le viol est l'incarnation de la sexualité telle que la culture la définit. Tant que ces définitions demeureront – c'est-à-dire, tant que les hommes seront définis comme des agresseurs sexuels et que les femmes seront définies comme des défouloirs, passives et vides – les hommes qui respectent de manière exemplaire la norme violeront des femmes.

Dans cette société, la masculinité normale n'est rien d'autre que l'agression phallique. La sexualité masculine est, par définition, intensément et rigoureusement phallique. L'identité masculine de chaque homme dépend du fait qu'il se perçoive comme le détenteur d'un phallus ; la valeur de chaque homme réside dans la *fierté* pour son identité phallique. La principale caractéristique de l'identité phallique est que la *valeur* repose entièrement sur le fait de posséder un phallus. Étant donné que les hommes n'ont aucun autre critère pour établir leur valeur, aucune autre notion d'identité, celles qui ne possèdent pas de phallus ne se voient pas reconnaître le statut d'humaine à part entière.

Lorsque l'on se penche là-dessus, il faut comprendre qu'être hétérosexuel ou homosexuel n'a aucune incidence. L'homosexualité masculine n'est pas un renoncement à l'identité phallique. Les hommes hétérosexuels et homosexuels investissent tout autant l'identité phallique. La seule différence manifeste entre eux s'exprime dans le choix de ce que les hommes appellent « l'objet sexuel » – mais ils tombent d'accord sur la moindre valeur qu'ils accordent aux femmes et cela renforce inmanquablement la perception de leur propre valeur phallique.

C'est bien cette identité phallogocentrique qui rend possible – en réalité, qui rend nécessaire – le regard déshumanisant que les hommes portent sur les femmes. Les hommes ne sont réellement pas conscients que les femmes se trouvent être des individus aussi importantes qu'eux, douées d'une volonté propre ainsi que d'une sensibilité personnelle, parce que seule la *masculinité* marque la valeur, et que la masculinité est un ressort de l'identité phallique. Dans ces conditions, par définition, les femmes ne peuvent prétendre ni aux droits ni aux responsabilités qui accompagnent le statut d'être humain. Le merveilleux Georges Gilder, sur lequel nous pouvons toujours compter pour nous dire la sinistre vérité sur la masculinité, a utilisé ces mots : « ... contrairement à la féminité, la masculinité n'est au départ qu'une coquille vide, une molle vacuité... L'identité masculine, à son niveau le plus élémentaire, ne peut être validée et exprimée que par l'action⁴¹ ». Et quels sont donc

41 George Gilder, *Sexual Suicide* (New York: Quadrangle, 1973), p. 18.

les actes qui valident et permettent d'exprimer cette masculinité : le viol, en tout premier lieu le viol ; puis le meurtre, la guerre, le pillage, la bataille, l'impérialisme et la colonisation – *l'agression* dans toutes les formes que ce terme peut prendre, à n'importe quel niveau d'intensité. La domination, quelle soit personnelle, psychologique, sociale ou institutionnelle, ne provient que d'une seule source : les identités phalliques des hommes.

En tant que femmes, nous n'avons pas d'identités phalliques, et nous sommes donc définies en opposition et en position d'infériorité par rapport aux hommes. Les hommes conçoivent la force physique, par exemple, comme intrinsèque à et découlant de l'identité phallique. Ainsi, et depuis des milliers d'années, nous avons été systématiquement dépouillées de notre force physique. Les hommes conçoivent la réalisation intellectuelle comme une fonction de l'identité phallique, ce qui, selon leur définition, fait de nous des incompetentes sur le plan intellectuel. Les hommes conçoivent la droiture morale comme une fonction de l'identité phallique, et nous sommes constamment présentées comme des créatures futiles, surnoisées et immorales. Même l'idée que les femmes ont besoin d'être baisées – qui se trouve être le postulat de base du violeur – prend directement sa source dans la certitude spéceieuse que la seule valeur existante est celle du phallus : les hommes n'acceptent de nous reconnaître, ou ne peuvent nous reconnaître, que lorsque nous avons une bite en nous lors d'un rapport sexuel. Ce n'est qu'à ce moment là, et uniquement à ce moment là, qu'ils nous perçoivent comme de *vraies femmes*.

Puisque nous sommes des êtres dépourvues de phallus, les femmes sont qualifiées de soumises, passives, et quasiment inertes. Durant toute l'histoire patriarcale, nous avons été définies par la loi, la coutume et la tradition comme inférieures à cause de nos corps sans phallus. La description sexuelle qui est faite de nous se résume à la « passivité masochiste » : « masochiste » parce que mêmes les hommes reconnaissent leur sadisme systémique à notre rencontre ; « passivité » pas parce que nous sommes naturellement passives, mais parce que nos chaînes sont très lourdes et que, en conséquence, nous ne pouvons pas bouger.

En réalité, pour mettre un terme au viol ainsi qu'à toutes les autres violences systémiques que nous subissons, nous devons détruire ces catégories de la masculinité et de la féminité, d'hommes et de femmes. Nous devons détruire complètement et pour toujours les structures incarnées « dominant-actif/mâle » et « soumise-passive/femelle ». Nous devons les arracher de notre tissu social, détruire chaque institution édiée sur ces principes, les réduire à l'état de ruines, inutilisables. Nous devons détruire les fondations même de la culture telle que nous la connaissons, son art, ses églises, ses lois ; nous devons oblitérer de la conscience et de la mémoire toutes les images, institutions et croyances structurelles qui, par définition, transforment les hommes en violeurs et les femmes en victimes. Tant que nous n'aurons pas fait cela, le viol restera notre modèle sexuel premier et les femmes se feront violer par les hommes.

En tant que femmes, nous devons entamer ce travail révolutionnaire. Et lorsque nous évoluons, ceux qui se définissent en opposition et au-dessus de nous devront soit toutes nous tuer, soit eux-mêmes évoluer, soit mourir. Pour opérer ce changement, nous devons renoncer à toutes les définitions et descriptions masculines

de nos vies, nos corps, nos besoins, nos envies, notre valeur – nous devons nous emparer du pouvoir de nommer. Nous devons refuser d’être complices d’un système socialo-sexuel construit sur notre labeur en tant que classe inférieure d’esclaves domestiques. Nous devons désapprendre la passivité qui nous a été inculquée pendant des milliers d’années. Et surtout, surtout, en nous libérant, nous devons refuser d’imiter les identités phalliques des hommes. Nous ne devons pas internaliser leurs valeurs et nous ne devons pas reproduire leurs crimes.

En 1870, Susan B. Anthony écrivait à une amie :

Alors, bien que je prie pour qu’aucun individu ni qu’aucun groupe ne commette d’atrocités, je prie quand même, sans relâche et de tout mon cœur, pour qu’un formidable orage vienne terrifier les femmes de cette nation et fasse jaillir leur amour-propre, leur imposant de constater l’avilissement abject de leur position actuelle ; les forçant à briser le joug de leur servitude, et leur donnant confiance en elle ; les poussant à toujours faire passer l’intérêt des femmes en premier ; leur permettant de se rendre compte que l’homme ne peut pas plus ressentir, parler ou agir pour les femmes que ne le peut l’esclavagiste pour l’esclave. Le fait est, les femmes sont réduites en esclavage, et leur servitude est d’autant plus dégradante qu’elles ne la perçoivent pas. Oh, les forcer à voir et ressentir, et leur donner le courage et l’idée de s’exprimer et d’agir pour leur propre libération, même si le monde ne leur renverra que condescendance et mépris pour avoir osé.⁴²

Mes sœur, le viol n’est-il pas l’atrocité qui enclenchera ce processus ? N’est-il pas temps ?

42 Ida Husted Harper, *The Life and Work of Susan B. Anthony: Including Public Addresses, Her Own Letters and Many from Her Contemporaries During Fifty Years*, 3 vols. (Indianapolis et Kansas City: The Bowen-Merrill Company, 1898), I: 366.

Les politiques sexuelles de la peur et du courage-

(Pour ma mère)

(1)

Je veux vous parler de peur et de courage – ce qu'ils sont chacun, comment ils sont liés l'un à l'autre, et de la place qu'ils occupent chacun dans la vie d'une femme.

Lorsque j'hésitais encore au sujet de ce que j'allais dire ici aujourd'hui, je me disais que je pouvais aussi bien raconter des histoires – les histoires des vies de femmes très courageuses. Il y a un très grand nombre d'histoires de ce type à raconter, et ces histoires sont toujours une grande source d'inspiration pour moi, et je pensais qu'elles pourraient aussi l'être pour vous. Mais, bien que ces histoires nous permettent à coup sûr de ressentir une sorte de fierté collective, elles nous permettent également de mystifier certains actes de bravoure et de déifier celles qui les ont commis – nous disons « Oh oui, elle en était capable, mais moi pas » ; nous disons « Elle était une femme tellement extraordinaire, mais pas moi ». Alors j'ai décidé d'essayer d'envisager la peur et le courage sous un autre angle – un angle plus analytique, plus politique.

Je vais essayer de délimiter pour vous les politiques sexuelles de la peur et du courage – c'est à dire, comment la peur est inculquée de façon à devenir un attribut de la féminité ; et comment le courage est l'insigne sanglant de la masculinité.

Je suis persuadée que nous sommes toutes des produits de la culture dans laquelle nous vivons ; et que pour comprendre ce que nous pensons être nos expériences personnelles, nous devons *d'abord* comprendre comment cette culture façonne ce que nous voyons et la lecture que nous en faisons. Autrement dit, la culture dans laquelle nous vivons détermine très largement à notre place comment nous comprenons le monde, ce que nous en percevons, les mots que nous employons pour décrire nos expériences et la valeur que nous leur accordons, comment et pourquoi nous agissons.

Le premier principe de cette culture est qu'elle est *patriarcale* : c'est à dire que les hommes sont – de par leur naissance, la loi, la coutume et les traditions – systématiquement et constamment présentés comme étant supérieurs aux femmes. Cette définition, qui postule que les hommes constituent une classe de genre s'opposant aux et dominant les femmes, est portée par chaque structure et institution

Allocution prononcée au queens college à l'université de new york city, le 12 mars 1975 ; puis à la fordham university, new york city, le 16 décembre 1975.

de cette culture. Cette règle ne souffre d'aucune exception.

Dans une culture patriarcale, la condition des hommes devient synonyme de la condition humaine, de telle manière que lorsqu'un homme s'exprime – par exemple, en tant qu'artiste, historien ou philosophe – il s'exprime de manière *objective* – c'est à dire qu'il n'a pas, par définition, d'intérêt spécifique à défendre, pas de biais qui pourrait altérer sa vision des choses ; il est, on ne sait comment, la norme incarnée. Les femmes, en revanche, ne sont pas des hommes. Et donc, selon la logique masculine, les femmes ne sont pas la norme mais bien une autre classe d'êtres, inférieure, subjectives plutôt qu'objectives, un brouhaha confus d'intérêts spécifiques à défendre qui rendent nos points de vue, nos jugements et nos décisions fantaisistes, pas crédibles, pas fiables. Simone de Beauvoir dans l'introduction du *Deuxième Sexe* a décrit ce phénomène ainsi :

Le rapport des deux sexes n'est pas celui de deux électricités, de deux pôles : l'homme représente à la fois le positif et le neutre au point qu'on dit en français « les hommes » pour désigner les êtres humains, le sens singulier du mot « vir » s'étant assimilé au sens général du mot « homo ». La femme apparaît comme le négatif si bien que toute détermination lui est imputée comme limitation, sans réciprocité.[...]

« La femelle est femelle en vertu d'un certain manque de qualités », disait Aristote. « Nous devons considérer le caractère des femmes comme souffrant d'une défectuosité naturelle. » Et saint Thomas à sa suite décrète que la femme est un « homme manqué », un être « occasionnel ».[...]

L'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui ; elle n'est pas considérée comme un être autonome.¹

Nous pouvons facilement situer ce qui fait que nous sommes « affligées d'une défectuosité naturelle ». Comme l'a écrit Freud deux millénaires après Aristote :

[Les femmes] remarquent le pénis d'un frère ou d'un camarade de jeu, largement visible et de proportions imposantes, [et] elles admettent immédiatement qu'il s'agit de l'équivalent supérieur à leur propre petit et imperceptible organe [...]

Après qu'une femme ait pris conscience de la blessure portée à son narcissisme, elle développe, comme une cicatrice, un sentiment d'infériorité. Lorsqu'elle réussit à dépasser sa première idée selon laquelle son manque de pénis est une punition qui lui a été personnellement infligée et qu'elle réalise que le caractère sexuel est universel, elle se met à partager le mépris que les hommes

Simone de Beauvoir, 1949, *Le deuxième sexe, les faits et les mythes* (Paris: France Loisir, 1990), pp 19-20, consulté sur https://frenchpdf.com/wp-content/uploads/2019/01/Le-deuxieme-sexe-tome-1-Simone-de-Beauvoir-FRENCHPDF.COM_.pdf

ressentent envers un sexe qui est le plus faible [...]²

Ainsi, dans un système patriarcal, la terrible vérité est que la possession d'un phallus est le seul marqueur de la valeur, la clé de voûte de l'identité *humaine*. Tous les attributs positifs de l'être humain sont perçus comme inhérents à et découlant de ce simple accident biologique. L'intellect, le discernement moral, la créativité, l'imagination – toutes ces facultés sont mâles, phalliques. Lorsqu'une femme, n'importe laquelle, développe l'une de ces capacités, on nous raconte soit qu'elle tente de se comporter « comme un homme », soit qu'elle est « masculine ».

Une caractéristique particulièrement importante de l'identité phallique est le courage. La masculinité peut être définie de manière fonctionnelle comme la capacité à l'action courageuse. Un homme est *né* avec cette capacité – c'est à dire, avec un phallus. Chaque petit enfant mâle est un héros potentiel. Sa mère est censée l'éduquer et prendre soin de lui pour lui permettre de développer cette capacité innée. Son père est censé incarner au monde cette capacité réalisée.

N'importe quel travail ou activité réalisé par un homme, n'importe quel talent naissant que posséderait un homme, présente une dimension mythique : la culture patriarcale pourra la nommer « héroïsme », affirmant ainsi la masculinité de n'importe quel homme qui l'incarne.

Les genres et les catégories de héros mythiques sont pléthores. Un homme peut être un héros pour avoir grimpé sur une montagne, ou avoir joué au football américain, ou avoir piloté un avion. Un homme peut être un héros pour avoir écrit un livre, ou composé un morceau de musique, ou mis en scène une pièce de théâtre. Un homme peut être un héros s'il est un scientifique, ou un soldat, ou un toxicomane, ou un DJ, ou un minable politicien. Un homme peut être un héros parce qu'il souffre et perd espoir ; ou parce qu'il pense de manière logique et analytique ; ou parce qu'il est « sensible » ; ou parce qu'il est cruel. La richesse permet d'élever un homme au rang de héros, mais la pauvreté aussi. Pratiquement n'importe quelle circonstance dans la vie d'un homme peut faire de lui un héros aux yeux de quelques un.es, et cette héroïsation est mythifiée dans la culture – par la littérature, l'art, ou les journaux quotidiens.

C'est précisément cette dimension mythique de toutes les activités entreprises par les hommes qui donne corps au système de classes de genre, rendant la domination masculine inattaquable et immuable. Les femmes ne sont jamais consacrées en tant qu'agentes héroïques ou courageuses, parce que la capacité à l'action courageuse émane de la masculinité – cette capacité n'est reconnaissable et estampillable que tant qu'elle est masculine. Souvenez-vous, les femmes sont « femelle[s] en vertu d'un certain *manque* de qualités ». L'une de ces qualités dont nous devons manquer pour exister en tant que femelles est la capacité à l'action courageuse.

Cela est central à l'invisibilité des femmes dans cette culture. Quoi que nous

2 Sigmund Freud, "Some Psychological Consequences of the Anatomical Distinction Between the Sexes", *Women and Analysis*, ed. Jean Strouse (New York: Grossman Publishers, 1974), pp. 20-21.

fassions, nous ne sommes pas vues. Nos actes ne sont pas constatés, pas observés, pas vécus, pas archivés, pas validés. Nos actes ne possèdent pas de dimension mythique pour la simple raison que nous ne sommes pas des hommes, que nous n'avons pas de phallus. Lorsque les hommes ne voient pas de bite, en réalité ils ne voient rien du tout ; ils perçoivent un *manque* de qualités, une absence. Ils ne voient rien de valeur parce que la seule valeur qu'ils reconnaissent est celle du phallus ; et ils ne peuvent pas accorder de la valeur à ce qu'ils ne voient pas. Ils remplissent certainement les blancs, l'absence, avec toutes sortes d'élucubrations monstrueuses – ils imagineront par exemple que le vagin est un trou rempli de dents – mais ils sont incapables de reconnaître une femme pour ce qu'elle est, en tant qu'individue unique et bien réelle ; ils sont également incapables d'appréhender la relation qu'une femme a avec son corps, c'est à dire qu'elle se vit comme une individuue entière et non comme le négatif d'un homme ; ils ne peuvent pas non plus comprendre que les femmes ne sont pas « vides » à l'intérieur. Cette dernière illusion – ou hallucination – masculine est aussi intéressante que choquante. J'ai souvent entendu les hommes parler du vagin comme d'un « trou » - l'idée étant que, du haut des jambes jusqu'à la taille, les femmes se caractérisent par un vide interne. D'une certaine façon, l'illusion ici est que les femmes contiennent un vide interne, une absence, qui se doit d'être remplie – soit par un phallus, soit par un enfant, perçu comme une extension du phallus. Erik Erikson a sanctifié ce fantasme masculin pour les psychologues. Il écrit :

Il ne fait également aucun doute que l'existence même du vide productif interne expose très tôt les femmes à une sensation de solitude, une peur d'être laissées vides ou privées de trésors, de ne pas être comblées et de se dessécher... dans le vécu des femmes, un « vide interne » est au cœur du désespoir alors qu'il est aussi au cœur de l'accomplissement potentiel. Le vide n'est rien d'autre que l'expérience féminine de la perte... [il s'agit] de la norme pour toutes les femmes. Cette douleur peut être réactivée à chaque période de règles ; il s'agit d'une supplique aux dieux pour le deuil d'un enfant ; et cela devient une cicatrice permanente à la ménopause.³

Dès lors, il n'est pas surprenant que les hommes ne nous reconnaissent uniquement lorsque nous avons un phallus en nous lors d'un rapport sexuel, ou lorsque nous sommes enceintes. Ce n'est qu'à ce moment que nous devenons pour eux de *vraies femmes* ; c'est alors que nous avons, à leurs yeux, une identité, une fonction, une existence vérifiable ; c'est là, et seulement là, que nous ne sommes pas « vides ». Mettre en lumière cette pathologie masculine permet, incidemment, d'éclairer la lutte pour l'avortement. Dans une société qui ne reconnaît que la valeur phallique, il est inconcevable qu'une femme puisse choisir d'être « vide à l'intérieur », qu'elle puisse choisir d'être « privée de trésors ». Le ventre n'est dignifié que lorsqu'il sert d'entrepôt à des biens sacrés – le phallus ou, puisque les hommes veulent des fils,

³ Erik Erikson, "Womanhood and Inner Space", *Identity, Youth and Crisis* (New York: W. W. Norton, 1968), pp. 277-278.

le fœtus qui est un fils en devenir. Avorter d'un fœtus, en termes masculinistes, revient à commettre un acte de violence contre le phallus lui-même. Cela revient à trancher une bite. Parce que le fœtus se voit attribuer un caractère phallique, sa soi-disant vie se voit attribuer une très grande valeur, tandis que la vie bien réelle de la femme ne vaut rien et est rendue invisible du fait qu'elle ne peut pas revendiquer un quelconque potentiel phallique.

Cela peut sembler étrange, d'envisager la peur comme l'absence de courage. Nous savons, chacune d'entre nous, que la peur est irritante, concrète, que l'on peut la constater sur le plan physiologique – mais il en va de même du vagin. Nous vivons dans un monde imaginé par les hommes, et nos vies sont bornées par les limites de leur imagination. Ces limites sont draconiennes.

En tant que femmes, nous faisons l'apprentissage de la peur comme d'un rouage de notre prétendue féminité. On nous apprend systématiquement à avoir peur, et on nous apprend qu'avoir peur ne va pas seulement de pair avec la féminité, mais que cela en fait partie. On nous apprend à avoir peur pour nous désarmer, pour que nous soyons passives, pour que nous soyons des femmes – pour que nous soyons, comme l'a si joliment dit Aristote, « souffrant[es] d'une défectuosité naturelle ».

Dans *Woman Hating*, j'ai décrit comment ce processus se retrouve dans les contes de fées qui nous sont rabâchés dans l'enfance :

Les leçons sont simples, et nous les apprenons avec application.

Les hommes et les femmes sont différent.es, totalement opposé.es.

Le prince héroïque ne pourra jamais être pris pour Cendrillon, ni pour Blanche-Neige ou la Belle aux Bois Dormants. Elle ne pourrait jamais faire ce qu'il fait, et certainement pas le faire mieux que lui...

Là où il se tient droit, elle est couchée. Là où il est éveillé, elle est endormie. Là où il agit, elle est passive. Là où elle se tient droit, ou qu'elle est éveillée, ou bien active, elle est maléfique et doit être détruite...

Il y a deux définitions de « femme ». Il y a la femme vertueuse. Elle est une victime. Il y a la femme malfaisante. Elle doit être détruite. La femme vertueuse doit devenir la propriété d'un homme. La femme malfaisante doit être tuée, ou punie. Les deux doivent être annihilées.

... Il y a la femme vertueuse. Elle est la victime. La position de la victime, la passivité de la victime appelle à l'agression.

Les femmes aspirent à la passivité parce que les femmes veulent être vertueuses. L'agression motivée par cette passivité persuade les femmes qu'elles sont malfaisantes...

Même une femme qui, consciemment, s'applique à être passive finit toujours par faire quelque chose. Le simple fait qu'elle agisse entraîne l'agression. L'agression entraînée par son activité la persuade qu'elle est malfaisante...

On pourrait croire que la morale de l'histoire devrait écarter tout

heureux dénouement. Il n'en est rien. La morale de l'histoire est l'heureux dénouement. Cette morale nous dit que le bonheur, pour une femme, est d'être passive, victime, détruite ou endormie. Elle nous dit que le bonheur est réservé aux femmes qui sont vertueuses – sans vie, passive, victime – et qu'une femme vertueuse est une femme heureuse. Elle nous dit que les dénouements heureux signent notre propre fin, là où nous continuons à vivre sans nos vies, voire où nous ne vivons plus du tout.⁴

Chaque ramification de cette culture patriarcale incarne l'odieux et complexe système de récompenses et de punitions utilisé pour apprendre aux femmes la place qui leur convient, l'enclos où elles peuvent aller. La famille, l'école, l'église ; les livres, les films, la télévision ; les jeux, les chansons, les jouets – tout cela apprend aux filles à se soumettre et à se conformer bien avant qu'elles ne deviennent des femmes.

Le fait est qu'une fille est forcée, par un système de récompenses et de punitions efficace et diffus, à développer précisément le *manque* de qualités qui fera d'elle une femme. En développant ce manque de qualités, elle sera forcée d'apprendre à se punir elle-même chaque fois qu'elle ne respectera pas les règles comportementales correspondant à sa classe de genre. Ses débats avec la définition de féminité sont intériorisés de sorte que, à la fin, elle débat contre elle-même – contre la validité de tout élan vers l'action ou l'affirmation ; contre la validité de toute poursuite d'amour-propre et de dignité ; contre la validité de toute ambition à réussir ou à exceller en dehors de l'enclos qui lui a été attribué. Elle se réprime et se punit elle-même ; mais si jamais, pour n'importe quelle raison, ce régime de valeur interne venait à s'effondrer, il y aurait toujours un psychiatre, un professeur, un prêtre, un amant, un père ou un fils près d'elle pour la faire rentrer dans le rang du troupeau féminin.

Aussi, vous savez toutes que certaines femmes se feront les agentes de cette gigantesque répression. Au sein d'un système patriarcal, c'est le premier devoir des mères que d'élever des fils héroïques et de faire en sorte que leurs filles s'accommodent de ce qui a été justement décrit comme une « demi-vie ». Toutes les femmes sont censées dénigrer leurs paires qui dévièrent de la norme acceptée de la féminité. Et la plupart s'y emploient. Ce qui est étonnant, ce n'est pas que la plupart des femmes calomnient, mais bien que certaines s'en abstiennent.

La position de mère, en particulier, dans une société patriarcale, est absolument intenable. Freud, lors d'une autre fulgurance tout aussi ahurissante que les autres, affirma : « Une mère ne reçoit une satisfaction infinie qu'au travers de sa relation avec un fils ; il s'agit là de la plus parfaite, la plus dénuée d'ambivalence de toutes les relations humaines⁵ ». Le fait est qu'il est plus facile pour une femme d'élever un garçon plutôt qu'une fille. D'abord, elle est récompensée pour avoir accouché d'un fils – c'est le sommet de ce qu'elle peut accomplir dans sa vie, selon la culture patriarcale. Nous pourrions dire qu'en portant un fils, elle eut le phallus dans

4 Andrea Dworkin, *Woman Hating* (New York: E. P. Dutton & Co., Inc., 1974), pp. 47-49.

5 Sigmund Freud, "Femininity", *Women and Analysis*, ed. Jean Strouse (New York: Grossman Publishers, 1974), p. 91.

son vide interne pendant neuf mois, et cela lui garantit de recevoir une approbation qu'elle n'aurait pas pu obtenir autrement. Elle est ensuite censée mettre le reste de sa vie au service de son fils en l'entretenant, en le nourrissant, en prenant soin de lui et en le vénérant. Mais le fait est que ce fils, de par sa naissance, a un droit identitaire qui lui est refusé à elle. Il a le droit d'incarner de réelles qualités, de développer des talents, d'agir, de devenir – de devenir la personne ou la fonction qu'elle n'aurait jamais pu. Il est impossible d'imaginer que cette relation ne soit pas saturée d'ambivalence pour la mère, d'ambivalence et de véritable amertume. Cette ambivalence, cette amertume, est inhérente à la relation mère-fils parce que le fils finira inévitablement par trahir sa mère pour devenir un homme – c'est à dire, en acceptant son droit de naissance à prendre le pouvoir sur et contre elle ainsi que ses semblables⁶. Mais, pour une mère, le projet d'élever un fils est le plus gratifiant des projets qu'elle peut espérer. Elle peut le regarder, lui l'enfant, jouer aux jeux auxquels elle n'avait pas le droit de jouer ; elle peut infuser en lui ses idées à elle, ses aspirations, ses désirs et ses valeurs – ou du moins ce qui lui en reste ; elle peut voir son fils, celui qui fut produit de ses chairs et dont la vie fut maintenue par son travail et sa dévotion, l'incarner au monde. Alors, bien que le projet d'élever un fils est pourri par l'ambivalence et ne peut mener qu'à l'amertume, c'est aussi le seul projet qui permette à une femme d'exister – d'exister à travers son fils, de vivre à travers lui.

Le projet d'élever une fille, a contrario, est une torture. La mère doit apprendre à sa fille à *ne pas exister* ; elle doit forcer sa fille à développer une absence de qualités qui lui permettra d'être validée en tant que femme. Au sein de la famille, la mère est le premier vecteur de la culture masculine, et elle doit forcer sa fille à consentir aux exigences de cette culture⁷. Elle doit faire à sa fille ce qui lui a été fait à elle. Le fait que nous sommes toutes entraînées à être mère dès l'enfance signifie que nous sommes toutes entraînées à dévouer nos vies aux hommes, qu'ils soient nos fils ou pas ; que nous sommes toutes entraînées à incarner l'absence de qualités qui caractérise la construction sociale de la féminité.

Dans ce système, la peur fait office de ciment. La peur est une colle qui fait tenir l'ensemble de l'édifice. Nous apprenons à avoir peur de la sanction, inévitable, lorsque nous enfreignons le code de la féminité obligatoire.

Nous apprenons que certains types de peur sont intrinsèquement féminins – par exemple, les filles sont censées avoir peur des insectes et des souris. Enfants, nous sommes récompensées lorsque nous intégrons ces peurs. On enseigne aux filles qu'elles doivent avoir peur de toutes les activités qui relèvent expressément du domaine masculin – courir, escalader, jouer au ballon ; les mathématiques et les sciences ; composer de la musique, gagner de l'argent, être en position de responsabilités. Ces listes sont sans fin – parce que la réalité est ainsi : on apprend aux filles à avoir peur de tout, sauf du travail domestique et de s'occuper des enfants. Lorsque nous accédons finalement au statut de femmes, la peur nous est aussi familière que l'air. C'est notre élément. Nous baignons dedans, nous l'inspirons, nous

6 Voir Shulamith Firestone, *The Dialectic of Sex: The Case for Feminist Revolution* (New York: Bantam Books, 1972), pp. 41-71.

7 Voir Dworkin, vol. cit., pp. 95-116.

l'expirons, et la plupart du temps nous ne nous en rendons même pas compte. Au lieu de « J'ai peur », nous disons « Je n'ai pas envie de » ou « Je ne sais pas comment », ou « Je ne peux pas ».

Ainsi, la peur est une réaction acquise. Ce n'est pas un instinct humain qui se manifeste de manière différente chez les femmes et chez les hommes. Savoir ce qui relève de l'instinct ou de la réaction acquise est une problématique spéculaire. Comme l'a écrit Evelyn Reed dans son livre, *Woman's Evolution* :

Au cœur du processus de socialisation des animaux se trouve le fait de rompre avec le dictât absolu de la nature et de remplacer les instincts purement animaux par des réactions conditionnées et des comportements acquis. Aujourd'hui, les humains ont abandonné à un tel point leurs instincts animaux primaires qu'ils ont pour la plupart disparu. Un enfant, par exemple, doit être mis en garde contre les dangers du feu, que les animaux fuient instinctivement.⁸

Nous sommes dissociées de nos instincts, quels qu'ils furent, par des milliers d'années de culture patriarcale. Ce que nous savons et ce que nous faisons se limite à ce qui nous a été enseigné. Les femmes se sont vues enseigner la peur comme fondement de la féminité, les hommes se sont vus enseigner le courage comme fondement de la masculinité.

Mais alors, qu'est-ce que la peur ? Quelles en sont les caractéristiques ? Qu'est-ce qui rend la peur si efficace lorsqu'il s'agit d'obliger les femmes à être de bons soldats au service de l'ennemi ?

La peur, telle que les femmes en font l'expérience, s'organise autour de trois caractéristiques : elle isole ; elle fait perdre le nord ; elle écrase.

Lorsqu'une femme enfreint une règle qui énonce le comportement correct auquel elle aurait dû se conformer en tant que femelle, elle est montrée du doigt par les hommes, leurs laquais et leur culture et accusée d'être une faulx de troubles. L'isolement de la rebelle est réel dans le sens où les gens l'évitent, l'ignorent, la fustigent ou la condamnent. Réintégrer la communauté des hommes, la seule communauté approuvée et viable, est subordonné au fait qu'elle renie et renonce à son comportement déviant.

Chaque fille, en grandissant, fait l'expérience de cette forme bien réelle d'isolement. Elle apprend qu'il s'agit d'une conséquence inévitable de tout acte de rébellion, même du plus modeste. Lorsqu'elle aura atteint l'âge d'être une femme, les sentiments de peur et d'isolement seront si inextricablement liés qu'elle ne pourra plus ressentir l'un sans ressentir l'autre. La terreur qui s'abat sur les femmes rien qu'à l'idée d'être « seule » dans la vie découle directement de ce dressage. Si, dans le système patriarcal, il existe une forme de « perte féminine », il s'agit sûrement de cette terreur de l'isolement – une terreur qui s'enracine dans la réalité des conditions de vie des femmes.

⁸ Evelyn Reed, *Woman's Evolution* (New York: Pathfinder Press, Inc., 1975), p. 48.

Le sentiment de confusion fait partie intégrante de la peur. Il est déroutant de se faire punir parce que l'on a réussi quelque chose – monter à un arbre, exceller en mathématiques. Il est impossible de répondre à cette question : « Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? ». Et, parce qu'elle se fait inmanquablement punir lorsqu'elle réussit quelque chose, la petite fille apprend à superposer la confusion à la peur, ainsi que la peur à la confusion. Lorsqu'elle aura atteint l'âge d'être une femme, le même stimuli déclenchera simultanément les sensations de peur et de confusion, l'une ne pouvant être séparée de l'autre.

La peur entraîne, chez les femmes, de l'isolement et de la confusion. Elle est aussi, systématiquement et progressivement, incapacitante, affaiblissante. Chaque action engagée en-dehors de la sphère dévolue aux femmes entraîne un châtiment – et ce châtiment est aussi inévitable que la tombée de la nuit. Chaque châtiment inculque la peur. Comme les rats, les femmes essayeront de contourner les pièges électrifiés qui sont éparpillés dans le labyrinthe. Elles aussi veulent le légendaire Gros Morceau de Fromage promis à la sortie. Mais pour elles, le labyrinthe ne connaît pas de fin.

L'affaiblissement, qui fait partie intégrante de la peur telle que les femmes la vivent, est progressif. Il augmente non pas de manière arithmétique au fur et à mesure qu'elle vieillit, mais de manière géométrique. La première fois qu'une fille enfreint une règle de sa classe de genre et qu'elle est punie, elle n'a à faire face qu'aux conséquences réelles de son acte. Mais la deuxième fois, elle doit faire face à son acte, les conséquences de son acte, *mais aussi* au souvenir d'un acte précédent ainsi que des conséquences précédentes. Cet entremêlement de la mémoire de la douleur, de l'anticipation de la douleur et de la réalité de la douleur dans n'importe quelle situation donnée rend pratiquement impossible pour une femme de se rendre compte des violences quotidiennes qu'elle subit, et encore moins d'y faire face, ou de développer et défendre des valeurs qui déstabilisent ou s'opposent à la domination masculine. Les effets cumulatifs, progressifs et incapacitants de la peur sont mutilants, et la culture masculine ne fournit qu'un seul dénouement possible : la soumission totale et misérable.

Cette dynamique de la peur, comme je l'ai décrite, est la source de ce que les hommes appellent de manière si désinvolte et satisfaite « le masochisme féminin ». Et, évidemment, lorsque l'identité d'une personne est définie comme l'absence d'identité ; lorsque la survie d'une personne va de pair avec le fait d'apprendre à détruire ou étouffer tout élan vers l'autodéfinition ; lorsqu'une personne est récompensée uniquement pour s'être mutilée en se conformant à des règles comportementales qui la rabaissent ou l'avalissent ; lorsqu'elle est punie, constamment, pour avoir connu des succès, mené à bien des projets ou avoir exprimé son opinion ; lorsqu'elle est tabassée ou défoncée, physiquement et/ou émotionnellement, pour n'importe quel acte ou pensée de révolte, puis qu'elle se fait applaudir et reçoit de l'approbation lorsqu'elle abdique, se renie, s'excuse ; alors oui, en effet, le masochisme devient la clé de voûte de sa personnalité. Et, comme vous le savez peut-être déjà, il est très difficile pour les masochistes de trouver la fierté, la force, la liberté intérieure, le *courage* de s'organiser contre leurs oppresseurs.

En vérité, ce masochisme – qui devient effectivement le noyau de la personnalité féminine – est le mécanisme qui assure la perpétuation du système de la domination masculine, même si certaines parties du système sont détruites ou réformées. Par exemple, si le système de la domination masculine est réformé de telle manière que la loi impose une égalité à l'embauche entre hommes et femmes ainsi qu'une égalité des salaires pour un même poste, le conditionnement masochiste des femmes nous poussera à reproduire, malgré les changements dans la loi, les schémas de l'infériorité féminine qui nous enferment dans des emplois subalternes en adéquation avec notre classe de genre. Cette dynamique garantit qu'aucune série de réformes économiques ou légales ne mettra fin à la domination masculine. Le mécanisme interne du masochisme féminin doit d'abord être extirpé de l'intérieur avant que les femmes puissent savoir ce que c'est qu'être libre.

(2)

Soyons claires, le projet féministe est d'en finir avec la domination masculine – de l'exterminer de la surface de la terre. Nous voulons également mettre un terme à ces formes d'injustice sociale qui découlent du modèle patriarcal de la domination masculine – c'est-à-dire l'impérialisme, le colonialisme, le racisme, la guerre, la pauvreté, la violence sous toutes ses formes.

Pour y parvenir, nous devons détruire la structure même de la culture telle que nous la connaissons, son art, ses églises, ses lois ; ses familles nucléaires fondées sur le droit du père et ses états-nations ; toutes les images, institutions, coutumes et habitudes qui présentent les femmes comme des victimes vaines et invisibles.

Pour détruire la structure de la culture patriarcale, nous devons détruire les identités sexuelles féminine et masculine telles que nous les connaissons actuellement – autrement dit, nous devons renoncer aux normes que sont la valeur du phallus et le masochisme féminin, au fait qu'elles forment des identités socialement approuvées, au fait qu'elles entraînent des comportements érotiques, au fait qu'elles sont des indicateurs primaires de ce qui est « mâle » ou « femelle ».

En détruisant la structure de cette culture, nous devons en créer une nouvelle – sans hiérarchie, sans sexisme, sans relations de pouvoir, sans exploitation – autrement dit, une culture qui ne sera en aucun cas fondée sur la domination et la soumission.

En détruisant les identités phalliques des hommes et les identités masochiste des femmes, nous devons créer, à partir de nos propres cendres, de nouvelles identités érotiques. Ces nouvelles identités érotiques devront rejeter, sans concession, le modèle sexuel masculin : c'est-à-dire qu'elles devront rejeter les structures incarnées du type dominant-actif (« mâle ») et soumise-passive (« femelle ») ; elles devront rejeter la primauté de la sexualité génitale ; elles devront rejeter et écarter toutes les formes d'objectification sexuelle et d'aliénation qui sont inhérentes au modèle sexuel masculin⁹.

Comment nous, des femmes, à qui l'on a appris à avoir peur du moindre bruit nocturne, oserons-nous imaginer que nous pourrions détruire le monde que les

⁹ Dworkin, op. cit., pp. 153-154, 174-193.

hommes défendent avec leurs armées et leurs vies ? Comment nous, des femmes, qui n'avons aucune mémoire vivante de nous-mêmes en tant qu'héroïnes, imaginerons que nous pourrions réussir à construire une communauté révolutionnaire ? Où pouvons-nous trouver le courage révolutionnaire de surmonter notre peur d'esclaves ?

Malheureusement, nous sommes aussi invisibles à nous-mêmes que nous le sommes aux hommes. Nous apprenons à voir à travers leurs yeux – et ils sont presque aveugles. Notre première tâche, en tant que féministes, est d'apprendre à voir avec nos propres yeux.

Si nous pouvions voir avec nos propres yeux, je crois que nous nous rendrions compte que nous possédons déjà, au stade embryonnaire, les qualités requises pour renverser le système de la domination masculine qui nous opprime et qui menace de détruire toute vie sur cette planète. Nous nous rendrions compte que la force et le courage féminins se sont formés à partir des conditions mêmes de notre oppression, de nos vies de pondeuses et de bétail domestique. Nous devons à présent nous servir de ces qualités que sont la force et le courage féminins, et qui ont grandi en nous en tant que mères et épouses, pour rejeter les conditions d'esclavage qui ont permis leur émergence.

Si nous n'étions pas invisibles à nous-mêmes, nous nous rendrions compte que, depuis la nuit des temps, nous avons incarné le courage physique. Accroupies dans des champs, isolées dans des chambres, dans des quartiers pauvres, dans des maisons faites de bric et de broc, dans des hôpitaux, les femmes surmontent le supplice de l'accouchement. L'acte physique de l'accouchement requiert un courage physique du plus au niveau. C'est l'archétype même de l'authentique courage physique. À chaque fois, la femme risque sa vie. À chaque fois, la femme brave la mort. La femme n'a d'autre choix que d'endurer, résister, ou d'être submergée par la douleur. Pour survivre, il lui faut de l'énergie vitale, de la force, de la concentration et de la volonté. Aucun héros phallique, quoi qu'il vive lui-même ou fasse vivre à autrui pour faire la démonstration de son courage, n'arrive jamais à la cheville du courage solitaire et existentiel de la femme qui accouche.

Nous n'avons pas besoin de continuer à avoir des enfants pour affirmer notre capacité à être physiquement courageuses. Cette capacité est nôtre ; elle nous appartient, et elle nous appartient depuis l'aube des temps. Ce que nous devons faire à présent, c'est reconquérir cette capacité – arrêter de la mettre au service des hommes ; la rendre visible à nos propres yeux ; et déterminer comment l'utiliser au service de la révolution féministe.

Si nous n'étions pas invisibles à nous-mêmes, nous nous rendrions compte que nous nous sommes toujours appliquées à prendre soin de la vie humaine. L'attention et le souci que nous portons aux vies des autres font de nous des héroïnes. Dans toutes les situations – guerre, maladie, famine, sécheresse, pauvreté, lorsque la misère et le désespoir sont plus forts que jamais – les femmes ont fait le travail requis pour assurer la survie de l'espèce. Nous n'avons pas eu à appuyer sur un bouton, ni à organiser un régiment militaire, pour assurer émotionnellement et physiquement la continuité de la vie. Nous l'avons fait chacune dans notre coin, et chacune pour quelqu'un d'autre. Depuis des milliers d'années, selon moi, les femmes sont les seuls

exemples de courage moral et spirituel – nous avons pris soin de la vie, lorsque les hommes sont occupés à la détruire. Cette capacité à faire survivre la vie nous appartient. Nous devons nous en saisir – arrêter de mettre cette capacité au service des hommes, pour qu'ils ne puissent plus jamais l'utiliser à leurs fins criminelles.

D'autre part, si nous n'étions pas invisibles à nous-mêmes, nous nous rendrions compte que les femmes sont capables de ressentir, et qu'elles ont senti pendant des siècles, de l'angoisse – qu'elle soit physique ou mentale – pour les hommes qu'elles aiment. Il est également temps de reprendre le contrôle sur cette forme de courage, et de la diriger vers nous et vers les autres femmes.

Historiquement, pour nous, le courage a toujours été lié à notre engagement inébranlable envers la vie. Le courage, tel que nous le connaissons, s'est développé sur la base de cet engagement. Nous avons toujours affronté la mort pour défendre la vie ; et même dans l'amertume de notre propre esclavage domestique, le fait de savoir que nous faisons survivre la vie nous permettait de tenir le coup.

Nous sommes donc confrontées à deux réalités de l'existence des femmes sous régime patriarcal : (1) que l'on nous enseigne la peur comme partie intégrante de la féminité ; et (2) que les conditions même de notre asservissement domestique nous ont servies de terreau pour développer un engagement héroïque à prendre soin de et maintenir la vie.

Nos vies ne seront pas assez longues pour que nous réussissions à détruire la première de ces réalités : nous continueront à avoir peur des sanctions qui tombent inévitablement lorsque nous nous élevons contre la domination masculine ; il nous sera difficile d'exterminer le masochisme qui plonge si profondément en chacune d'entre nous ; nous endurerons des conflits et de l'ambivalence, la plupart d'entre nous, tout au long de nos vies, au fur et à mesure que la présence féministe révolutionnaire s'amplifiera.

Mais, si nous sommes déterminées, nous renforcerons et accroîtrons cet engagement héroïque à préserver et maintenir la vie. Nous le renforcerons en créant de nouvelles formes visionnaires de communauté humaine ; nous l'accroîtrons en nous incluant dedans – en apprenant à nous chérir et nous estimer les unes les autres, en tant que sœurs. Nous renierons toutes les formes de contrôle masculin et de domination masculine ; nous détruirons les institutions et les canons culturels qui nous enferment dans l'invisibilité et font de nous des victimes ; mais nous garderons avec nous, de notre passé oh ! si amer, notre empathie pour la valeur de la vie d'autrui.

Je veux conclure en disant que nous ne devons jamais trahir cet engagement héroïque envers la vie humaine, et qui se trouve être la source de notre courage en tant que femmes. Si nous le trahissions, nous nous retrouverions, les mains pleines de sang, à avoir enfin égalé les hommes sur le podium de l'héroïsme.

Redéfinir la non-violence-

... Et, finalement, je me retrouve encore une fois à m'entortiller le cœur, de façon à ce que le mauvais soit dirigé vers l'extérieur et que le bon soit vers l'intérieur, à essayer de trouver un moyen de devenir ce qui me ferait plaisir d'être, si je le pouvais, si... il n'y avait que moi sur cette terre.

Anne Franck, *The Diary of a Young Girl*, 1 août 1944, trois jours avant qu'elle ne soit arrêtée.

(1)

Le *féminisme*, selon *The Random House Dictionary*, est défini comme « la doctrine cherchant à obtenir l'égalité entre les droits sociaux et politiques des femmes et ceux des hommes ». Il s'agit d'un des visages du féminisme, et je vous exhorte à ne pas vous en moquer, ne pas le balayer d'un revers de la main en disant que c'est réformiste, ne pas l'écarter en vous drapant de ce que vous considérez être une radicalité de gauche immaculée.

Certaines d'entre vous ont lutté, corps et âme, pour les droits civils des noir.es. Vous compreniez qu'être en mesure de s'asseoir au comptoir d'un café pour y manger un hamburger pourri n'avait absolument aucune validité révolutionnaire – et cela ne vous a pas pour autant empêché de comprendre l'ignominie, le crachat, que cela représentait de ne pas pouvoir s'asseoir à ce comptoir. Et donc vous, et d'autres comme vous, avez mis vos vies dans la balance pour que les noir.es n'aient plus à subir les crachats quotidiens qui sont rendus possibles par l'exclusion des institutions – alors même que vous ne défendiez pas ces institutions. Durant toutes les années qu'a duré le mouvement pour les droits civils, je n'ai jamais entendu un homme blanc radical dire à un homme noir – « Pourquoi veux-tu manger ici, c'est tellement mieux de manger du gruau de maïs à la maison ». Il était évident que le racisme était un cancer qui couvait, et que cette maladie devait être combattue partout où ses effrayants symptômes apparaissaient ; qu'il fallait surveiller la croissance de la tumeur ; alléger ses effets incapacitants sur les victimes ; tenter de sauver les vies des personnes noires, une par une si nécessaire, des ravages causés par un système raciste qui condamnait ces vies à une amère misère.

Et pourtant, lorsqu'il s'agit de vos propres vies, vous ne tenez pas le même raisonnement. Le sexisme – dont la définition correcte est l'asservissement culturel,

Allocution prononcée au Boston College, au cours d'une conférence sur les alternatives au système de l'entreprise militaire, lors d'un panel sur « Défendre des valeurs sans violence », le 5 avril 1975.

politique, social, sexuel, psychologique et économique des femmes par les hommes et les institutions patriarcales – est également un cancer qui couve. Il couve dans chaque maison, dans chaque rue, dans chaque tribunal, dans chaque emploi, dans chaque show télévisé, dans chaque film. Il couve dans quasiment toutes les transactions entre un homme et une femme. Il couve dans chaque confrontation entre une femme et les institutions de cette société patriarcale. Le sexisme couve quand nous nous faisons violer, ou quand nous sommes mariées. Il couve lorsque l'on nous refuse la possibilité de contrôler nos propres corps – à chaque fois que l'état ou un homme décide à notre place comment nos corps seront utilisés. Le sexisme couve lorsque l'on nous apprend à nous soumettre aux hommes, sexuellement et/ou intellectuellement. Il couve lorsque l'on nous apprend et que l'on nous force à servir les hommes dans leurs cuisines, dans leurs lits, en tant que servantes, en tant que basse main d'œuvre pour leurs multiples projets, en tant que ferventes disciples de leur activité, quelle que soit l'activité en question. Il couve lorsque l'on nous apprend et que l'on nous force à les entretenir, en tant qu'épouses, mères, amantes ou filles. Le sexisme couve lorsque nous sommes forcées d'étudier la culture des hommes mais que nous n'avons aucun espace pour faire exister ou ressentir de la fierté envers notre propre culture. Il couve lorsque l'on nous apprend à respecter et révéler les voix masculines, de telle façon que nous ne possédons plus nos propres voix. Le sexisme couve lorsque, dès l'enfance, nous sommes forcées d'étouffer tout élan aventurier, toute ambition de réussite ou de grandeur, toute idée ou action originale et osée. Le sexisme couve nuit et jour, jour après jour, nuit après nuit. Le sexisme est le fondement sur lequel toute tyrannie est construite. N'importe quelle forme de hiérarchie ou d'agression est façonnée selon le modèle de la domination des hommes sur les femmes.

Je n'ai jamais entendu un homme blanc révolutionnaire se moquer d'un homme noir, ou le discréditer, pour avoir exigé la ratification du Civil Rights Act, ni pour avoir dénoncé les valeurs racistes qui sous-tendent chaque refus de voter en faveur de cette loi. Et pourtant, de nombreuses femmes de gauche m'ont dit : « Je n'arrive pas à comprendre tout à fait les enjeux de l'Equal Rights Amendment ». En discutant un peu plus avec elles, il ressort invariablement que ces femmes se sont faites ridiculiser par des hommes de gauche alors qu'elles exprimaient leur anxiété à l'idée que l'Equal Rights Amendment ne passe pas cette année ni dans les années à venir. Je vais vous en parler, moi, « des enjeux de l'Equal Rights Amendment » – un refus de l'adopter équivaut à un refus de reconnaître que les femmes sont en capacité physique et intellectuelle d'exercer les droits relatifs à la citoyenneté ; un refus de l'adopter condamne les femmes à n'être que des ombres aux yeux de la loi ; un refus de l'adopter revient à affirmer que les femmes sont inférieures aux hommes en vertu de la biologie, en vertu de leur naissance. Il est honteux, chez les gens politisés, d'être raciste ou antisémite. Mais le mépris total pour les droits des femmes n'engendre aucune honte.

Selon moi, l'homme qui accorde réellement de l'importance à votre droit à la dignité et à la liberté admettra que les effrayants symptômes du sexisme doivent être combattus où qu'ils fassent leur apparition : pour surveiller la croissance de la tumeur ; pour en alléger les effets incapacitants vis-à-vis des victimes ; pour tenter de

sauver les vies des femmes, une par une si nécessaire, des ravages causés par un système sexiste qui condamne ces vies à une amère misère. L'homme qui est votre camarade saura, dans ses tripes, le genre d'injure et de mépris qu'entraîne l'exclusion systématique des droits et des responsabilités relatifs à la citoyenneté. L'homme qui est véritablement votre camarade sera prêt à mettre son corps, sa vie, en jeu pour que vous ne soyez plus sujette à cet avilissement. Je vous demande de regarder ces hommes, vos camarades de gauche, et de déterminer si oui ou non ils ont pris cet engagement vis-à-vis de vous. S'il ne l'ont pas fait, alors c'est qu'ils ne prennent pas vos vies au sérieux, et tant que vous travaillez pour eux et avec eux, cela signifie que vous non plus ne prenez pas vos propres vies au sérieux.

(2)

Le féminisme est un périple, un périple qui vient juste de commencer. On a appris aux femmes que, pour nous, la terre est plate, et que si nous nous aventurons à l'extérieur, nous risquons de basculer dans le vide. Certaines d'entre nous se sont quand même risquées à aller explorer le dehors, et jusqu'ici nous ne sommes pas tombées. Mon intime conviction, ma conviction féministe, est que cette chute n'arrivera jamais.

Notre périple se compose de trois étapes. D'abord, nous devons découvrir notre passé. La route qui nous ramène en arrière est plongée dans l'obscurité, difficile à discerner. Nous cherchons les indices qui nous informent : oui, des femmes ont bien vécu ici. Puis nous essayons de savoir à quoi ressemblait la vie de ces femmes. Cette recherche laisse un goût amer. Nous réalisons que, pendant des siècles, pour lesquels il existe des archives, les femmes ont été violées, exploitées, rabaissées, de manière systématique et scandaleuse. Nous réalisons que des millions et des millions de femmes sont mortes, victimes d'un génocide organisé. Nous prenons conscience que les atrocités s'enchaînent, commises à des échelles si vastes que d'autres atrocités semblent bien faibles en comparaison. Nous réalisons que le génocide prend des formes variées – le massacre, la mutilation, l'esclavage, le viol. Supporter l'horreur de ces faits nous est difficile.

Ensuite, nous devons nous pencher sur le présent : comment la société est organisée de nos jours ; comment les femmes vivent aujourd'hui ; comment fonctionne-t-il – ce système global de l'oppression fondé sur le genre et qui emporte tellement de vies invisibles ; quelles sont les origines de la domination masculine ; comment la domination masculine est-elle reconduite par la violence organisée et les institutions totalitaires ? Cette recherche laisse également un goût amer. Nous réalisons que partout sur Terre, notre peuple, les femmes, sont enchaînées. Ces chaînes sont psychologiques, sociales, sexuelles, légales et économiques. Ces chaînes sont très lourdes. Ces chaînes sont cadencées par une violence systématique commise à notre encontre par la classe de genre des hommes. Supporter l'horreur de ces faits nous est difficile. Il nous est également difficile de nous débarrasser de ces chaînes, de trouver les ressources pour retirer notre consentement à nous faire exploiter. Il nous est difficile de déterminer les formes que doit prendre notre résistance.

Enfin, nous devons imaginer un futur où nous serions libres. Ce n'est qu'en imaginant ce futur que nous trouverons l'énergie pour ne pas rester prisonnières de notre passé et de notre présent. Ce n'est qu'en imaginant ce futur que nous aurons la force de rejeter notre comportement d'esclave – de le reconnaître à chaque fois que nous nous conduirons ainsi, et d'y mettre un terme. Cette recherche n'est pas amère, mais elle est incroyablement difficile – parce qu'à chaque fois qu'une femme renonce à se comporter en esclave, elle se prend en pleine face la force et la cruauté de son oppresseur.

Les femmes qui s'investissent politiquement se demandent souvent : « Comment, en tant que femmes, pouvons-nous soutenir les luttes d'autres personnes ? ». Cette question, qui sert de base à l'analyse et à l'action politique, ne fait que reproduire notre oppression – cela nous cantonne au rôle de petites mains serviables, le rôle dévolu à la classe genrée des femmes. Si nous n'étions pas des femmes – si nous étions des hommes salariés, ou des hommes noirs, ou des hommes quoi que ce soit – cela serait suffisant pour que nous puissions délimiter la réalité de notre propre oppression ; et rien que ça suffirait à rendre notre lutte crédible aux yeux des hommes révolutionnaires.

Mais nous sommes des femmes, et la première réalité de notre oppression est que nous sommes invisibles pour nos oppresseurs. La deuxième réalité de notre oppression est que nous avons été dressées – depuis des siècles et depuis notre naissance – à voir les choses à travers les yeux de nos oppresseurs, et nous sommes donc invisibles pour nous-mêmes. La troisième réalité de notre oppression est que nos oppresseurs ne sont pas seulement les dirigeants d'états, les capitalistes, les militaristes – mais aussi nos pères, nos fils, nos époux, nos frères et nos amants. Aucun autre groupe social n'est autant ligoté, autant envahi, autant privé de tout souvenir de liberté, autant dépouillé de toute identité et culture, autant dénigré, autant rabaissé et humilié jour après jour. Et pourtant, nous continuons, aveuglément, et nous demandons encore et encore : « Que pouvons-nous faire pour eux ? ». Il est temps de demander : « Que doivent-ils faire pour nous maintenant ? ». Cette question doit être la première question de tout dialogue politique avec les hommes.

(3)

Pendant tous ces siècles patriarcaux, les femmes ont été inflexibles lorsqu'il s'agissait de défendre d'autres vies que les nôtres. Nous sommes mortes en couches pour que d'autres puissent vivre. Nous avons pris soin de la vie d'enfants, d'époux, de pères et de frères, lors de guerres, de famines, de catastrophes en tout genre. Nous avons accompli cela dans l'amertume de l'asservissement global. Tout ce qu'il y a à savoir sur l'attachement à la vie dans un système patriarcal, nous le savons. Quoi qu'il faille faire pour défendre la vie dans un système patriarcal, nous en sommes capables.

Il est maintenant temps de rejeter le patriarcat en accordant autant de valeur et de sérieux à nos vies qu'à celles des autres. Il est maintenant temps de nous engager à protéger et prendre soin les unes des autres.

Nous devons *développer* des valeurs qui *trouvent leur source* dans la sororité. Nous devons développer des valeurs qui rejettent la domination phallique, l'agression phallique, ainsi que toutes les relations et les institutions fondées sur la domination masculine et la soumission féminine.

Développer des valeurs trouvant leur source dans la sororité ne sera pas facile. Pendant des siècles, les valeurs masculines nous ont été enfoncées de force dans nos gosiers et enfoncées de force dans nos cons. Nous sommes les victimes d'une violence si pernicieuse, si incessante, si inexorable, que nous ne pouvons pas la montrer du doigt et dire : « Voilà où cette violence commence et voilà où elle prend fin ». Toutes les valeurs que nous sommes peut-être amenées à défendre, conséquemment à notre allégeance aux hommes et à leurs idées, sont imprégnées de cette violence. Nous avons une connaissance plus fine de la violence que n'importe qui sur cette planète. Nous en avons absorbé de telles quantités – en tant que femmes, et que juives, noires, vietnamiennes, amérindiennes, etc – que nos corps et nos âmes en sont à jamais marqués.

Je vous soumets l'idée suivante : tout engagement en faveur de la non-violence, engagement qui ne se contenterait pas d'être une posture, doit partir d'une reconnaissance des formes et des degrés de violence commis à l'encontre des femmes par la classe de genre des hommes. Je vous soumets l'idée suivante : toute analyse de la violence, ou tout engagement à agir pour la faire cesser, qui ne partirait pas de cette reconnaissance, serait nul, vide de sens – une arnaque qui aura pour conséquence directe la reconduction de votre servitude. Je vous soumets l'idée suivante : tout apôtre masculin de la soi-disant non-violence qui ne s'engage pas, corps et âme, à mettre fin à la violence que vous subissez n'est pas digne de confiance. Il n'est pas votre camarade, pas votre frère, pas votre ami. Il est quelqu'un pour qui votre vie est invisible.

Pour nous les femmes, la non-violence doit partir d'un refus : celui de voir nos limites bafouées, celui d'être victimisées. Nous devons trouver des alternatives à la soumission, parce que notre soumission – au viol, à l'agression, à la servitude domestique, au harcèlement, à toutes sortes de victimisation – reconduit la violence.

Le refus d'être une victime ne trouve pas sa source dans des actes de résistance associés à la masculinité tels que le meurtre. Le refus dont je parle est le refus révolutionnaire d'être une victime, n'importe où, n'importe quand, vis-à-vis d'amis ou d'ennemis. Ce refus requiert le désapprentissage conscient de toutes les formes de soumission masochiste qui nous sont enseignées comme étant l'essence de la féminité. La violence masculine se nourrit du masochisme féminin comme les vautours se nourrissent de charogne. Notre projet non-violent est de trouver les formes sociales, sexuelles, politiques et culturelles qui récusent nos comportements de soumission programmés, de sorte que la violence masculine ne puisse plus se mettre de cadavres sous la dent.

Quand je dis que nous devons développer des valeurs qui trouvent leur source dans la sororité, je veux dire que nous ne devons pas accepter, pas même une seconde, les conceptions des hommes sur ce qu'est la non-violence. Leurs façons de voir la non-violence n'ont jamais inclu la condamnation de la violence systématique à notre encontre. Les hommes qui adhèrent à ces conceptions n'ont jamais renoncé aux

comportements, aux représentations, aux valeurs et aux privilèges masculins, bien qu'il s'agisse d'actes de violence à notre rencontre.

Nous réduirons la violence en refusant que nos limites soient franchies. Nous rejetterons l'intégralité du système patriarcal – avec ses institutions sadomasochistes, avec tous ses scénarios sociaux de domination et de soumission copiés sur le modèle de la domination masculine – lorsque nous refuserons consciemment, de manière rigoureuse et absolue, d'être le sol sur lequel pousse, telles des mauvaises herbes, la violence, l'orgueil et l'arrogance des hommes.

Fierté lesbienne-

Pour moi, être lesbienne veut dire trois choses -

Premièrement, cela signifie que j'aime, chéris et respecte les femmes, en pensées, dans mon cœur et dans mon âme. Cet amour des femmes est le terreau dans lequel s'enracine ma vie. C'est le terreau de la vie que nous partageons ensemble. Ma vie se développe sur cette terre. Dans n'importe quelle autre terre, je mourrai. Quelques soient les formes que prend mon courage, je suis courageuse grâce au pouvoir et à la passion de cet amour nourricier.

Deuxièmement, être lesbienne signifie, pour moi, qu'il existe une passion et une intimité érotiques à toucher et goûter, une tendresse sauvage et salée, une sueur humide et sucrée, nos seins, nos bouches, nos chattes, nos poils entremêlés, nos mains. J'évoque ici une passion charnelle aussi profonde et mystérieuse que l'océan, aussi forte et tranquille que la montagne, aussi insistante et changeante que le vent.

Troisièmement, être lesbienne m'évoque le souvenir de ma mère, qui survit dans mon propre corps, que je recherche, désire, trouve, et que j'honore véritablement. Cela m'évoque le souvenir de l'utérus, lorsque nous ne faisons qu'une avec nos mères, jusqu'à l'accouchement où nous avons été brutalement séparées. Cela signifie un retour à l'intérieur de ce ventre, à l'intérieur d'elle, à l'intérieur de nous-mêmes, vers les tissus et les membranes, vers la moiteur et le sang.

Cet amour nourricier, qui est notre dénominateur commun, engendre une certaine fierté, autant dans l'amour charnel que dans le souvenir de la mère - et cette fierté brille d'un éclat aussi intense que le Soleil d'été à midi. Cette fierté ne peut pas être ternie. Ceux qui voudraient la ternir sont dans la même position que s'ils essayaient de jeter de la boue au Soleil. Le Soleil continue de briller, et ceux qui lancent de la boue ne réussissent qu'à se salir les mains.

Parfois, le Soleil est masqué par d'épaisses couches de nuages noirs. Une personne qui regarderait le ciel jurerait que le Soleil n'existe pas. Et pourtant, le Soleil brille toujours. La nuit, lorsqu'il n'y a pas de lumière, le Soleil brille encore. Lorsqu'il y a de la pluie, de la grêle, un ouragan ou une tornade, le Soleil brille.

Est-ce que le Soleil se demande : « Suis-je bon ? Suis-je utile ? Suis-je suffisant ? ». Non, il brûle et brille. Est-ce que le Soleil se demande : « Que pense la Lune de moi ? Quels sont les sentiments de Mars envers moi aujourd'hui ? ». Non, il brûle et brille. Est-ce que le Soleil se demande : « Suis-je aussi massif que les autres soleils des autres galaxies ? ». Non, il brûle et brille.

Dans les prochaines années, je pense que ce pays connaîtra une terrible tempête. Je pense que le ciel s'assombriera au-delà de tout ce que nous connaissons. Ceux qui se trouvent en prison ou dans des hôpitaux psychiatriques ne verront

Allocution prononcée lors d'un rallye pour la semaine de la fierté lesbienne, central park, new york city, 28 juin 1975.

même pas le ciel, seulement un carré de noir à travers une fenêtre grillagée. Ceux qui ont faim et qui ressentent du désespoir ne regarderont peut-être même pas en l'air. Ils verront l'obscurité s'allongeant sur le sol au bout de leurs pieds. Celles qui sont violées verront la noirceur lorsqu'elles lèveront les yeux sur le visage de leur violeur. Celles qui sont agressées et violentées par des fous plisseront des yeux à chaque instant pour distinguer, dans le noir, qui s'avance vers elles. Il sera difficile de se souvenir, au plus fort de la tempête, que même là, alors que nous ne le voyons pas, le Soleil brille. Il sera difficile de se souvenir que même là, alors que nous ne le voyons pas, le Soleil brûle. Nous essayerons de le voir et nous essayerons de sentir sa présence, mais nous oublierons qu'il continue de nous réchauffer ; que s'il n'était pas là, brûlant, brillant, cette terre serait une planète gelée, désertique et stérile.

Aussi longtemps que nous serons en vie, que nous respirerons, peu importe le degré d'obscurité sur terre, ce soleil continuera de brûler et de briller. Aujourd'hui n'existe pas sans lui. Demain n'existe pas sans lui. Hier n'aurait pas existé sans lui. Cette lumière est en nous – égale à elle-même, chaude et réconfortante. Souvenez-vous de cela, mes sœurs, pour les mauvais jours à venir.

Notre sang : L'esclavage des femmes en amérique -

(En mémoire de Sarah Grimké, 1792-1873 et d'Angelina Grimké, 1805-1879)

(1)

Dans son introduction à *Felix Holt* (1866), George Eliot écrit :

... Il y a beaucoup de douleurs silencieuses ; et les vibrations qui composent les souffrances humaines sont souvent un simple murmure en regard du rugissement de l'existence galopante. Il y a des regards de haine qui poignent mais qui, contrairement à un vrai couteau, ne déclenchent aucun cri ; des braquages qui dépouillent homme et femme de leur paix et de leur joie pour toujours, mais dont la victime ne parlera pourtant jamais – des atrocités commises dans un grand silence sauf pour les quelques gémissements qui percent la nuit, des atrocités jamais écrites sauf sur les lignes façonnées sur le visage par les longs mois d'angoisse réprimée et de larmes matinales. Un nombre incalculable de chagrins hérités ayant gâché une vie n'est jamais parvenu à la moindre oreille humaine.¹

Je veux vous parler ce soir des femmes et de leurs « chagrins hérités » sur cette terre américaine, des chagrins qui ont gâchés millions sur millions de vies humaines, des chagrins qui ne sont « jamais parvenus à la moindre oreille humaine », ou des chagrins qui ont été soufflés puis oubliés.

L'histoire de cette nation est celle du sang versé. Tout ce qui a poussé ici a poussé dans des champs irrigués par le sang de peuples entiers. Cette nation est construite sur les carcasses des nations indigènes. Cette nation est construite sur le travail des esclaves, les massacres et le deuil. Cette nation est raciste, sexiste, meurtrière. Cette nation est dévorée par la volonté pathologique de dominer.

Il y a cinquante-cinq ans, nous les femmes devenions citoyennes de cette nation. Après soixante-dix ans d'une lutte acharnée pour obtenir le droit de vote, nos

Allocution prononcée pour la National Organization For Women, Washington, D.C, le 23 août 1975, à l'occasion du cinquante-cinquième anniversaire de l'obtention du droit de vote pour les femmes ; prononcée à la community church de Boston, le 9 novembre 1975.

¹ George Eliot, *Felix Holt* (Harmondsworth: Penguin Books, 1972), p. 84.

gentils maîtres ont jugé bon de nous le *donner*. Depuis ce jour, nous avons participé, a minima de façon cérémonielle, au bain de sang de notre gouvernement ; nous avons été impliquées de manière formelle et officielle dans ses crimes. Les espoirs de nos aïeules étaient les suivants : lorsque les femmes auraient le vote, nous en ferions usage pour mettre un terme aux crimes des hommes à l'encontre des hommes, mais aussi à l'encontre des femmes. Nos aïeules croyaient nous avoir donné l'outil qui nous permettrait de transformer une nation corrompue en une nation vertueuse. Comme il est amer de devoir constater qu'elles s'étaient trompées. Comme il est amer que le droit de vote soit devenu la pierre tombale qui siège au-dessus de leurs tombes oubliées.

Nous les femmes n'avons pas de nombreuses victoires à célébrer. Partout, notre peuple est enchaîné – soit-disant biologiquement inférieures aux hommes, nos corps contrôlés par les hommes et la loi patriarcale ; les victimes de crimes violents et sauvages ; condamnées par la loi, la coutume et la tradition à la servitude sexuelle et domestique ; exploitées sans merci dans n'importe quel travail salarié ; dépouillées de toute identité et ambition de par notre naissance. Nous voulons voir le droit de vote comme une victoire. Nous voulons le fêter. Nous voulons nous réjouir. Mais la réalité est que le droit de vote n'opère qu'un changement cosmétique dans nos existences. Le droit de vote fut, pour nous, l'illusion de pouvoir participer mais sans la réalité de l'autodétermination. Nous sommes toujours un peuple colonisé, sujettes à la volonté des hommes. Et, en réalité, derrière le vote, on trouve l'histoire d'un mouvement qui s'est lui-même trahi en abandonnant ses perspectives visionnaires et en compromettant ses plus profondes convictions. Le 26 août 1920 signa cruellement la mort du premier mouvement féministe en Amérique.

Comment fêtons-nous cette mort ? Comment nous réjouissons-nous de la fin d'un mouvement qui avait pour objectif de sauver nos vies du naufrage de la domination patriarcale ? Quelle victoire y a-t-il dans les cendres d'un mouvement féministe consumé ?

La signification du droit de vote est la suivante : que nous avons intérêt à nous pencher sur notre passé invisible, de sorte à comprendre comment et pourquoi tant de choses se sont terminées sur si peu ; que nous avons intérêt à ressusciter nos mortes, étudier comment elles avaient vécu et pourquoi elles étaient mortes ; que nous avons intérêt à trouver remède à la maladie qui les avait décimées, pour qu'elle ne nous emporte pas nous aussi.

De nombreuses femmes, je pense, sont réticentes au féminisme parce que c'est une grande souffrance d'être pleinement consciente de la misogynie brutale qui imprègne la culture, la société et toutes les relations personnelles. C'est comme si, il y a une éternité, notre oppression avait été coulée dans la lave et qu'aujourd'hui elle s'était changée en granite, et que chaque femme était piégée dans la pierre. Les femmes essaient de survivre dans cette pierre, prises à l'intérieur. Les femmes disent : « J'aime cette pierre, son poids n'est pas trop lourd pour moi ». Les femmes prennent la défense de cette pierre en disant qu'elle les protège de la pluie et du vent et du feu. Les femmes disent : « Cette pierre est la seule chose que je connaisse, qu'existe-t-il sans elle ? ».

Pour certaines femmes, être prise dans la pierre est insupportable. Elles

veulent être libres de leurs mouvements. Elles mobilisent toute leur force pour s'extraire de la pierre qui les retient prisonnières. Elles se cassent les ongles, se meurtrissent les poings, s'arrachent la peau des mains jusqu'à faire saigner la chair. Elles s'ouvrent les lèvres sur la roche, se cassent les dents, s'étouffent sur le granite qui se brise dans leur bouche. De nombreuses femmes meurent lors de cette bataille solitaire et désespérée contre la pierre.

Mais que se passerait-il si cet élan vers la liberté existait chez toutes les femmes prises dans la pierre ? Que se passerait-il si la roche elle-même venait à être totalement saturée de l'odeur puante des corps de femmes en décomposition, l'odeur de la pourriture et de la mort accumulée pendant des milliers d'années, de telle sorte qu'aucune femme ne pourrait réprimer son dégoût ? Que feraient ces femmes si, enfin, elles voulaient être libres ?

Je pense qu'elles étudieraient la roche. Je pense qu'elles mobiliseraient toutes leurs capacités mentales et physiques pour analyser la roche, sa structure, ses qualités, sa nature, sa composition chimique, sa densité, les lois physiques qui régissent ses propriétés. Elles essaieraient de découvrir là où elle s'est érodée, quelles substances l'altèrent, quel degré de pression est requis pour la pulvériser.

Cette enquête nécessiterait une rigueur et une honnêteté absolues. Le moindre mensonge qu'elles se raconteraient au sujet de la nature de la roche compromettrait leur libération. Le moindre mensonge qu'elles se raconteraient au sujet de leur propre condition, emprisonnées dans la pierre, viendrait entretenir cette situation qui leur était devenue insupportable.

Je pense que nous en avons assez d'être prisonnières de la roche. Je pense que la puanteur des carcasses de femmes en décomposition nous est finalement devenue si ignoble que nous sommes prêtes à affronter la vérité – au sujet de cette roche et de nous qui sommes prises dedans.

(2)

L'asservissement des femmes remonte à des milliers d'années, dans la préhistoire d'une civilisation qui nous est inaccessible. Comment les femmes sont devenues des esclaves, possédées par les hommes, nous ne le savons pas. Nous savons en revanche que l'esclavage des femmes par les hommes est la plus ancienne forme d'esclavage dans l'histoire du monde.

Les premières esclaves amenées dans ce pays par les impérialistes anglo-saxons furent des femmes – des femmes blanches. Leur asservissement était sanctifié par les lois civiles et religieuses, matérialisé par la coutume et la tradition, et mis en pratique par le sadisme systématique des hommes en tant que classe esclavagiste.

Les droits des femmes sous la loi anglaise des dix-septième et dix-huitième siècles sont décrits dans le paragraphe suivant :

Dans cette union que nous appelons *les liens du mariage* réside une notion d'attache. Il est vrai que homme et femme ne font qu'un ; mais encore faut-il comprendre de quelle manière. Lorsqu'un ruisseau fluet ou une petite rivière rejoint... la Tamise, la pauvre

ruisselette perd son nom ; elle est emportée et incorporée à son nouvel associé ; elle n'a aucun pouvoir sur la situation ; elle ne possède rien... On dit d'une femme, dès qu'elle est mariée, qu'elle est *couverte* ; du latin *nupta* signifiant « voilée » ; pour ainsi dire, dans l'ombre et éclipsée ; elle a perdu sa force... Sa nouvelle identité se résume à son supérieur ; son compagnon, son maître... Eve, parce qu'elle a aidé le serpent à séduire son mari, a infligé à la femme un fléau particulier. Voyez ici les raisons... qui font que les femmes n'ont pas de voix au parlement. Elles ne créent aucune loi, ne vote en faveur d'aucune, n'en n'abrogent aucune. Il s'entend que toutes les femmes sont soit mariées, soit bientôt mariées, et que leur désirs se limitent à leur époux... Le droit commun serre ici la main de la loi divine.²

La loi anglaise s'appliquait dans les colonies. Il n'y avait pas de nouveau monde ici pour les femmes.

Les femmes étaient vendues en mariage dans les colonies, d'abord pour le prix de la traversée depuis l'Angleterre ; puis, alors que les hommes amassaient des richesses, pour de plus grosses sommes, réglées aux marchands qui vendaient les femmes comme s'il s'agissait de patates.

Les femmes furent importées dans les colonies pour la reproduction. Un homme achetait un terrain pour faire pousser de la nourriture et, de la même manière, il achetait une femme pour y faire pousser des fils.

Un homme possédait sa femme et tout ce qu'elle produisait. Sa récolte provenait de son utérus, et cette récolte était moissonnée chaque année jusqu'à sa mort.

Selon la loi, un homme était même propriétaire des enfants à naître de cette femme. Il possédait aussi le moindre objet personnel qu'elle pourrait avoir – ses vêtements, brosses à cheveux, tout ses effets personnels même les plus insignifiants. Il avait aussi le droit, bien entendu, de la faire travailler en tant que domestique, et possédait tout ce qu'elle fabriquait avec ses mains – nourriture, vêtements, tissus, etc.

Un homme avait le droit d'user de châtiments corporels, de la « châtier » comme on disait à l'époque. Les femmes étaient fouettées et frappées pour avoir désobéi, ou lorsque l'envie le prenait, avec l'approbation totale de la loi et de la coutume.

Une femme qui se sauvait était considérée comme une esclave en fuite. Elle pouvait être traquée, ramenée à son propriétaire, et brutalement punie en étant fouettée ou envoyée en prison. Quiconque l'aidait à se sauver, ou lui donnait un toit ou de la nourriture, pouvait être poursuivi.e pour vol.

Le mariage est un tombeau. Il entérine la mort civile de la femme. Dans le mariage, elle n'avait aucun droit politique, aucun droit privé, aucun droit personnel. Elle était possédée, corps et âme, par son époux. Même lorsqu'il mourrait, elle ne

² *The Lawes Resolutions of Women's Rights: Or, the Lawes Provision for Women* (London, 1632), cité par Julia Cherry Spruill, *Women's Life and Work in the Southern Colonies* (New York: W. W. Norton & Co., Inc., 1972), p. 340.

pouvait pas récupérer la garde des enfants dont elle avait accouché ; le mari devait léguer ses enfants à un autre homme qui récupérerait l'intégralité des droits de garde et de responsabilité légale.

Bien sûr, la plupart des femmes blanches étaient importées dans les colonies comme bétail à marier. Toutefois, un nombre plus restreint de femmes blanches étaient importées pour servir de domestiques sous statut *indenture*. En théorie, les domestiques *indenture* signaient un contrat de servitude dans lequel était spécifiée la durée du service, la plupart du temps en échange du prix de la traversée. Mais, en réalité, la durée de la servitude pouvait être rallongée par le maître pour punir la domestique d'avoir enfreint des règles ou des lois. Il arrivait souvent, par exemple, qu'une domestique *indenture*, qui par définition ne possédait aucun moyens légaux ou économiques de se protéger, soit utilisée sexuellement par son maître, qu'elle tombe enceinte, puis qu'elle soit accusée d'avoir mis au monde un.e batard.e ; ce qui était un crime à l'époque.

La condamnation pour ce crime était souvent un allongement du service auprès du maître en question. Un argument qui revenait pour justifier cette exploitation était que la grossesse avait réduit les capacités de travail de la domestique, et que le maître avait souffert d'une perte de rendement. La femme était forcée de rattraper ce qu'il avait perdu.

L'esclavage des femmes en Angleterre, puis en Amérique, n'était pas structurellement différent de l'esclavage tel qu'il était pratiqué partout ailleurs sur terre. L'oppression institutionnelle des femmes n'est pas limitée à une période historique en particulier ; elle ne découle pas non plus de circonstances nationales particulières ; elle ne se limite pas non plus à la culture occidentale ; elle n'est pas non plus la conséquence d'un système économique spécifique. L'esclavage des femmes en Amérique allait de pair avec le caractère universel de l'objet asservissement des femmes : les femmes étaient du bétail sexuel ; leurs corps et leurs problématiques biologiques étaient la propriété des hommes ; la domination des hommes était systématique, sadique, et trouvait ses origines dans la question sexuelle ; leur esclavage était le fondement sur lequel était érigée toute la vie sociale et le modèle duquel ont découlé toutes les autres formes de domination sociale.

La domination des hommes sur les femmes est une atrocité qui a empoisonné le corps social, aussi bien en Amérique qu'ailleurs. Les premières à mourir de ce poison sont les femmes, bien entendu – leur génie est détruit ; le moindre de leur potentiel est amoindri ; leur force est anéantie ; leurs corps sont mis à sac ; leur volonté est piétinée par leurs maîtres masculins.

Mais la volonté de dominer est une bête vorace. Il n'y a jamais assez de corps chauds pour apaiser sa faim monstrueuse. Une fois réveillée, cette bête grandit, grandit, se nourrissant de toute la vie qui l'entoure, parcourant la terre à la recherche de nouvelles sources de nourriture. Cette bête vit en chaque homme qui se repaît de la servitude féminine.

Chaque homme marié, aussi pauvre soit-il, était propriétaire d'une esclave – sa femme. Chaque homme marié, aussi impuissant soit-il comparé aux autres hommes, détenait un pouvoir absolu sur une esclave – sa femme. Chaque homme marié, quelque soit son rang dans le monde des hommes, était le tyran et le maître

d'une femme – sa femme.

Et chaque homme, marié ou non, jouissait d'une conscience de classe – sa classe de genre – lui donnant le droit de dominer les femmes, l'autorité brutale et absolue de contrôler le corps des femmes, la mainmise impitoyable et féroce sur les cœurs, les esprits et les destinées des femmes. Ce droit à la domination sexuelle était engrangé à la naissance, découlant de la volonté de Dieu, matérialisé dans les lois établies de la biologie, impossible à modifier ou à restreindre par la loi ou la raison. Chaque homme, marié ou non, savait qu'il n'était pas une femme, pas du bétail sexuel, pas un animal mis sur terre pour être baisée et produire la génération suivante. Ce savoir se trouvait au centre de son identité, la source de sa fierté, le germe de son pouvoir.

Dès lors, il n'y avait aucune contradiction ou souffrance morale à acheter des esclaves noir.es pour la première fois. La volonté de dominer s'était engraisée en se nourrissant de la chair des femmes ; ses muscles étaient devenus forts et fermes d'avoir soumis les femmes ; son désir de puissance était devenu frénétique devant le plaisir sadique que procure l'hégémonie absolue. Quelque soit l'aspect de la conscience humaine qu'il faut atrophier pour que les hommes en arrivent à réduire d'autres humaines à l'état de bétail, cet aspect était devenu rabougri et inutilisable bien avant que les premier.es esclaves noir.es soient importé.es dans les colonies anglaises. Dès que l'esclavage des femmes est instauré en tant que fondement maladif de n'importe quelle société, le racisme ainsi que d'autres pathologies hiérarchiques se développeront inévitablement sur ce terreau.

Il existait un commerce des esclaves noir.es avant la colonisation anglaise de ce qui est connu aujourd'hui comme la côte est des états-unis. Au cours du moyen-âge, on trouvait des esclaves noir.es en europe en nombre relativement peu élevé. Les portugais avaient été les premiers à se consacrer réellement à l'enlèvement et au commerce de noir.es. Ils ont développé la traite transatlantique des esclaves. Les esclaves noir.es étaient importé.es en très grands nombres dans les colonies portugaise, espagnoles, françaises, hollandaises, danoises, et suédoises.

Dans les colonies anglaises, comme je l'ai dit, chaque homme marié possédait une esclave, sa femme. Alors que les hommes accumulaient de la richesse, ils achetaient toujours plus d'esclaves, des esclaves noir.es, qui étaient déjà acheté.es une première fois de l'autre côté de l'atlantique pour être revendu.es en tant qu'esclaves. La richesse d'un homme a toujours été déterminée en fonction de ce qu'il possède. Un homme achète des biens pour à la fois accroître son patrimoine et pour en faire la démonstration. Les esclaves noir.es étaient acheté.es avec ces deux objectifs en vue.

Les lois imposant le statut de bétail aux femmes blanches étaient à présent étendues pour inclure les esclaves noir.es. Le droit divin qui avait permis l'asservissement des femmes par les hommes était maintenant interprété pour faire de l'asservissement des noir.es par les blancs un rouage de la volonté divine. La notion néfaste d'infériorité biologique, qui a été créée pour justifier l'abject asservissement des femmes par les hommes, était maintenant élargie pour justifier l'abject asservissement des noir.es par les blancs. Le fouet, utilisé pour réduire en charpie le dos des femmes, était à présent également brandi contre la chair noire.

Les hommes et les femmes noir.es étaient enlevé.es à leurs terres natales africaines et vendu.es en esclavage, mais leurs conditions de vie en tant qu'esclaves n'étaient pas les mêmes. L'homme blanc inséra sa vision de l'infériorité féminine dans l'institution que fut l'esclavage des noir.es. La valeur d'un homme noir sur le marché aux esclaves était le double de la valeur d'une femme noire ; il avait été estimé que son travail à lui, au champ ou à la maison, valait le double de son travail à elle.

Les conditions d'esclavage des femmes noires étaient déterminées d'abord par leur sexe, puis par leur race. La nature de leur asservissement différait de celle des hommes noirs parce qu'elles étaient du bétail sexuel, une marchandise sexuelle, soumises à la volonté sexuelle de leurs maîtres blancs. Au champ ou à la maison, elles supportaient les mêmes charges que les esclaves masculins. Elles travaillaient tout aussi dur ; elles travaillaient tout aussi longtemps ; leur nourriture et leurs vêtements étaient inadaptés ; les contremaîtres les fouettaient tout aussi souvent. Mais les femmes noires étaient forcées de devenir des bêtes de somme, que l'étalon qui les montaient fût son maître blanc ou un esclave noir choisi par le maître. Sa valeur économique à elle, toujours inférieure à celle d'un homme noir, était d'abord estimée selon sa capacité de ponte, servant à engendrer toujours plus d'esclaves pour son maître et donc accroître sa richesse ; puis, dans un second temps, sa valeur économique était estimée selon sa capacité à travailler en tant qu'esclave au champ ou à la maison.

Alors que les esclaves noir.es étaient importé.es dans les colonies anglaises, les caractéristiques de l'esclavage des femmes blanches s'en trouvèrent modifiées d'une manière très étrange. Les épouses continuèrent à être du bétail. Elles servaient toujours à pondre des fils, tous les ans, jusqu'à leur mort. Mais leurs maîtres blancs, dans un rush provoqué par l'extase de la domination, décidèrent d'un nouvel usage pour leur corps : ces femmes allaient remplir la fonction d'ornements, complètement inutiles, complètement passives, des objets décoratifs conservés pour faire la démonstration du surplus de richesses accumulé par le maître.

Cette invention de la femme-ornement se retrouve dans toutes les sociétés construites sur l'esclavage des femmes et où les hommes ont accumulé de la richesse. En chine, par exemple, où les pieds des femmes furent bandés pendant mille ans, les pieds des femmes pauvres étaient bandés d'une manière relâchée – il fallait qu'elle soit capable de travailler ; ses pieds étaient bandés, les pieds de son mari ne l'étaient pas ; cela lui procurait un pouvoir sur elle parce qu'il pouvait marcher plus vite qu'elle ; mais pourtant, elle devait encore pondre des enfants et s'en occuper, faire le travail domestique, et bien souvent travailler aux champs ; il ne pouvait pas se permettre de la mutiler complètement parce qu'il avait besoin qu'elle travaille. Mais la femme qui se retrouvait épouse d'un homme riche était immobilisée ; ses pieds étaient réduits à l'état de moignons, ce qui la rendait totalement inutile, sauf à être baisée et engrossée. Son degré d'inutilité à elle faisait la démonstration de son degré de richesse à lui. La mutilation physique complète était le summum de la mode féminine, l'idéal de beauté féminine, la clé de voûte érotique de l'identité féminine.

En Amérique comme ailleurs, le ligotage physique était le but réel de la haute couture féminine. Le costume d'une femme de la haute était une invention sadique mise au point pour maltraiter son corps. Ses côtes étaient poussées vers l'intérieur et

vers le haut ; sa taille était comprimée au maximum pour qu'elle ressemble à un sablier ; ses jupons étaient larges et très lourds. Les mouvements qu'elle pouvait se permettre dans cet attirail contraignant et souvent douloureux étaient considérés comme l'essence de la grâce féminine. Ces femmes s'évanouissaient régulièrement parce qu'elles ne pouvaient pas respirer. Ces femmes étaient extrêmement passives parce qu'elles ne pouvaient pas bouger.

Et bien sûr, les femmes de la haute étaient entraînées à faire preuve d'imbécillité mentale et morale. La moindre démonstration d'intelligence mettait en péril la valeur de ces femmes en tant qu'ornement. La moindre démonstration d'une volonté intègre contredisait la réalité de son maître dans laquelle elle n'était qu'un objet décoratif. La moindre rébellion contre la passivité abrutissante que la classe des esclavagistes avait estimé être sa véritable nature pouvait entraîner le courroux de son puissant propriétaire et provoquer sa condamnation puis sa ruine.

Les robes hors de prix qui agrémentaient ces femmes, leurs passe-temps, leur vacuité, ont rendu invisible la dure et froide réalité de leur existence en tant que bétail sexuel. Puisqu'elles ne servaient qu'à faire la preuve de la richesse masculine, on pense souvent que cette richesse était aussi la leur. En réalité, elles étaient des pondeuses et des ornements, ne possédant aucun droit privé ou politique, sans aucune possibilité de revendiquer ni dignité ni liberté.

Le génie de n'importe quel système esclavagiste réside dans les dynamiques qui isolent les esclaves les un.es des autres, occultant la réalité d'une condition commune, rendant inconcevable la révolte solidaire contre l'opresseur. Le pouvoir du maître est absolu et incontestable. Son autorité est protégée par la loi civile, la force armée, la coutume et la sanction divine et/ou biologique. Typiquement, les esclaves intègrent la façon que l'opresseur a de les percevoir, et cette vision intériorisée se solidifie en une haine de soi pathologique. Les esclaves apprennent généralement à haïr les qualités et les comportements qui caractérisent leur propre groupe et confondent leurs propres intérêts avec ceux de leur oppresseur. La position surplombante du maître est intouchable ; un.e esclave aspire à prendre sa place, ou du moins à se rapprocher du maître, ou à être récompensé pour ses bons services envers le maître. Le ressentiment, la rage et l'amertume vis-à-vis de sa propre impuissance ne peuvent pas être dirigés vers lui, vers son piédestal, alors tout cela est dirigé vers d'autres esclaves qui sont l'incarnation vivante de l'asservissement subi.

Parmi les femmes, cette dynamique est instaurée selon ce que Phyllis Chesler a appelé « la politique du harem »³. La première femme est un tyran pour la deuxième femme, qui est un tyran pour la troisième femme, etc.

L'autorité de la première femme, ou de n'importe quelle femme du harem qui jouit de certains pouvoirs sur les autres, est un rouage de son impuissance vis-à-vis du maître. Le travail qu'elle effectue, en tant que con à fourrer et engrosser, peut être effectué par n'importe quelle autre femme de sa classe de genre. Elle est, de la même manière que n'importe quelle autre femme de sa classe violentée, instantanément remplaçable. Cela signifie que, quels que soient les actes de cruauté qu'elle commet contre d'autres femmes, elle les commet en tant qu'agente du maître. Son comportement dans le harem, où elle tyrannise des femmes, est dans l'intérêt du

3 Phyllis Chesler, conversation avec l'auteurice.

maître, dont la domination est cimentée par la haine que se vouent les femmes entre elles.

Dans le harem, écartées de toute possibilité d'accéder au réel pouvoir, dépouillées de toute possibilité d'auto-détermination, toutes les femmes se retournent généralement contre d'autres femmes pour exprimer la rage réprimée qu'elles ressentent envers le maître ainsi que la haine intériorisée de leur propre genre. Je le répète, cela ne fait que renforcer la domination du maître, puisque les femmes, divisées et isolées, ne se rassembleront pas contre lui.

Sur les terres du propriétaire d'esclaves noir.es, la femme blanche était la première femme, mais le maître avait de nombreuses concubines – qu'elles aient été réelles ou simplement potentielles – les femmes noires esclaves. La femme blanche devint l'agente de son mari contre le reste de son bétail sexuel. Sa rage à elle contre celui qui la possédait pouvait uniquement s'exprimer sur ces autres femmes, et elle ne manquait pas de leur tomber dessus, très souvent avec violence et acharnement. La haine qu'elle ressentait envers son propre genre retombait sur celles qui, comme elle, étaient du bétail sexuel, mais qui, contrairement à elle, étaient noires. Elle s'en prenait aussi à ses propres filles blanches en les corsetant et les enchaînant pour les transformer en dames, en les forçant à devenir des ornements passifs et en respectant l'institution du mariage.

Les femmes noires esclaves, dont les corps étaient les plus ravagés par la domination des hommes blancs, menaient des vies d'une amertume sans trêve. Elles faisaient un travail harassant ; leurs enfants leur étaient arraché.es puis vendu.es ; elles étaient les esclaves sexuelles de leurs maîtres ; et elles devaient souvent supporter la rage des femmes blanches, humiliées jusqu'à en devenir cruelles par les conditions de leur propre asservissement.

La politique du harem, la haine que l'opprimée ressent envers elle-même et qui la pousse à se venger contre ses semblables, ainsi que la tendance des esclaves à confondre leurs intérêts à elles avec ceux du maître – tout cela a concouru à empêcher les femmes blanches, les femmes noires et les hommes noirs de se rendre compte des similarités stupéfiantes de leurs conditions et de s'unir contre leur oppresseur commun.

De nombreuses personnes pensent que les changements sociaux arrivent grâce à des processus désincarnés ; illes décrivent le changement en termes de progrès technologiques ; ou illes dépeignent de grandes fresques représentant des forces abstraites s'entrechoquant dans le vide. Mais je pense que nous, en tant que femmes, savons que ces processus désincarnés n'existent pas ; que toute l'histoire trouve sa source dans la chair humaine ; que toute l'oppression est infligée par un corps à l'encontre d'un autre corps ; que le moindre changement social est construit sur les os et les muscles, et grâce à la chair et au sang, de ses créateurices humain.es.

Deux de ces créateurices furent les sœurs Grimké de charleston, en caroline du sud. Sarah, née en 1792, était la sixième de douze enfants ; Angelina, née en 1805, était la dernière. Leur père était un riche avocat qui possédait de nombreux esclaves noir.es.

Dès la petite enfance, Sarah s'est rebellée contre ses conditions de vie en tant que fille de bonne famille et contre l'horreur omniprésente de l'esclavage des

noir.es. Très jeune, elle ambitionnait de devenir avocate, mais son père, scandalisé, lui refusa l'accès à l'éducation nécessaire parce qu'il voulait qu'elle se contente de danser, flirter et se marier. « Pour moi, apprendre était une passion », elle écrivit plus tard. « Ma nature [fut] privée des nutriments qui lui était nécessaires, son cours fut contrarié, ses aspirations brisées⁴ ». À l'adolescence, en parfaite connaissance de cause, Sarah brava les lois sudistes qui interdisaient d'apprendre à lire aux esclaves. Elle donnait des leçons de lecture à l'école du dimanche pour esclaves, jusqu'à ce qu'elle soit démasquée par son père ; mais même après ça, elle continua de donner des cours particuliers à sa servante particulière. « La lumière était éteinte », écrit-elle, « le trou de la serrure obturé et, à plat ventre, face au feu, le livre des syllabes sous les yeux, nous bravions les lois de la caroline du sud⁵ ». Au bout d'un temps, ces séances furent également découvertes, et comme Sarah savait que la servante serait fouettée si elles se faisaient reprendre, elle mit fin aux leçons de lecture.

En 1821, Sarah quitta le sud et se rendit à philadelphie. Elle renia la religion épiscopale de sa famille et devint quaker.

Angéline ne pouvait pas non plus supporter l'esclavage des noir.es. En 1829, âgée de vingt-neuf ans, elle écrivit dans son journal : « Ce système doit être pourri à la moelle pour ne survivre qu'en bravant les lois de dieu⁶ ». En 1828, elle aussi alla s'installer à philadelphie.

En 1835, Angelina envoya une lettre privée à William Lloyd Garrison, le militant abolitionniste. Elle écrivait : « Le sol sur lequel vous vous tenez est une terre sainte : ne capitulez jamais – jamais. Si vous capitulez, l'espoir de l'esclave sera à jamais éteint... Ma conviction profonde, solennelle et délibérée est la suivante : il s'agit d'une cause qui vaut la peine de mourir⁷ ». Garrison publia la lettre dans son journal abolitionniste, *The Liberator*, avec un avant-propos qui identifiait Angelina comme appartenant à une grande famille esclavagiste. Elle fut largement condamnée par ses ami.es et ses connaissances pour avoir jeté la honte sur sa famille. Sarah, sa sœur, la blâma également.

En 1836, elle scella son sort en tant que traître à sa race et à sa famille lorsqu'elle publia un tract abolitionniste intitulé « An Appeal to the Christian Women of the South⁸ ». Pour la première fois, peut-être dans l'histoire du monde, une femme s'adressait à d'autres femmes et exigeait qu'elles s'unissent pour former une force révolutionnaire afin de renverser un système tyrannique. Et, pour la première fois sur le sol américain, une femme exigeait que des femmes blanches se reconnaissent dans le bien-être, la liberté et la dignité des femmes noires :

Laissons [les femmes] parler pour elles-mêmes dans les sociétés, et

4 Sarah Grimké, "Education of Women", essay, Box 21, Weld MSS, cité par Gerda Lemer, *The Grimké Sisters from South Carolina: Pioneers for Woman's Rights and Abolition* (New York: Schocken Books, 1974), p. 29.

5 Sarah Grimké, diary, 1827, Weld MSS, cité par Lemer, op. cit., p. 23.

6 Angelina Grimké, journal intime, 1829, cité par Betty L. Fladland, "Grimké, Sarah Moore and Angelina Emily", *Notable American Women: A Biographical Dictionary*, ed. Edward T. James (Cambridge, Mass.: The Belknap Press of Harvard University Press, 1974), II: 97.

7 Lemer, op. cit., pp. 123-124.

° Note de la traductrice : Un appel aux femmes chrétiennes du sud.

envoyer des pétitions aux différentes législatures, suppliant leurs époux, leurs pères, leurs frères et leurs fils d'abolir l'institution de l'esclavage ; d'arrêter de soumettre *la femme* au fouet et aux chaînes, à la confusion mentale et à l'avilissement moral ; d'arrêter de séparer des époux de leur épouse, et les enfants de leurs parents ; d'arrêter de faire travailler hommes, femmes et enfants *sans leur payer un salaire* ; d'arrêter de rendre leurs vies amères dans une servitude implacable ; d'arrêter de ramener des *citoyennes américaines* au statut abject d'*esclave*, de les considérer comme du « bétail personnel » ; d'arrêter de troquer l'image de dieu contre des choses périssables comme l'or ou l'argent dans des marchés à viande humaine.⁸

Angelina exhortait les femmes blanches du sud, dans l'intérêt de toutes les femmes, à créer des sociétés contre l'esclavage ; d'envoyer des pétitions aux législatures ; de prendre conscience des dures réalités de l'esclavage des noir.es ; de dénoncer l'esclavage des noir.es auprès de leur famille, de leurs ami.es et de leurs connaissances ; d'exiger que les esclaves puissent créer leurs propres familles ; de payer des salaires aux esclaves qui n'étaient pas libres ; de braver la loi en libérant des esclaves partout où cela était possible ; et de braver la loi en apprenant aux esclaves à lire et écrire. Dans le premier texte politique traitant de la désobéissance civile comme moyen d'action, elle écrit :

Mais certaines d'entre vous dirons : « Nous ne pouvons ni libérer nos esclaves, ni leur apprendre à lire, car les lois de notre état l'interdisent ». Ne soyez pas surprises de m'entendre dire que ces lois infâmes *ne doivent pas vous empêcher* de faire votre devoir... Si une loi exige de moi que je *pèche*, je *l'enfreindrai* ; si cette loi veut me condamner à *souffrir*, j'accepterai *sans résister* que ce soit le prix à payer. La doctrine de l'obéissance aveugle et de la soumission sans réserve à un quelconque pouvoir humain, qu'il soit civil ou ecclésiastique, est la doctrine du despotisme...⁹

Ce tract fut brûlé par les directeurs des postes sudistes ; dans des éditoriaux, Angelina fut mise en garde de ne jamais remettre un pied au Sud ; et elle fut répudiée par sa famille. Après la publication de son « Appel », elle devint une militante abolitionniste à plein temps.

Également en 1836, dans une série de lettre adressée à Catherine Beecher, Angelina couchait le premier raisonnement féministe structuré contre l'oppression des femmes :

Je crois qu'il est un droit de la femme que d'avoir une voix dans les

8 Angelina Grimké, "An Appeal to the Christian Women of the South", *The Oven Birds: American Women on Womanhood 1820-1920*, ed. Gail Parker (Garden City, N. Y.: Anchor Books, 1972), p. 137.

9 *Ibid.*, pp. 127-129.

lois et les règles qui la gouvernent, qu'elles émanent de l'église ou de l'état ; et que les arrangements actuels de la société... sont une violation des droits humains, une usurpation hiérarchique du pouvoir, une saisie et une confiscation violentes de ce qui lui appartient de manière sacrée et inaliénable – infligeant ainsi à chaque femme des torts scandaleux, semant une zizanie incroyable dans la société et, de par leur influence sur le monde, ne répandant que le mal, et cela de manière continue.¹⁰

Sa conscience féministe est née de son engagement abolitionniste : « Me pencher sur les droits de l'esclave m'a amenée à mieux comprendre mes propres droits¹¹ ».

Toujours en 1836, Sarah Grimké publiait un pamphlet intitulé « Épître au clergé des états sudistes ». Dans ce texte, elle réfute l'argument du clergé sudiste selon lequel l'esclavage biblique justifierait l'esclavage américain. À partir de ce moment, Sarah et Angelina furent unies, publiquement et aussi en privé, dans leurs actions politiques.

En 1837, les sœurs Grimké participèrent à une convention contre l'esclavage à New York City. Là, elles affirmèrent que les femmes blanches et noires étaient sœurs ; que l'institution de l'esclavage des noirs était entretenue par les préjugés raciaux du nord ; et que les femmes blanches partageaient avec les hommes noirs un statut commun :

[Les femmes esclaves] sont nos concitoyennes – *elles sont nos sœurs* ; et pour nous en tant que femmes, elles sont en droit d'attendre de la sympathie vis-à-vis de leurs peines, ainsi que des efforts et des prières pour leur venir en secours... Notre peuple a mis en place de faux critères pour estimer la valeur d'un homme. Alors que dans les états esclavagistes les hommes de couleur sont maintenus dans un état de dépouillement et d'ignorance abjecte, qu'ils sont traités avec dédain et mépris, ici aussi, par égards pour le sud, nous refusons de manger, de monter à cheval, de marcher, de nous associer sous quelque forme que ce soit, d'ouvrir nos établissements d'enseignements ou même nos parcs zoologiques aux personnes de couleur, sauf s'elles s'y rendent en qualité de *servantes*, de petites mains discrètes au soin de l'anglo-américain.e. Qui a jamais entendu plus malsaine absurdité dans un pays républicain ?

Les femmes doivent ressentir une proximité particulière envers l'homme de couleur et les torts qu'il subit car, comme lui, elle a été accusée d'infériorité mentale et s'est vue interdire l'accès à une éducation progressiste.¹²

10 Angelina Grimké, Letters to Catherine Beecher, in *The Feminist Papers: From Adams to de Beauvoir*, ed. Alice S. Rossi (New York: Bantam Books, 1974), p. 322.

11 Ibid., p. 320.

12 A. E. Grimké, "An Appeal to the Women of the Nominally Free States: Issued by an Anti-

En 1837, la réaction de l'opinion publique contre les sœurs Grimké devint féroce. Le clergé du Massachusetts publia une lettre pastorale pour dénoncer l'activisme des femmes :

Nous vous invitons à vous pencher sur les dangers qui, à l'heure actuelle, semblent menacer le caractère féminin de dommages permanents et généralisés.

... Nous ne pouvons... que regretter la conduite malavisée de celles qui encouragent les femmes à s'impliquer frontalement et bruyamment en faveur de mesures de réforme, et [nous ne pouvons pas] approuver celles appartenant à ce sexe qui s'oublie jusqu'à s'improviser oratrices et donneuses de leçons. Nous déplorons particulièrement les relations intimes et les conversations débauchées que tiennent ces femmes sur des sujets qui ne doivent pas être nommés ; par lesquels la modestie et la délicatesse qui sont le charme de la vie domestique, et qui constituent la véritable influence de la femme dans la société, sont réduits à néant, laissant le chemin libre, comme nous le craignons, à l'abâtardissement et à la ruine.¹³

En réponse à cette lettre pastorale, Angelina écrivit : « Nous nous trouvons, de manière tout à fait inattendue, dans une situation extrêmement fâcheuse, en première ligne d'un tout nouveau combat – un combat pour les *droits de la femme* en tant qu'être morale, intelligente et responsable¹⁴ ». La réponse de Sarah, qui fut plus tard publiée dans son analyse systématique de l'oppression des femmes intitulée *Letters on the Equality of the Sexes and the Condition of Women*, se lit en partie comme suit :

Il est écrit [dans la lettre pastorale] : « Nous vous invitons à vous pencher sur les dangers qui, à l'heure actuelle, semblent menacer le CARACTÈRE FÉMININ de dommages permanents et généralisés ». Je me réjouis de constater qu'ils ont attiré l'attention de mon sexe sur ce sujet, car je crois que si les femmes se penchent dessus, elles découvriront rapidement que le danger est effectivement imminent, bien que son origine soit tout autre... un danger provenant de ceux qui, ayant longtemps tenu les rênes d'une autorité *usurpée*, refusent de nous autoriser à évoluer dans la

Slavery Convention of American Women & Held by Adjournment from the 9th to the 12th of May, 1837, " cité par Lemer, op. cit., pp. 162-163.

13 Provenant d'une lettre pastorale, 'The General Association of Massachusetts (Orthodox) to the Churches Under Their Care,' 1837, *The Feminist Papers: From Adams to de Beauvoir*, ed. Alice S. Rossi (New York: Bantam Books, 1974), pp. 305-306.

14 Angelina Grimké, *Letters of Theodore Dwight Weld, Angelina Grimké Weld and Sarah Grimké*, eds. Gilbert H. Barnes and Dwight L. Dumond, 1934, cité par Fladeland, op. cit., p. 98.

° Note de la traductrice : Lettres sur l'égalité des sexes et la condition des femmes

sphère que dieu a créé pour que nous y agissions, et qui se sont ligués pour briser l'esprit immortel de la femme. Je me réjouis, car je suis persuadée que les droits de la femme, comme les droits des esclaves, n'ont besoin que d'être étudiés pour être compris et revendiqués, même par certains de ceux qui s'efforcent aujourd'hui à réprimer le désir irréprouvable de liberté intellectuelle et spirituelle qui illumine le cœur de nombreuses personnes osant à peine exprimer leurs positions.¹⁵

C'est par cette confrontation avec le clergé du massachusetts que le mouvement des droits des femmes fut créé aux états-unis. Deux femmes, s'exprimant pour toutes les opprimées comme elles, ont décidé de changer la société au nom et dans l'intérêt des femmes. Les écrits d'Angelina et Sarah Grimké, si poussés en terme d'analyse politique de la tyrannie, si visionnaires dans leur urgence révolutionnaire, si intransigeants dans leur haine de l'asservissement humain, si radicaux dans leur perception de l'oppression commune entre toutes les femmes et les hommes noirs, fut le fil avec lequel se tissa le premier mouvement féministe. Elizabeth Cady Stanton, Lucretia Mott, Susan B. Anthony, Lucy Stone – voilà les filles des sœurs Grimké, mises au monde par leur travail miraculeux.

On dit souvent que toutes celles qui ont milité pour les droits des femmes étaient abolitionnistes, mais que tous les abolitionnistes ne militaient pas pour les droits des femmes. L'amère vérité est que la plupart des hommes abolitionnistes s'opposaient aux droits des femmes. Frederick Douglass, un ancien esclave noir qui défendait vivement les droits des femmes, décrit cette opposition en 1848, immédiatement après la convention de seneca falls^o :

Une discussion sur les droits des animaux serait jugée avec plus de complaisance, par nombre de ceux qui jouissent du statut de sages et de bons dans notre pays, qu'une discussion sur les droits des femmes. Selon eux, estimer que la femme devrait avoir accès aux mêmes droits que les hommes revient à être coupable de pensées impies. Un bon nombre de ceux ayant enfin découvert que les nègres ont des droits, comme les autres membres de la famille humaine, doivent encore se laisser convaincre qu'il en va de même avec les femmes... Et ils sont nombreux à avoir même abandonné la lutte contre l'esclavage, de peur que leur énergie abolitionniste ne vienne nourrir la dangereuse hérésie selon laquelle la femme, dans le respect de ses droits, se positionne comme l'égale de l'homme. Dans la logique de ces personnes, le système esclavagiste

15 Sarah Grimké, Letters on the Equality of the Sexes and the Condition of Women, in *The Feminist Papers: From Adams to de Beauvoir*, ed. Alice S. Rossi (New York: Bantam Books, 1974), p. 307.

^o Note de la traductrice : la convention de seneca falls rassembla pour la première fois deux cents femmes pour discuter du statut des femmes dans la société américaine. La convention amena à la signature de la Déclaration de sentiments, texte majeur dans le mouvement féministe aux états-unis.

américain, avec toutes les horreurs qui en découlent, est plus supportable que cette *horrible* idée.¹⁶

Dans le mouvement abolitionniste comme dans la plupart des mouvements sociaux, autrefois comme aujourd'hui, les femmes étaient celles qui faisaient preuve de détermination ; les femmes faisaient le boulot qui devait être fait ; les femmes étaient la colonne vertébrale et les muscles qui soutenaient le corps tout entier. Mais lorsque les femmes se mirent à exiger des droits pour elles-mêmes, elles furent rembarquées avec mépris, ridiculisées. On leur dit que leur lutte était égocentrée, secondaire vis-à-vis de la lutte réelle. Comme l'écrivit Elizabeth Cady Stanton dans ses mémoires :

Pendant les six années [de la guerre civile, durant lesquelles les femmes] turent leurs exigences pour prioriser celles des esclaves... et qu'elles œuvrèrent à insuffler l'enthousiasme pour [l'émancipation], elles furent qualifiées de « sages, loyales et lucides », ce qui représentait un grand honneur. Mais dès que les esclaves furent émancipé.es, et que ces femmes demandèrent d'être reconnues dans la reconstruction en tant que citoyennes de la république, toutes ces qualités transcendantes disparurent comme la rosée du matin. Et il en va toujours ainsi : tant que la femme travaille au profit des projets des hommes et qu'elle priorise son sexe à lui, des qualités lui sont reconnues sans hésitation ; mais dès qu'elle ose exiger des droits et des privilèges pour elle-même, ses motivations, ses manières, son accoutrement, son physique et sa personnalité sont tournés en ridicule et sujets à critiques.¹⁷

Comme l'a fait remarquer Stanton, les femmes s'étaient « positionnées en solidarité avec le/la nègre, jusqu'ici, sur un pied d'égalité en tant que classes dominées, en dehors du paradis politique¹⁸ », mais la plupart des hommes abolitionnistes, ainsi que le parti républicain qui finit par les représenter, ne s'engagèrent pas pour les droits civils des femmes, et encore moins pour la transformation radicale de la société que réclamaient les féministes. Ces hommes abolitionnistes s'étaient au contraire positionné en faveur de la domination masculine, avaient pris part au privilège masculin et adhéraient à l'idéologie de la domination masculine.

En 1868, le quatorzième amendement qui affranchissait les hommes noirs fut adopté. Dans cet amendement, le mot « homme » fut introduit dans la constitution des états unis pour la première fois – pour s'assurer que le quatorzième amendement ne permettrait pas, même par hasard, l'accès au vote ou à d'autres droits pour les

16 Frederick Douglass, editorial from The North Star, in *Feminism: The Essential Historical Writings*, ed. Miriam Schneir (New York: Vintage Books, 1972), pp. 84-85.

17 Elizabeth Cady Stanton, *Eighty Years and More: Reminiscences 1815-1897* (New York: Schocken Books, 1973), pp. 240-241.

18 Ibid., p. 255.

femmes.

Cette trahison était abjecte. Les hommes abolitionnistes avaient trahi les femmes dont le travail de coordination, de prises de parole publiques, d'écriture et de distribution de pamphlets avaient permis l'abolition. Les hommes abolitionnistes avaient trahi la moitié des anciennes esclaves – toutes les femmes noires qui, sous le quatorzième amendement, n'avaient aucune existence civile. Les hommes noirs se joignirent aux hommes blancs pour refuser les droits civils aux femmes. Les abolitionnistes se joignirent aux anciens esclavagistes ; les anciens esclaves se joignirent aux anciens esclavagistes ; les hommes blancs et noirs s'unirent en un front commun contre les femmes blanches et noires. Un an après la ratification du quatorzième amendement, les conséquences pour les femmes noires étaient telles que Sojourner Truth les avaient prophétisées en 1867 :

Je viens... du pays de l'esclave. Ils ont obtenu leur liberté – je leur souhaite bien du bonheur à ne détruire que partiellement l'esclavage ; et pas entièrement. Moi, je le veux annihilé dans ses fondations. Ce n'est qu'alors que nous serons toutes libres... Il y a beaucoup de bruit autour de l'obtention des droits pour les hommes de couleur, mais pas un mot au sujet des femmes de couleur ; et si les hommes de couleur obtiennent leurs droits, et pas les femmes de couleur, vous verrez que les hommes de couleur deviendront les maîtres de ces femmes, et ce sera tout aussi mauvais qu'avant.¹⁹

Pour que l'esclavage soit détruit « dans ses fondations », ce sera aux femmes de le détruire. Les hommes, leur histoire nous le prouve, ne s'attaquent qu'à certaines de ses ramifications.

Je veux vous demander de vous engager pour votre propre liberté ; je veux vous demander de ne pas vous contenter de moins que ça, de ne pas faire de compromis, de ne pas négocier, de ne pas vous laisser bernier par des promesses vides et des mensonges cruels. Je veux vous rappeler que l'esclavage doit être détruit « dans ses fondations », c'est le seul moyen de vraiment le détruire. Je veux vous demander de vous souvenir : nous sommes des esclaves depuis si longtemps, nous en avons oublié que nous ne sommes pas libres. Je veux que vous vous souveniez que nous ne sommes pas libres. Je veux vous demander de vous engager dans une révolution des femmes – une révolution de toutes les femmes, par toutes les femmes, et pour toutes les femmes ; une révolution dont l'objectif sera d'arracher les racines de la tyrannie de manière à ce qu'elle ne puisse pas repousser.

¹⁹ Sojourner Truth, "Keeping the Thing Going While Things Are Stirring," discours, 1867, *Feminism: The Essential Historical Writings*, ed. Miriam Schneir (New York: Vintage Books, 1972), p. 129.

La cause principale

Et les meilleures choses à connaître sont les principes et les causes premières.

Car c'est par et grâce à eux que toutes les autres choses peuvent être comprises...

Aristote, Métaphysique, Livre Alpha

Ce soir, je veux vous parler de certaines réalités et de certaines possibilités. Ces réalités sont rudes et féroces ; et honnêtement, les possibilités pourront vous sembler impossibles. Je veux vous rappeler qu'il fut un temps où tout le monde pensait que la Terre était plate. Toute la science maritime était basée sur cette croyance. Toutes les cartes étaient dessinées selon les caractéristiques de cette croyance. J'emploie le mot de croyance, mais à l'époque il s'agissait d'une réalité, la seule réalité imaginable. C'était une réalité parce que tout le monde croyait qu'il s'agissait de la vérité. Tout le monde croyait qu'il s'agissait de la vérité parce que cela semblait être vrai. La Terre a l'air d'être plate ; il était impossible d'imaginer que loin, à l'horizon, n'existaient pas des bords desquels on aurait pu tomber. Les gens partaient du principe que, quelque part, se trouvait l'extrémité au-delà de laquelle plus rien n'existait. L'imagination était limitée, comme elle l'est souvent, par les sens physiques eux-mêmes limités et conditionnés par la culture. Et ces sens avaient déterminés que la Terre était plate. Ce principe de réalité n'était pas seulement théorique mais entraînait tout un tas de comportements. Les bateaux ne naviguaient jamais trop loin dans la même direction parce que personne ne voulait tomber des bords de la terre ; personne ne voulait connaître l'épouvantable mort qui découlerait inévitablement d'une manœuvre aussi stupide et imprudente. Dans les pays possédant d'importantes flottes militaires et commerciales, la peur de connaître ce sort était bien ancrée.

Et c'est là, selon la légende, qu'un personnage nommé Christophe Colomb s'imagina que la Terre était ronde. Il s'imagina qu'il était possible d'atteindre les indes en mettant cap à l'Est. Comment il en est arrivé à penser cela, nous ne le savons pas ; mais il s'est mis cette idée en tête, et une fois que l'idée était ancrée, il ne put plus s'en défaire. Pendant longtemps, jusqu'à ce qu'il rencontre la reine Isabella, personne ne voulait l'écouter ni prêter attention à son idée parce que, clairement, il était fou. S'il existait bien une certitude, c'était que la Terre était plate. Aujourd'hui,

Allocution prononcée à l'Institut de technologie du massachusetts, à cambridge, le 26 septembre 1975.

nous contemplons des photos de la Terre prises de l'espace et nous ne comprenons pas comment il put exister un temps où les gens croyaient que la Terre était plate.

Cette histoire s'est répétée de nombreuses fois. Marie Curie s'imagina qu'il existait un élément actif, changeant, vivant, mais pas encore découvert. Toute la pensée scientifique était construite sur l'idée que les éléments étaient inactifs, inertes, stables. Ridiculisée, elle se vit refuser l'accès à un véritable laboratoire de recherche par les représentants de la communauté scientifique. Condamnée à la pauvreté et au travail invisible, Marie Curie, avec son mari Pierre, s'efforça sans relâche d'isoler le radium qui n'était, au départ, que le fruit de son imagination. La découverte du radium détruisit complètement les fondations sur lesquelles la physique et la chimie avaient été édifiées. Ce qui avait été réel jusqu'à la découverte du radium ne l'était plus après.

Les principes de réalité établis selon la méthode empirique, universellement reconnus et défendus becs et ongles, découlent souvent d'une profonde ignorance. Nous ne connaissons pas l'étendue ni la nature de notre ignorance. Ignorant notre ignorance, bien que la preuve nous en ait été faite à de nombreuses reprises, nous persistons à croire que la réalité est ce que nous savons.

Un des premiers fondements de la réalité, universellement reconnu et défendu becs et ongles, est qu'il existe deux sexes, homme et femme, et que ces deux sexes ne sont pas seulement différents l'un de l'autre, mais aussi opposés. L'image souvent employée pour décrire la nature de ces deux sexes est celle des pôles magnétiques. Le sexe masculin est assimilé au pôle positif, et le sexe féminin assimilé au pôle négatif. Lorsqu'on les rapproche, les champs magnétiques de ces deux sexes sont censés s'attirer pour ne plus former qu'un ensemble parfait. Il va sans dire que deux pôles de la même charge sont censés se repousser l'un l'autre.

Le sexe masculin, conformément à son identification au pôle positif, possède des qualités positives ; et le sexe féminin, conformément à son identification au pôle négatif, ne possède aucune des qualités positives attribuées au sexe masculin. Par exemple, selon cette représentation, les hommes sont actifs, forts et courageux ; les femmes sont passives, faibles et peureuses. Autrement dit, tout ce que sont les hommes, les femmes ne le sont pas : tout ce que les hommes sont capables de faire, les femmes en sont incapables ; quelles que soient les compétences des hommes, les femmes ne les possèdent pas. L'homme incarne le positif, la femme est son négatif.

Les apologues de ce modèle prétendent qu'il est moral parce que foncièrement égalitaire. Chaque pôle est censé avoir la dignité de sa propre identité ; chaque pôle est nécessaire pour former un ensemble harmonieux. Cette représentation trouve évidemment son origine dans la conviction que les traits de chaque sexes sont *vrais*, que l'essence de chaque sexe est décrite avec exactitude. En d'autres termes, dire que l'homme incarne le positif et que la femme incarne le négatif revient à dire que le sable est sec et que l'eau est mouillée – la caractéristique qui décrit le mieux la chose est véritablement nommée et aucun jugement sur la valeur de ces différentes caractéristiques n'est sous-entendu. Simone de Beauvoir dénonce cette arnaque idéologique du « différent.es mais égal.es » dans la préface du *Deuxième sexe* :

Le rapport des deux sexes n'est pas celui de deux électricités, de deux pôles : l'homme représente à la fois le positif et le neutre au point qu'on dit en français « les hommes » pour désigner les êtres humains, le sens singulier du mot « vir » s'étant assimilé au sens général du mot « homo ». La femme apparaît comme le négatif si bien que toute détermination lui est imputée comme limitation, sans réciprocité. [...]

« La femelle est femelle en vertu d'un certain manque de qualités », disait Aristote. « Nous devons considérer le caractère des femmes comme souffrant d'une défektivité naturelle ». Et saint Thomas à sa suite décrète que la femme est un « homme manqué », un être « occasionnel ».[...]

L'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui ; elle n'est pas considérée comme un être autonome.¹

Cette vision corrompue de la femme qui serait le négatif de l'homme, « femelle en vertu d'un certain manque de qualités », infecte l'ensemble de la culture. Il s'agit du cancer viscéral de chaque système politique et économique, de chaque institution sociale. Il s'agit de la pourriture qui contamine toutes les relations humaines, qui infecte la moindre perception humaine de la réalité et qui détruit la moelle de l'identité humaine.

Cette vision corrompue des femmes en tant que pôle négatif marque nos corps depuis des milliers d'années. La mutilation féroce du corps féminin, mise en place pour nous différencier absolument des hommes, a eu lieu à très grande échelle. Par exemple, en chine, pendant mille ans, les pieds des femmes étaient réduits à l'état de moignons via la pratique du bandage. Lorsqu'une fille atteignait sept ou huit ans, ses pieds étaient lavés dans de l'alun, un produit chimique qui entraîne un rétrécissement des tissus. Puis, tous les doigts de pied à l'exception du gros orteil étaient recroquevillés sous la plante des pieds et bandés aussi serrés que possible. Cette procédure était répétée encore et encore pendant environ trois ans. La fille, agonisante, était forcée de marcher sur ses pieds. Des callosités dures se formaient ; les ongles des orteils poussaient dans la chair ; les pieds étaient remplis de pus et de sang ; les pieds n'étaient presque plus vascularisés ; souvent, le gros orteil tombait. Le pied idéal mesurait sept centimètres et demi de chair puante en décomposition. Les hommes incarnaient le positif et les femmes le négatif parce que les hommes pouvaient marcher et pas les femmes. Les hommes étaient forts et les femmes étaient faibles parce que les hommes pouvaient marcher et pas les femmes. Les hommes étaient indépendants et les femmes étaient dépendantes parce que les hommes pouvaient marcher et pas les femmes. Les hommes étaient virils parce que les femmes étaient mutilées.

¹ De Beauvoir, Simone (1949) *Le deuxième sexe, les faits et les mythes*, Gallimard : Paris, p.20, consulté en ligne sur https://frenchpdf.com/wp-content/uploads/2019/01/Le-deuxieme-sexe-tome-1-Simone-de-Beauvoir-FRENCHPDF.COM_.pdf

Cette atrocité, commise à l'encontre des femmes chinoises, n'est qu'un exemple du sadisme systématique appliqué contre le corps des femmes pour faire de nous les opposées, les négatifs, des hommes. Nous avons été, et sommes toujours, fouettées, battues et agressées ; nous avons été, et sommes toujours, enfermées dans des vêtements pensés pour déformer nos corps, pour rendre nos mouvements et notre respiration difficiles et douloureux ; nous avons été, et sommes toujours, transformées en ornements, tellement privées de nos capacités physiques que nous ne pouvons ni courir, ni sauter, ni grimper, ni même marcher en nous tenant naturellement ; nous avons été, et sommes toujours, voilées, nos visages recouverts de plusieurs couches de tissus étouffants ou de couches de maquillage, de telle sorte que notre propre visage nous est interdit ; nous avons été, et sommes toujours, contraintes de nous épiler les aisselles, les jambes, les sourcils et même souvent nos parties génitales, pour que les hommes puissent affirmer, sans l'ombre d'un doute, la positivité de leur virilité poilue. Nous avons été, et sommes toujours, stérilisées de force ; nos utérus sont retirés sans raison médicale ; nos clitoris sont excisés ; nos seins et l'intégralité des muscles de nos poitrines sont retirés avec un abandon enthousiaste. Cette dernière procédure, la mastectomie radicale, est vieille de quatre-vingt ans. Je vous demande de vous interroger sur le développement de l'armement au cours des quatre-vingt dernières années, les bombes nucléaires, les gaz toxiques, les rayons laser, les grenades assourdissantes, et tout le reste, et de vous interroger sur le lien entre ce développement technologique et les femmes. Pourquoi les femmes continuent de se faire mutiler aussi systématiquement lors de chirurgies mammaires ; pourquoi est-ce que cette forme féroce de mutilation qu'est la mastectomie radicale s'est développée, si ce n'est pas pour augmenter la négativité des femmes vis-à-vis des hommes ? Ces formes de mutilations physiques sont des stigmates qui nous marquent et font de nous des femmes en neutralisant nos corps, en les détruisant.

Dans le monde bizarre créé par les hommes, le principal emblème de la négativité féminine est la grossesse. Les femmes ont la capacité de porter des enfants ; les hommes non. Mais comme les hommes sont le positif et les femmes le négatif, l'incapacité de porter des enfants est décrite comme une caractéristique positive, et la capacité de porter des enfants est décrite comme une caractéristique négative. Étant donné que cette seule capacité permet de distinguer les femmes des hommes, et étant donné que la négativité des femmes est toujours construite en opposition à la positivité des hommes, la capacité des femmes à porter des enfants est d'abord utilisée pour fixer puis pour confirmer notre statut négatif ou inférieur^o. La

^o Note de la traductrice : Aujourd'hui, où de nombreuses personnes confondent discours patriarcal et discours féministe, un petit rappel s'impose. Ni Andrea, ni moi-même, ni aucune autre féministe sérieuse n'a jamais dit que TOUTES les femmes avaient la capacité de tomber enceinte. Nous sommes bien conscientes que certaines femmes sont infertiles de naissance, que certaines femmes sont devenues infertiles au cours de leur vie. Nous ne disons pas non plus qu'il faut tomber enceinte pour se voir attribuer le statut de femme. C'est bien évidemment faux : Andrea n'a jamais eu d'enfant, ça n'a pas empêché le monde entier de faire d'elle une femme. Ce que nous disons, c'est que pour les hommes, une femme est une personne qui a la capacité de tomber enceinte. Et cette réalité, les hommes l'appliquent à toutes les filles et à toutes les femmes. Nous sommes toutes PRÉSUMÉES en capacité de porter des enfants, et ce jusqu'à preuve du contraire. Et le jour

grossesse devient un stigmate physique, une marque qui authentifie le sexe féminin de la femme enceinte. Porter des enfants, en particulier, devient la forme et la substance de la négativité féminine.

À nouveau, mettez en relation les femmes et la technologie. Alors que les hommes marchent sur la Lune et que des satellites fabriqués par l'homme s'apprêtent à descendre sur Mars, les technologies de contraception restent scandaleusement inadaptées. Les deux méthodes contraceptives les plus efficaces sont la pilule et le D.I.U°. La pilule est nocive et le D.I.U. est sadique. Une femme désirant se protéger d'une grossesse n'a que deux solutions possibles : soit elle finira par échouer parce qu'elle utilise des méthodes de contraception inefficaces, auquel cas elle s'exposera au risque de mourir en couches ; soit elle s'expose à de terribles affections à cause de la pilule, ou à d'atroces souffrances à cause du D.I.U. – sans compter que ces deux dernières méthodes présentent un risque mortel bien réel. Maintenant que des techniques abortives simples et sécurisées ont été mises au point, les femmes s'en voient refuser l'accès gratuit. Les hommes exigent que les femmes continuent de tomber enceintes pour incarner la négativité féminine, et donc confirmer la positivité masculine.

Alors que les agressions physiques contre la vie des femmes et des filles sont impressionnantes, les outrages commis à l'encontre de nos capacités intellectuelles et créatrices ne sont pas moins sadiques. Renvoyées à une vie intellectuelle et créatrice en négatif, de façon à réaffirmer ces mêmes capacités chez les hommes, les femmes passent pour être abruties ; le sexe féminin est généralement synonyme de stupidité. Nous sommes féminines dans le sens où nos capacités intellectuelles sont annihilées ou niées. Pour imposer cet aspect de la négativité féminine, nous nous voyons systématiquement refuser l'accès à une éducation classique, et chaque expression de notre intelligence spontanée est réprimée jusqu'à ce que nous ne fassions plus confiance à nos perceptions, jusqu'à ce que nous n'osions plus faire honneur à nos élans créatifs, jusqu'à ce que nous n'osions plus exercer nos capacités critiques, jusqu'à ce que nous n'osions plus cultiver notre imagination, jusqu'à ce que nous n'osions plus tenir en estime nos propres facultés intellectuelles ou morales. Le moindre travail intellectuel ou créatif que nous parvenons à réaliser est banalisé, ignoré ou ridiculisé, de telle sorte que même les quelques esprits qui n'avaient pas été

où une femme découvre qu'elle ne peut pas porter d'enfant, cela a souvent de graves conséquences. Soit parce qu'il était attendu d'elle qu'elle produise des garçons, et qu'elle ne peut pas remplir sa fonction de pondeuse, ce qui remet en cause sa vie. Soit parce que le système patriarcal lui avait mis dans la tête qu'une femme, ça a la capacité de porter des enfants, qu'elle s'était construite avec cette image d'elle-même, et que la stérilité remet en cause son statut de femme. Elle ne serait plus une femme à part entière, puisqu'une *vraie* femme, ça aurait la capacité d'enfanter.

° Note de la traductrice : Dispositif Intra-Utérin. Si vous n'en avez jamais entendu parler, rien d'étonnant. En France, l'ensemble du corps médical a plutôt tendance à parler de « stérilet ». À savoir que le mot « stérilet » a été inventé par les opposants à l'avortement (et à la contraception) pour faire peur aux femmes et éviter qu'elles ne s'en fassent poser. Si le D.I.U. a pu rendre certaines femmes stériles (en provoquant des infections, des perforations de l'utérus...), c'est parce qu'il n'existe aucun dispositif médical qui soit sans risque pour la santé. Nous devrions nous demander pourquoi des professionnel.les de la santé des femmes continuent d'utiliser un mot créé par des conservateurs patriarcaux.

matés sont poussés au suicide ou à la démence, ou en reviennent au mariage et à la grossesse. Il y a très peu d'exception à cette règle implacable.

La plus flagrante manifestation littéraire de cette affection qu'est la négativité féminine se trouve dans la pornographie. La littérature est systématiquement l'expression la plus éloquente des valeurs culturelles ; et la pornographie articule la plus pure sublimation de ces valeurs. Dans la pornographie littéraire, où l'on peut faire couler le sang des femmes et des filles sans avoir à se soucier des limites réelles de l'endurance biologique, l'ossature de la philosophie de cette culture du positivisme masculin apparaît : le sadisme masculin se nourrit du masochisme féminin ; la domination masculine est nourrie par la soumission féminine.

Dans la pornographie, le sadisme est le moyen par lequel les hommes imposent leur domination. Le sadisme est l'exercice authentique du pouvoir qui vient confirmer la masculinité ; et la première caractéristique de la masculinité est que son existence se fonde sur la négation du sexe féminin – la masculinité ne peut être établie que par l'avilissement abject du sexe féminin, un avilissement qui n'atteint son terme abject que lorsque le corps et la volonté de la victime ont été complètement anéantis.

Dans la pornographie littéraire, le noyau de noirceur palpitant au cœur du système de la positivité masculine est mis à nu de manière terrifiante. Ce noyau de noirceur renferme cette idée – que le sadisme sexuel concrétise et confirme l'identité des hommes et des garçons. Les femmes sont torturées, fouettées, enchaînées ; les femmes sont ligotées et bâillonnées, marquées au fer et brûlées, tailladées avec des lames et des câbles ; les femmes se font pisser et chier dessus ; des aiguilles chauffées à blancs sont enfoncées dans leurs seins, leurs os sont cassés, leurs rectums sont déchirés, les bouches sont ravagées, leurs cons sont matraqués, pénis après pénis, gode après gode – et tout ça pour permettre aux hommes et aux garçons de construire une estime de leur propre valeur.

Habituellement dans la pornographie, une partie de cette macabre cruauté a lieu en public. Un homme n'a pas complètement dompté une femme – il n'est donc pas complètement un homme – tant que son avilissement à elle n'est pas constaté et apprécié publiquement. En d'autres termes, lorsqu'un homme installe sa domination, il doit également démontrer publiquement son statut de propriétaire. La propriété est démontrée quand un homme peut humilier une femme face à ses pairs, pour leur plaisir à eux, et que cette femme lui reste loyale. La démonstration de la propriété est poussée un cran plus loin quand un homme peut louer une femme en tant qu'objet sexuel, ou qu'il peut la donner en cadeau à un autre homme ou à d'autres hommes. Ces transactions entérinent publiquement son statut de propriétaire et augmentent l'estime que lui portent les autres hommes. Ces transactions prouvent qu'il n'a pas seulement établi sa domination sur son corps à elle, mais aussi qu'il contrôle complètement sa volonté. Ce qui, pour la femme, a pu commencer comme un jeu de soumission auquel elle acceptait de participer par « amour » pour un homme en particulier – et, dans ce sens, qu'elle percevait comme compatible avec sa propre intégrité – doit finir par l'annihilation de tout, y compris de cette demande d'intégrité.

L'individualité du statut de propriétaire – « Je suis celui qui possède » – est

revendiquée par l'homme ; mais la femme doit être dépouillée de tout, y compris d'elle-même, pour éviter qu'elle ne réclame sa dignité à elle, quand bien même il s'agirait de la piètre dignité tirée de la croyance « Je suis la propriété exclusive de l'homme qui m'avilit ». De la même manière, et pour les mêmes raisons, elle est forcée de regarder l'homme qui la possède faire usage de son sadisme sexuel sur d'autres femmes. Cela la prive de cette once de dignité personnelle qui provenait de sa capacité à croire que « Je suis la seule », ou « Il me voit et mon identité singulière est validée lorsqu'il m'avilit », ou encore « Je me distingue des autres femmes parce que cet homme m'a choisie ».

La pornographie du sadisme masculin contient presque toujours une vision idéalisée ou irréaliste de la camaraderie masculine. Voici le concept masculin utopique qui sert de postulat à la pornographie des hommes : puisque la masculinité est établie puis confirmée en passant sur les corps brutalisés des femmes, les hommes n'ont pas besoin de s'agresser les uns les autres ; en d'autres termes, les femmes servent de tampons à la violence masculine de sorte que les hommes en sont protégés. Chaque homme, ayant conscience de sa nature profonde à la brutalité, présuppose que tous les autres hommes sont comme lui et cherche à s'en protéger. Les rituels de sadisme masculin infligés aux corps des femmes sont les moyens par lesquels la violence masculine est *socialisée*, de telle sorte qu'un homme peut créer des liens avec d'autres hommes en se sachant à l'abri du danger imminent qu'est la violence masculine. Ce projet érotique commun visant à la destruction des femmes permet aux hommes de s'unir en une fraternité ; ce projet est la seule base solide et fiable sur laquelle les hommes peuvent s'appuyer pour coopérer. La fraternisation masculine en dépend.

Cette vision idéalisée de la camaraderie masculine révèle le caractère essentiellement homosexuel de la société des hommes. Les hommes utilisent les corps des femmes pour créer des alliances et des complicités les uns avec les autres. Les hommes utilisent les corps des femmes pour établir publiquement leur pouvoir, ce qui atteste de leur identité masculine auprès des autres hommes. Les hommes utilisent les corps des femmes pour leur permettre d'échanger les uns avec les autres de manière civile et paisible. Nous pensons vivre dans une société hétérosexuelle parce que la plupart des hommes sont focalisés sur les femmes comme objets sexuels ; mais, en fait, nous vivons dans une société hétérosexuelle parce que toutes les transactions un tant soit peu importantes, qu'elles mettent en jeu le pouvoir, l'autorité ou l'authenticité, ont lieu entre hommes. Les hommes sont réels ; et donc toutes les relations réelles ont lieu entre hommes ; toutes les communications réelles ont lieu entre hommes ; tous les renvois d'ascenseur réels ont lieu entre hommes ; toute la solidarité réelle a lieu entre hommes. L'hétérosexualité, que l'on peut définir comme la domination sexuelle des hommes sur les femmes, est comme un gland – de lui grandit le puissant chêne de la société homosexuelle masculine, une société des hommes, par les hommes et pour les hommes, une société dans laquelle la positivité de la communauté masculine est concrétisée via la négation du sexe féminin, via l'annihilation de la chair et de la volonté des femmes.

Dans la pornographie littéraire, qui n'est qu'une reproduction miniature de la vie telle que nous la connaissons, les femmes sont des trous béants, des fentes brûlantes, des conduits à baiser, ce genre de choses. Le corps des femmes est censé se

résumer à trois trous, tous expressément créés pour être remplis par la positivité en érection des hommes.

Même la force vitale des femmes est considérée comme quelque chose de négatif : nous sommes définies comme des êtres profondément masochistes ; c'est-à-dire que nous sommes attirées par la douleur et les mauvais traitements, par notre propre destruction, par l'annihilation – et cette attirance vers notre propre négation est précisément ce qui nous identifie en tant que femmes. En d'autres termes, nous sommes nées pour que d'autres puissent nous détruire. Le masochisme sexuel reconduit la négativité du sexe féminin, exactement de la même manière qu'il reconduit la positivité du sexe masculin. La féminité érotique d'une femme se mesure à l'aune de son besoin qu'on lui fasse mal, qu'on la possède, qu'on l'agresse, qu'on la soumette, qu'on la frappe, qu'on l'humilie, qu'on l'avilisse. Chaque femme qui refuse d'agir en fonction de ces prétendus besoins, ou chaque femme qui se rebelle contre les valeurs inhérentes à ces besoins, ou chaque femme qui refuse d'accepter ou de prendre part à sa propre destruction est présentée comme déviante, une femme qui refuse sa féminité, une mégère, une salope, etc... En général, ces déviantes se font recadrer via le viol – par un homme ou plusieurs – ou par n'importe quel moyen d'asservissement. L'idée derrière la pratique est qu'une fois que ces femmes auront goûté aux incroyables plaisirs de la soumission, elles courront comme des lemmings vers leur propre destruction.

L'amour romantique, dans la pornographie comme dans la vie, est la célébration mythique de la négation des femmes. Pour une femme, l'amour se comprend comme son empressement à se soumettre à sa propre annihilation. Comme le dit le proverbe, les femmes sont faites pour l'amour – c'est-à-dire la soumission. L'amour, ou soumission, se doit d'être à la fois la substance et le but de la vie d'une femme. Pour les femmes et les filles, la capacité à aimer est un exact synonyme de la capacité à endurer la violence et même à la rechercher. Pour une femme, la plus grande preuve d'amour qu'elle peut fournir est sa disposition à être détruite par celui qu'elle aime, dans son intérêt à lui. Pour une femme, l'amour se résume toujours au sacrifice personnel, le sacrifice de son intégrité identitaire, corporelle et mentale, pour combler et racheter la masculinité de son amant.

Dans la pornographie, nous constatons l'amour des femmes mis à nu, son squelette érotique révélé ; nous pouvons presque toucher les os de notre cadavre. L'amour *est* la pulsion érotique masochiste ; l'amour *est* la passion frénétique qui pousse une femme à se soumettre à une vie amenuisée par les chaînes ; l'amour *est* la pulsion sexuelle dévorante menant à l'avilissement et aux mauvais traitements. La femme se *donne* littéralement à l'homme ; il la *prend* littéralement et la *possède*.

La première transaction qui exprime cette soumission des femmes et des filles ainsi que cette appropriation de la part des hommes et des garçons, dans la pornographie comme dans la vie, est l'acte de baise. Baiser est l'expression physique principale de la positivité masculine et de la négativité féminine. La relation du sadique vers la masochiste n'a pas pour origine l'acte de baise ; au contraire, c'est là que cette relation est exprimée et reconduite.

Pour l'homme ou le garçon, baiser est un acte compulsif, dans la pornographie comme dans la vie. Mais dans la vie réelle, et pas dans la pornographie,

c'est un acte empreint de danger, bourré d'angoisse. Cet organe sanctifié de la positivité masculine, le phallus, pénètre le vide féminin. Pendant la pénétration, l'homme est condensé dans son pénis, il est son pénis – sa volonté de dominer et son pénis ne font qu'un ; le pénis en érection est son identité ; toutes les sensations sont localisées dans le pénis et, de fait, le reste de son corps est insensible, mort. Pendant la pénétration, l'être tout entier de l'homme est à la fois en danger et renforcé. Le vide féminin l'engloutira-t-il, le consumera-t-il, le submergera-t-il, et détruira-t-il son pénis, ainsi que lui tout entier ? Le vide féminin polluera-t-il sa positivité virile avec sa négativité nocive ? Le vide féminin contaminera-t-il sa fragile masculinité avec la toxicité accablante de sa féminité ? Ou bien ressortira-t-il intact du vide terrifiant marqué par le trou béant de l'anatomie féminine – sa positivité réifiée parce que, même en elle, il aura su préserver la polarité du masculin et du féminin en conservant l'unicité et l'intégrité de sa matraque d'acier ; sa masculinité renforcée parce qu'il n'aura pas fusionné avec elle, et qu'il ne se sera donc pas perdu, qu'il ne se sera pas dissous en elle, il ne sera pas devenu elle et il ne sera pas non plus devenu comme elle, il ne se sera pas incorporé à elle.

Ce dangereux périple dans le vide féminin doit être entrepris encore et encore, de manière compulsive, parce que la masculinité n'existe pas par elle-même ; seule, elle n'existe pas ; elle ne devient réelle qu'en contraste à la négativité féminine. La masculinité ne peut être vécue, obtenue, reconnue, et incarnée qu'en opposition à la féminité. Lorsque les hommes transforment le sexe, la violence et la mort en vérités érotiques élémentaires, ils disent ceci – que le sexe, ou la baise, est l'acte qui leur permet de faire l'expérience de leur propre réalité, ou identité, ou masculinité, le plus concrètement du monde ; que la violence, ou le sadisme, est le moyen par lequel ils reconduisent cette réalité, ou identité, ou masculinité ; et que la mort, ou la négation, ou le néant, ou la contamination par le sexe féminin est ce qu'ils risquent chaque fois qu'ils pénètrent dans ce qu'ils imaginent être le vide du trou féminin.

Alors, qu'est-ce qui se cache derrière l'affirmation que les hommes trouvent du plaisir à baiser ? Comment un acte provoquant une telle peur de disparaître, de voir disparaître le pénis, peut-il être source de plaisir ? Comment un acte si compulsif, si anxiogène, peut-il être considéré comme agréable ?

Premièrement, il est nécessaire de comprendre que cette affirmation constitue la dimension fantasmée de la pornographie. Lorsqu'on entre sur la terre désolée qu'est la pornographie masculine, la peur masculine est expurgée de l'acte de baise, censurée, coupée au montage. Le sadisme sexuel des hommes et des garçons décrit de manière si saisissante dans la pornographie est réel ; les femmes en font quotidiennement l'expérience. La domination masculine sur et contre la chair des femmes est réelle ; les femmes en font quotidiennement l'expérience. Les manières brutales avec lesquelles sont utilisés les corps des femmes dans la pornographie sont réelles ; les femmes souffrent de ces violences à grande échelle, jour après jour, année après année, génération après génération. Ce qui n'est pas réel, ce qui relève du fantasme et qui constitue le cœur de la pornographie, est l'affirmation masculine selon laquelle baiser est pour les hommes une expérience sensationnelle, le plaisir ultime, un bienfait à l'état pur, un acte naturel et léger qui n'entraîne aucune terreur, aucune angoisse, aucune peur. Rien dans la réalité ne vient confirmer cette

affirmation. Que l'on se penche sur le massacre des neuf millions de sorcières en Europe, massacre alimenté par la peur des hommes vis-à-vis de l'appétit sexuel des femmes, ou que l'on se penche sur le phénomène du viol, phénomène qui montre bien comment la baise est un acte de guerre contre le sexe féminin ennemi, ou que l'on se penche sur l'impuissance qui est l'incapacité involontaire de pénétrer dans le néant féminin, ou que l'on retrace l'origine du mythe *vagina dentata* (le vagin plein de dents) qui provient d'une peur panique envers les organes génitaux des femmes, ou que l'on comprenne que les tabous menstruels sont une expression de la terreur masculine, nous réalisons que dans la vie réelle les hommes et les garçons sont obsédés par leur peur du sexe féminin, et qu'ils ressentent le plus fortement cette peur lors de la baise.

Deuxièmement, il faut absolument comprendre que la pornographie est un genre de propagande, conçue pour convaincre les hommes et les garçons qu'ils n'ont aucune raison d'avoir peur, qu'ils n'ont pas peur ; les galvaniser pour qu'ils puissent baiser ; les convaincre que baiser est un plaisir brut ; leur cacher la réalité de leur propre terreur en leur fournissant un fantasme pornographique du plaisir qu'ils peuvent apprendre comme un mantra et sur lequel ils peuvent s'appuyer pour dominer les femmes comme un homme réel doit le faire. Nous pourrions dire que, dans la pornographie, les fouets, les chaînes et toute la panoplie de la brutalité sont des protections qui viennent contredire l'affirmation selon laquelle la baise émane de la masculinité comme la lumière émane du soleil. Mais dans la vie, même les violences systématiques faites aux femmes ainsi que la domination globale des femmes par les hommes ne suffisent pas à faire émerger la terreur que ressentent les hommes et les garçons dans l'acte de baise.

Troisièmement, il est nécessaire de comprendre que ce que l'homme ou le garçon ressent comme du plaisir authentique n'est que l'affirmation de son identité en tant que membre de la classe des hommes. Chaque fois qu'il survit au risque de la pénétration dans le néant féminin, sa masculinité est matérialisée. Il a prouvé à la fois qu'il n'était pas comme elle et qu'il était comme les autres hommes. Aucun plaisir sur terre n'arrive à la cheville du plaisir de s'être prouvé qu'il est *réel*, positif et pas négatif, un homme et pas une femme, un authentique membre du groupe qui domine toutes les autres êtres vivants.

Quatrièmement, il est nécessaire de comprendre que, dans le régime sexuel de la positivité masculine et de la négativité féminine, il n'y a absolument aucune place dans l'acte de baise, à part la friction clitoridienne accidentelle, qui reconnaisse ou reconduise l'érotisme réel des femmes, alors même que nos conditions de vie d'esclaves n'en ont pas eu raison. Dans le cadre du système de la positivité masculine, cet érotisme n'existe pas. Après tout, la négativité des femmes ne peut provoquer que leur négation. Baiser est un acte entièrement masculin conçu pour faire état de la réalité et du pouvoir du phallus, de la masculinité. Pour les femmes, le plaisir à se faire baiser est le plaisir masochiste de vivre sa propre négation. Dans le système de la positivité masculine, le plaisir masochiste que l'on ressent à vivre sa propre négation est à la fois célébré et dissimulé pour pousser les femmes à croire que nous éprouvons une grande satisfaction dans le détachement, du plaisir dans la douleur, de la validation dans le sacrifice personnel, de la féminité dans la soumission à la

masculinité. Dressées dès la naissance à nous conformer aux attendus de cette vision du monde, sévèrement punies lorsque nous ne nous conformons pas comme il faut à la soumission masochiste, totalement prisonnières du système de la positivité masculine, bien peu de femmes ont l'opportunité de se vivre réellement. Au contraire, les femmes font l'expérience de leur propre réalité en s'identifiant et en se greffant à la positivité des hommes et des garçons. En se faisant baiser, une femme se greffe à celui qui existe réellement et, de manière indirecte, fait l'expérience de la réalité à travers lui ; en se faisant baiser, une femme fait l'expérience du plaisir masochiste de sa propre négation qui va de pair, de manière perverse, avec l'accomplissement de sa propre féminité.

À présent, je veux faire une distinction cruciale – la distinction entre la vérité et la réalité. Pour les humain.es, la réalité est sociale ; la réalité est l'idée que s'en font les gens, à une époque donnée. Lorsque je dis cela, je ne prétends pas que la réalité serait fantaisiste ou accidentelle. Selon moi, la réalité est toujours au service des politiques en général, et des politiques sexuelles en particulier – c'est à dire qu'elle est au service des puissants en ce qu'elle renforce et justifie leur droit de dominer les impuissant.es. La réalité n'est que l'ensemble des postulats sur lesquels sont fondées les institutions sociales et culturelles. La réalité est aussi le viol, le coup de fouet, la baise, l'hystérectomie, la clitoridectomie, la mastectomie, le pied bandé, la chaussure à talon haut, le corset, le maquillage, le voile, l'agression et le tabassage, l'avilissement et la mutilation dans toutes leurs formes concrètes. La réalité est imposée par ceux qu'elle sert de manière à ce qu'elle semble aller de soi. La réalité se reconduit d'elle-même, étant donné que les institutions sociales et culturelles fondées sur ses prémisses incarnent et font appliquer ces mêmes prémisses. La littérature, la religion, la psychologie, l'éducation, la médecine, la biologie au stade actuel des connaissances, les sciences sociales, la famille nucléaire, l'état-nation, la police, les armées et le droit civil – tous incarnent la réalité qui nous est donnée et nous forcent à la mettre en œuvre. Cette réalité est, bien entendu, qu'il existe deux sexes s'opposant l'un à l'autre, deux pôles ; que le pôle masculin est intrinsèquement positif et que le pôle féminin est intrinsèquement négatif ; et que les pôles positif et négatif de l'existence humaine s'unissent naturellement en un tout harmonieux.

D'un autre côté, la vérité est bien moins accessible que la réalité. Selon moi, la vérité est absolue dans le sens où elle existe et peut être trouvée. Le radium, par exemple, a toujours existé ; il a toujours été vrai que le radium existait ; mais le radium n'a fait son entrée dans la réalité humaine qu'à partir du moment où Marie et Pierre Curie l'ont isolé. Lorsqu'elles y sont parvenu.es, la compréhension humaine de la réalité se modifia radicalement pour faire de la place à la vérité du radium. De la même manière, la Terre a toujours été sphérique ; cela a toujours été vrai ; mais avant que Colomb ne navigue vers l'Est, ce n'était pas la réalité. Nous pourrions dire que la vérité existe, et qu'il relève du projet humain de la trouver, pour s'en servir comme base à la réalité.

Je fais cette distinction entre vérité et réalité pour me permettre de dire quelque chose de très simple : *alors que le système de répartition des sexes en deux pôles est réel, il n'est pas vrai*. Il n'est pas vrai qu'il existe deux sexes séparés et opposés, qui s'organisent comme deux pôles, qui s'unissent naturellement et assurément en un

tout harmonieux. Il n'est pas vrai que les hommes et les garçons incarnent à la fois les potentialités et les qualités humaines, positives et neutres, en opposition aux femmes et aux filles qui sont de sexe féminin « en vertu d'un certain *manque* de qualités » selon Aristote et toute la culture masculine. Et dès que nous rejetons l'idée que les hommes sont positifs et les femmes négatives, nous rejetons l'idée même qu'il existe des hommes et des femmes. Autrement dit, le système fondé sur cette répartition de l'existant en pôles est absolument réel, mais le système lui-même n'est pas vrai. Nous vivons emprisonnées dans un mensonge pernicieux, un mensonge sur lequel repose la réalité telle que nous la connaissons.

Selon moi, les personnes qui sont des femmes dans ce système ne seront jamais libres tant que le mensonge de la polarité sexuelle ne sera pas détruit et tant que ce système fondé sur la polarité sexuelle ne sera pas complètement éradiqué des sociétés humaines et de la mémoire humaine. Voilà l'idée de transformation culturelle au cœur du féminisme. Voilà la possibilité révolutionnaire qui réside dans la lutte féministe.

De mon point de vue, notre objectif révolutionnaire est de détruire l'identité phallique des hommes et la non-identité masochiste des femmes – c'est à dire, détruire les réalités polarisées des hommes et des femmes telles que nous les connaissons de sorte à ce que cette division de la chair humaine en deux camps (un camp armé d'un côté, un camp de concentration de l'autre) ne soit plus possible. L'identité phallique est bien réelle et doit être détruite. Le masochisme des femmes et des filles est bien réel et doit être détruit. Les institutions culturelles qui incarnent et font appliquer ces aberrations interdépendantes – par exemple la loi, l'art, la religion, l'état-nation, la famille, la tribu, ou la commune, fondés sur le droit du père – sont bien réelles et doivent être détruites. Si elles ne le sont pas, en tant que femmes, nous serons pour toujours condamnées à l'infériorité et l'asservissement.

Je crois que la liberté, pour les femmes, doit commencer par le rejet de notre propre masochisme. Je crois que nous devons détruire, en nous-même, les racines sexuelles de la pulsion masochiste. Je crois que nous devons construire notre propre authenticité, individuellement et ensemble – pour en faire l'expérience, pour l'utiliser comme force créatrice, et aussi pour empêcher les hommes de matérialiser le mensonge de la masculinité sur et contre nos personnes. Je crois que nous débarrasser de notre masochisme profond, qui s'exprime de tant de manières tourmentées, est la première des priorités ; c'est le premier coup mortel que nous pouvons porter contre la domination masculine systématique. En pratique, lorsque nous réussirons à déraciner le masochisme de nos personnalités et de nos caractères, nous couperons la ligne que relie les hommes au pouvoir de nous opprimer, la ligne qui relie les hommes à la valeur masculine s'opposant à l'avilissement du sexe féminin, la ligne qui relie les hommes à l'identité masculine reposant sur la négativité féminine imposée par la force – nous couperons la ligne qui relie l'homme à la masculinité même. Ce n'est que lorsque la masculinité sera morte – et elle périra lorsque la féminité ravagée ne la soutiendra plus – que nous saurons ce que c'est qu'être libre.